

Georges
Dumézil

Entretiens avec
Didier Eribon



folio **essais**

Georges Dumézil

Entretiens

avec

Didier Eribon

Gallimard

À la mémoire de Michel Foucault

Georges Dumézil est né le 4 mars 1898 à Paris. Après des études au collège de Neufchâteau, aux lycées de Troyes et de Tarbes puis au lycée Louis-le-Grand à Paris, il entre en 1916 à l'École normale supérieure de la rue d'Ulm. Après l'agrégation de lettres et quelques mois d'enseignement secondaire à Beauvais, il part occuper le poste de lecteur de français à l'université de Varsovie. Rentré en France, il prépare et soutient sa thèse, *Le festin d'immortalité*, sa première approche de la mythologie indo-européenne, qu'il reniera par la suite. En 1925, il part pour la Turquie, pour enseigner l'histoire des religions à l'université d'Istanbul, où il restera six ans, avant de s'installer en Suède, à Upsal, comme lecteur de français. Il revient en France en 1933 et enseigne à l'École des hautes études, comme chargé de conférences, puis à partir de 1935 comme directeur d'études. C'est en 1948 qu'il est élu au Collège de France, grâce au soutien de son ami Benveniste. Après sa retraite, il ira enseigner aux États-Unis, trois années de suite. Georges Dumézil a été élu membre de l'Académie française en 1978, où il fut accueilli par un discours de Claude Lévi-Strauss resté célèbre.

Georges Dumézil est l'auteur d'un très grand nombre d'ouvrages. Citons notamment la série *Jupiter, Mars, Quirinus*, en quatre volumes, entre 1941 et 1948, ou encore *Loki*, en 1948, et, plus récemment, l'ensemble en trois volumes de *Mythe et épopée*, ou les *Mariages indo-européens*. En 1982, 1983 et 1985, il a publié des volumes d'*Esquisses de mythologie*, dont un quatrième tome est en préparation.

Georges Dumézil est décédé le 11 octobre 1986.

AVANT-PROPOS

« Je n'ai jamais eu envie d'écrire mes Mémoires », déclarait Georges Dumézil lors de l'émission spéciale d'Apostrophes qui lui a été consacrée le 18 juillet 1986, « un savant doit s'effacer derrière son œuvre ». Il avait pourtant accepté, quelques mois plus tôt, de se raconter dans le cadre de l'ouvrage qu'on va lire. Bien sûr, il n'était pas question de composer ici, sous forme de dialogue, l'autobiographie qu'il n'envisageait pas de rédiger lui-même. Mon projet fut dès le départ différent : essayer d'inscrire la démarche scientifique et l'itinéraire intellectuel d'un homme d'exception dans leurs rapports à l'expérience vécue, dans leur histoire, celle du siècle et du monde comme celle de l'individu. Georges Dumézil a joué le jeu : il s'est confié sans détour et sans réticence au magnétophone qui enregistrait nos propos.

Mais qu'on ne s'attende pas à trouver ici une synthèse ou un bilan. Ni de la vie ni de l'œuvre. De la vie d'abord : parce que les reconstructions rétrospectives sont parfois bien belles, mais elles ne donnent pas nécessairement la « vérité ». Elles tombent trop souvent dans ce que Pierre Bourdieu a appelé, dans un article au titre suggestif, « l'illusion biographique »¹. Une vie est un enchevêtrement d'événements, de choix, de rencontres... sans autre continuité évidente que le nom propre ; et vouloir conférer un peu d'ordre et de logique à ce chaos relève bien vite de l'artifice. Mais à l'inverse, pour montrer et mettre en scène les lignes brisées, les temporalités morcelées, les jeux de la mémoire et du présent..., il faudrait tout l'art du romancier. Qu'on songe aux textes de Claude Simon, chefs-d'œuvre du genre. Seulement voilà : nous ne voulions — et ne pouvions — pas faire œuvre littéraire. Aussi

nous sommes-nous contentés, pour ne pas tomber dans le piège mis en évidence par Bourdieu, d'éviter de donner aux pages qui suivent un ordre et une organisation trop rigides. D'autant qu'il faudrait aussi, si l'on voulait être exhaustif, mobiliser tous les instruments du sociologue pour reconstituer le champ universitaire de chaque époque, de chaque période, le tableau des relations entre chercheurs, entre courants d'idées, entre institutions ou établissements d'enseignement, etc.² Mais l'analyse sociologique n'était pas de notre ressort. Nous avons simplement essayé d'apercevoir sur la scène intellectuelle ou professorale — ou dans ses coulisses — les personnages qui tenaient les rôles principaux pour chaque moment envisagé.

Ce n'est pas non plus un bilan de l'œuvre : qu'on ne cherche pas dans ce petit volume un résumé de soixante ans — plus de soixante ans ! — de travail patient et rigoureux. Georges Dumézil ne cesse de dire qu'on ne peut séparer ses résultats et ses découvertes du cheminement qui les a produits. Aucun condensé ne saurait remplacer les livres eux-mêmes où ces processus sont exposés. Georges Dumézil est trop conscient du danger de « manuélistisation » qui guette tous les auteurs pour qu'il ait pu songer un seul instant à présenter lui-même un manuel.

Alors ? Alors, ce ne sont que des conversations que nous donnons à lire. Avec leurs redites et leurs manques, inévitables. Des conversations relues, bien sûr, retravaillées, réécrites (j'ai voulu réduire les questions pour ne pas enliser les réponses ; un vousoiement de convention a remplacé notre tutoiement de tous les jours...), mais des conversations tout de même. Rien de plus. Rien de moins non plus : elles livrent, je l'espère, beaucoup d'informations sur l'atelier de la recherche, sur les conditions d'élaboration d'une des plus grandes constructions de notre temps dans le domaine des sciences humaines. L'historien des idées en fera sans doute son profit ; le sociologue de la connaissance aussi. Mais avant

tout, j'aimerais qu'un large public y trouve tout simplement le bonheur d'une rencontre avec cet homme fascinant et attachant qu'est Georges Dumézil, et s'ouvre, au travers de nos dialogues, un accès à son œuvre.

Je ne voudrais pas allonger outre mesure ce préambule. Il me faut dire malgré tout quelle fut la joie de ces quelques mois de travail en commun. Depuis plusieurs années déjà, Georges Dumézil et moi-même avons l'habitude de nous voir tous les dimanches. Nous passons ainsi de longs après-midi à bavarder dans une grande complicité et la plus totale confiance. Notre amitié n'avait-elle pas été scellée et bénie, un beau jour de printemps, dans la cour du Collège de France, par Michel Foucault à qui nous liaient, chacun de notre côté, d'étroites relations d'amitié, anciennes pour Georges Dumézil, plus récentes évidemment pour moi, et hélas trop brèves ? Il ne fut donc pas nécessaire de modifier nos habitudes, notre « rythme », lorsque Hector Bianciotti m'a suggéré de faire un livre d'entretiens pour la collection Folio des éditions Gallimard. Nous avons continué de nous voir chaque semaine, et il nous a suffi d'orienter, de structurer quelque peu, nos conversations, entre les mois de février et de juillet 1986, en vue de cette publication.

Mais laissons le rideau se lever : la scène se passe dans un grand appartement de la rue Notre-Dame-des-Champs, à Paris, entre le boulevard du Montparnasse et le jardin du Luxembourg. Le questionné est assis sur son divan, bien calé contre une pile de coussins ; le questionneur est assis en face de lui, sur une chaise. Entre les deux, le magnétophone fait entendre son léger ronronnement...

DIDIER ERIBON, 20 juillet 1986.

Il est très agréable de se contredire, de se démentir : preuve, ou mirage, de liberté. Mais j'ai dit trop souvent que pour les écoliers de mon genre, seul compte le résultat et que l'individu responsable n'a qu'à disparaître comme un outil qui a fait son temps. Aujourd'hui, je suis un peu gêné de me voir entraîné dans le parti contraire. L'excuse est que mon résultat, par nature provisoire, n'a d'intérêt, ne se comprend que par les essais, les progrès, les échecs aussi, qui l'ont préparé, et que ces aventures de l'esprit doublent en partie les épisodes de ma carrière, et pour tout dire, de ma vie : on croit pincer l'œuvre, on tire des lambeaux d'homme. Je ne laisserai pas après moi une somme homogène, horizontale, de livres, mais une pile d'« Œuvres incomplètes » dont seul un minimum d'échafaudage charnel assure l'équilibre.

Et puis, ai-je le choix ? Le temps ne permet plus la confortable solitude. Les moyens, les appétits de l'information font que, si l'on ne se conte pas soi-même, d'autres, bienveillants ou malveillants, vous composent. Mieux vaut tenir de bon cœur le rôle auquel on ne peut échapper. J'ai eu longtemps l'impression que chacun de nous ne fait que jouer un long mélodrame dont il est la vedette, le public et la critique, mais non pas l'auteur ni le metteur en scène, ni le souffleur, puisque des milliards d'équations inconnues, maniées ou non par une Providence inconcevable, commandent à chaque instant son geste et sa parole. Or voici que, par les médias, une seconde pièce recouvre la première, une sorte de comédie de boulevard où il est surtout figurant.

Et puis, et puis, comment résister à Didier Eribon ? Habile journaliste, donc curieux et hardi, il n'oublie jamais les devoirs de l'amitié. Ami loyal, donc discret, il n'oublie pas la vocation du journaliste. Il a sa place dans le groupe d'extrêmes cadets qui éclairent mon crépuscule. Je pense près d'eux, aux soirs prolongés de l'été upsalien, où l'on peut lire Lagerkvist ou Sophocle jusqu'à près de minuit, sous un ciel

rougeoyant, à l'orée du bois. Mais il n'y aura pas d'aube upsalienne.

Reste l'interrogation du philosophe. Pourquoi Eribon, pourquoi moi, pourquoi le diplodocus, pourquoi dans l'immensité livrée aux rayonnements « ces feux vils »,

pour témoins

que s'est d'un astre en fête allumé le génie

L'interrogation n'est sans doute qu'une tentation, prévisible, du langage. L'homo sapiens, ou son prédécesseur, a dit « pour », parce qu'il avait des intentions, et « quoi », parce qu'il avait des ignorances. Puis, dans la plupart des langues, il a soudé les deux mots et il ne cesse d'éprouver ce couple sur n'importe quelle matière. Ce serait trop beau s'il obtenait un sens à tous les coups.

GEORGES DUMÉZIL, 27 juillet 1986.

1. Pierre Bourdieu, « L'illusion biographique. » *Actes de la recherche en sciences sociales*, no 62-63, juin 1986, pp. 69-72.

2. Pour la période la plus récente, voir les analyses de Pierre Bourdieu dans *Homo academicus*, Ed. de Minuit, 1984.

Première partie

La vie est un jeu

1. LE FESTIN D'IMMORTALITÉ

Didier Eribon : Quand on regarde votre bibliographie, on est d'abord frappé par le nombre d'ouvrages que vous avez écrits. Combien y en a-t-il ?

Georges Dumézil : Je ne sais pas exactement. Une soixantaine.

D. E. : Et il faut ajouter un très grand nombre d'articles, parus dans d'innombrables revues, dans le monde entier...

G. D. : Très souvent les articles n'étaient que des esquisses qui ont, ensuite, été reprises et développées dans les livres.

D. E. : Parmi tous vos livres, lequel préférez-vous ?

G. D. : Toujours le dernier, naturellement ; et je m'en désintéresse dès qu'il a un petit frère. Mais comme introduction à l'ensemble de ce fatras, je conseillerais le premier volume de *Mythe et épopée*¹.

Et aussi *La religion romaine archaïque*². Les préfaces et les gloses de ces deux livres orientent suffisamment.

D. E. : Vous les désignez comme les meilleures introductions à votre œuvre. Mais quel est le livre que vous considérez comme le meilleur accomplissement de votre méthode ?

G. D. : C'est aussi, je pense, le premier volume de *Mythe et épopée*. J'ai repris là, dans toute leur ampleur, des analyses que j'avais proposées dans des articles ou dans de brèves études. Le chapitre sur le *Mahābhārata*, c'était une quinzaine de pages en tête du quatrième *Jupiter, Mars, Quirinus*³ que les

Presses universitaires de France avaient mis au pilon pour vente insuffisamment rapide. Les chapitres sur Rome avaient été préparés, mais chez Gallimard cette fois, par le premier⁴ et par le deuxième⁵ volume de la même série ; et les chapitres caucasiens par un vieil article du *Journal asiatique*. Mais j'ai repris tout cela en le systématisant et en appuyant les parties les unes sur les autres. C'est comme un faisceau de fusils : tout soutient tout.

D. E. : Votre premier livre, c'était votre thèse de 1924, *Le festin d'immortalité*⁶.

G. D. : Oui, hélas.

D. E. : Pourquoi « hélas » ? Vous le rejetez à ce point ?

G. D. : En tout cas, depuis longtemps, je n'en retiens que des bribes. Rien des démonstrations d'ensemble. À cette époque, je tâtonnais, avec le préjugé, hérité du dix-neuvième siècle, que l'on ne pouvait faire jaillir les étincelles éclairantes qu'en frottant des mythes grecs sur des mythes indiens.

D. E. : En fait, je crois que vous seriez tenté de dire « hélas » pour tous vos livres écrits avant 1938, avant la grande découverte que vous avez faite à ce moment-là ?

G. D. : Oui, trois ou quatre fois hélas. Dans ma thèse de 1924, j'avais tenté de reconstituer un « cycle » déjà indo-européen de l'ambrosie, la boisson qui permet aux dieux d'être immortels. Et j'en avais fabriqué là où il n'y en a pas. Chez les Scandinaves, par exemple, qui ne fournissent pas au philologue de boisson d'immortalité, j'avais promu la bière à ce rang. Or, dans l'*Edda*, pour les dieux comme pour les hommes, la bière n'est que la bière, la boisson des festins où s'exprime, s'exalte, la communion sociale et sur laquelle, par exemple, on fait des promesses d'exploits. Rien de plus. Mon livre était d'une grande maladresse. Je ne le relis jamais et pourtant, je n'arrive pas vraiment à le regretter, parce que, de mon point de vue, il n'a été que la première marche de l'escalier branlant, de l'échelle acrobatique qui m'a conduit à la terrasse où, maintenant, je me repose. C'est en réfléchissant

sur les bêtises qu'on a dites — moi du moins — qu'on finit par découvrir des probabilités.

D. E. : Aviez-vous publié des articles avant *Le festin d'immortalité* ?

G. D. : C'était mon tout premier début. Avec une grande générosité, les conservateurs du musée Guimet, Jules Hackin et Claude-Eugène Maître (un de mes deux parrains, avec Jules Bloch, à la Société Asiatique), ont pris mon livre dans leur collection. Ce qui a fait un peu scandale.

D. E. : Pourquoi scandale ?

G. D. : Justement parce que c'était le livre d'un débutant. Imaginez : dans les Annales du musée Guimet ! Un livre, surtout, qui a été très vite contesté. Et qui, je le proclame moi-même, était plus que contestable.

D. E. : Par qui a-t-il été contesté ?

G. D. : À la fois par les sociologues et par les jeunes linguistes, élèves de Meillet, qui pourtant m'avait encouragé, lui, dans mon entreprise. Tous, y compris Benveniste.

D. E. : Et vous sentiez confusément qu'ils avaient raison ?

G. D. : Pas du tout. J'étais persuadé qu'ils avaient tort. J'étais très content de moi. Après mon deuxième livre, presque aussi mauvais, sur *Le problème des Centaures*⁷, publié cinq ans plus tard, j'ai commencé à discuter et en particulier, j'ai eu une conversation et une correspondance sévères avec Benveniste.

D. E. : Vous le connaissiez bien dès cette époque ?

G. D. : Non, je le connaissais très peu. Je n'avais pas suivi les cours de Meillet, tout en le tenant, par des visites, au courant de mon fantasme : il couvrirait alors, ou voulait couvrir, toutes les études indo-européennes. La mythologie comparée n'existait plus, alors que la linguistique prospérait. Or, je prétendais la ranimer : en principe donc, je relevais de lui. J'avais d'ailleurs l'ambition de m'insérer aussi dans le groupe des linguistes. Mais je n'ai jamais aimé suivre des cours.

D. E. : C'est étrange, j'aurais imaginé le contraire.

G. D. : J'aime mieux lire les livres, vous comprenez. Les cours, ceux du Collège de France du moins, c'est utile, c'est nécessaire pour observer quelqu'un dans sa propre recherche, pour voir fonctionner un esprit. Mais pour apprendre, pour s'imbibber d'une science déjà faite, rien ne vaut le livre.

D. E. : Pour revenir à la polémique avec Benveniste...

G. D. : Entendons-nous, il n'a jamais rien publié contre moi. Mais nous avons eu des discussions assez vives. Vives, le mot est peut-être trop fort. Car nous gardions le sourire. Disons que nous allions assez loin.

D. E. : Quand l'aviez-vous rencontré ?

G. D. : Comme je vous le disais, j'aurais dû le connaître au cours de Meillet. En fait, nous sommes entrés en relation un peu plus tard. En même temps que je construisais ces livres qui ne tenaient pas, j'ai publié dans le *Journal asiatique* un article qui, au fond, à bien regarder, contient en germe tout ce qui est venu après. Mais je n'en mesurais pas alors la portée.

D. E. : C'était en quelle année ?

G. D. : En 1930, je crois.

D. E. : Quel était le propos de cet article ?

G. D. : Il s'intitulait : *La préhistoire indo-iranienne des castes*. À l'époque, on discutait encore — aujourd'hui le débat semble vain — sur la question de savoir si les Indo-Iraniens, c'est-à-dire les ancêtres communs des Indiens et des Iraniens, pratiquaient déjà un système de classes sociales à la manière indienne. Un peu plus souple, bien entendu, que les *varna*, mais à la manière indienne tout de même. Dans cet article, j'ai fait intervenir les Scythes — Iraniens excentriques, Iraniens d'Europe — qui, confirmant quelques textes avestiques, prouvaient que les Iraniens avaient eu en effet, comme les Indiens, au moins en forme d'idéal, une conception trifonctionnelle de la société.

Donc cet article devait passer dans le *Journal asiatique*. Ce n'est pas Benveniste qui dirigeait le vénérable périodique, mais il était naturel qu'il fût consulté du moment que quelqu'un proposait un manuscrit sur une matière iranienne. C'est à cette occasion que je suis entré en contact avec lui. J'ai oublié de vous dire que j'étais alors en poste en Turquie. Mais aux vacances suivantes, nous avons pris rendez-vous dans la bibliothèque de la Société Asiatique, rue de Lille, et debout, près d'une fenêtre, nous avons longuement discuté de ce problème et de quelques autres.

D. E. : Quelles étaient ses fonctions à ce moment-là ?

G. D. : Benveniste, je crois, aussitôt après l'agrégation, a enseigné à l'École des hautes études. À vrai dire, Benveniste avait été un enfant miraculeux. Son père l'avait envoyé de Syrie, où il était né, à l'École rabbinique de Paris, dans l'idée de faire de lui un rabbin. C'était pendant la guerre de 14-18 et Sylvain Lévi, l'homme de tous les dévouements, maître incontesté de l'indianisme et depuis longtemps professeur au Collège de France, remplaçait à l'École rabbinique un professeur de « petite classe » qui avait été mobilisé. Un jour — c'est lui-même qui me l'a raconté —, en rentrant chez lui, il a dit à sa femme : « J'ai dans ma classe un petit bonhomme pas ordinaire. » Il l'a amené chez Meillet. Quelques années plus tard, le « petit bonhomme » commençait à réviser, pour une seconde édition, la *Grammaire du vieux-perse* de Meillet.

D. E. : Quand vous avez connu Benveniste, quel âge avait-il ?

G. D. : Vingt-cinq ans à peu près.

D. E. : Et vous vous êtes appréciés malgré vos divergences ?

G. D. : Moi, oui, je l'ai tout de suite apprécié, comme vous dites. Mais lui, pas du tout.

D. E. : Il n'aimait pas votre travail, mais il en reconnaissait tout de même l'importance ?

G. D. : Non. Il n'admettait rien de ce que j'avais écrit. Certes, on ne sait jamais le fond des choses, les pensées ont

toujours plusieurs étages, mais je l'agaçais certainement. Il me trouvait prétentieux de m'occuper de mythes et d'institutions sans avoir l'acquis linguistique et philologique qu'il avait si rapidement amassé. Et puis, une difficulté de principe nous séparait. Au dix-neuvième siècle, la grammaire comparée et la mythologie comparée étaient nées en même temps, jumelles. C'est-à-dire que les mêmes hommes qui ont commencé à mettre au point la grammaire comparée des langues indo-européennes ont pensé pouvoir dégager parallèlement, par la comparaison, une religion, ou plutôt une mythologie indo-européenne. En particulier, c'était le cas de Michel Bréal. Mais d'autres aussi, en France, en Angleterre, en Allemagne... Et puis, à la fin du dix-neuvième siècle, les constructions mythologiques se sont effondrées tandis que l'édifice linguistique grandissait et se perfectionnait. En conséquence, Benveniste disait : nous avons eu assez de mal, en deux générations, à nous débarrasser de cette compagne malsaine, gardons-nous de recommencer.

D. E. : Son optique était donc purement linguistique ?

G. D. : Il refusait toute compromission avec une discipline qui avait collé à la linguistique et qui, de toute évidence, avait échoué.

D. E. : Mais vous, par qui étiez-vous inspiré à ce moment-là ?

G. D. : Eh bien, au départ, à travers Bréal, justement par les grands auteurs du dix-neuvième siècle qui avaient commis les erreurs qui rebutaient Benveniste. Chez eux, tout reposait sur des étymologies. On a Zeus, disaient-ils, on a Jupiter, on a Dyu dans l'Inde... Des dieux qui portent le même nom doivent avoir quelque chose de commun. Moi, avec l'ambrosie, avec les Centaures, je ne raisonnais pas autrement : nous avons *ambrosia* en grec, *amṛta* en sanscrit, c'est à peu près le même mot, donc il a dû exister, dès l'indo-européen, une mythologie de la « boisson d'immortalité ». Malheureusement, même sous des noms ainsi communs ou voisins, très peu parmi les rapports établis de cette manière tiennent encore aujourd'hui. Après mes deux gros pavés

insérés dans la principale collection du musée Guimet, j'en fis un troisième, plus petit, qui s'appelait *Ouranos-Varuṇa*⁸ et un quatrième qui s'appelait *Flamen-Brahman*⁹ : l'un dans une collection créée pour lui et que Sylvain Lévi voulut bien patronner (elle tourna court très vite) ; l'autre dans la « petite collection » de l'infatigable musée Guimet. La parenté onomastique entre Ouranos et Varuṇa avait semblé évidente aux mythologues du dix-neuvième siècle. Mais la phonétique comparée devenant plus rigoureuse, les linguistes avaient démontré que cette évidence était un mirage. De même pour *flāmen* et *brahman* : oui, les mots se ressemblent de loin, disaient-ils, mais de près, la confrontation des consonnes, le *h* du mot sanscrit, la forme même de la racine qu'il faudrait supposer, présentent des difficultés insurmontables. Puisqu'il en est ainsi, me suis-je dit, laissons donc les questions linguistiques de côté et comparons les types et les modes d'action des personnages portant ces noms ; si dans leurs définitions, dans leurs conduites, apparaissent des correspondances frappantes, les phonéticiens devront ensuite s'en arranger. Malheureusement, la comparaison, lorsqu'elle porte sur des points isolés et non sur une structure tant soit peu complexe, tombe facilement dans l'arbitraire. Or, j'étais comme poursuivi, dans les problèmes traditionnels que j'essayais de reposer et de résoudre, par cette fatalité de l'arbitraire.

D. E. : Vous n'aviez pas fait beaucoup de linguistique à cette époque ?

G. D. : J'en avais fait. Pendant un certain temps, j'ai même essayé de conduire les deux études à la fois. Je voulais imiter ces grands hommes du dix-neuvième siècle que j'admirais — et que j'admire toujours jusque dans leurs erreurs fécondes —, mais je voulais le faire avec un armement plus moderne.

D. E. : Comment, au départ, aviez-vous été amené à vous intéresser à la mythologie ? À ce qui allait fournir la matière de votre premier livre et de presque tous les autres. Bref : qu'est-ce qui vous avait orienté dans cette carrière ?

G. D. : Il faut remonter très loin. Je devais avoir sept ou huit ans quand mon père entreprit de m'apprendre l'allemand dans un livre bilingue. Plus que bilingue, juxtalinéaire : on lisait sur la page de gauche, en haut, le texte grec ou latin, ou dans ce cas, allemand, et en dessous, la traduction en « bon français » ; la page de droite, sur deux colonnes, présentait le mot à mot. C'était très commode. Mon père avait élu un recueil de textes de Niebuhr qui racontaient très simplement les travaux d'Hercule et le voyage des Argonautes. Ce furent mes contes de fées. J'aimais bien le Petit Poucet, j'aimais bien Peau-d'Âne, mais je préférais Hercule et Jason.

Tel fut mon premier contact avec la mythologie. Ensuite, c'est plutôt la linguistique que la mythologie qui m'a attiré. Un de mes grands-pères, exactement le deuxième mari de ma grand-mère maternelle, avait été professeur de quatrième au lycée Louis-le-Grand. À sa mort, sa bibliothèque arriva à la maison. C'est là que je vis, que je savourai, pour la première fois un mot sanscrit. Dans le *Dictionnaire étymologique du latin* de Michel Bréal. À ce moment-là, les hasards de la carrière de mon père, qui était officier, nous tenaient loin de Paris, à Troyes, où j'ai fait ma quatrième et ma troisième. En quatrième, j'avais, comme professeur principal (français, italien, grec), Alfred Ernout, qui était, je ne le savais naturellement pas, l'un des principaux élèves de Meillet. Il devait d'ailleurs, par la suite, enseigner au Collège de France, et trente-sept ans plus tard, m'y soutenir énergiquement, lors de mon élection. Je lui ai demandé timidement : qu'est-ce que c'est, le sanscrit ? Qu'est-ce que c'est le *Mahābhārata* ? Il eut un sourire indulgent dans une barbe alors rousse et me dit : vous verrez ça quand vous serez grand.

D. E. : On peut dire qu'il n'avait pas tort !

G. D. : Oui, mais vraiment, il ne m'a pas aidé ! Il s'est borné à écrire au tableau le nom du poème indien. Deux ans plus tard, toujours par les hasards de la carrière de mon père, je suis arrivé à Paris, où j'ai fait à Louis-le-Grand ma seconde et ma première. En seconde, je puis dire que la providence me guettait une seconde fois, plus efficace. Parmi mes quarante camarades de classe, se trouvait le petit-fils de Michel Bréal, qui devait finir une carrière pleine d'aventures comme ambassadeur de France à Bangkok. Il m'a dit : « Puisque ces choses-là t'amuse, je vais te présenter à mon grand-père. » Ce qu'il fit. Le grand Bréal me corrigea une version sanscrite et me donna même ce qui me manquait le plus, un dictionnaire sanscrit-anglais, que j'ai transmis, il y a quelques années, à Daniel Dubuisson. À partir de ce moment, ma vocation fut assurée, j'étais en quelque sorte consacré d'avance par le patriarche. Et je me mis à acheter de petits livres de sanscrit chez les bouquinistes du Quartier latin.

D. E. : Ce fut assurément une rencontre de toute première importance pour vous ?

G. D. : Michel Bréal avait été le premier professeur de grammaire comparée au Collège de France. C'est lui qui avait introduit à Paris, en 1864, cette nouvelle discipline : il l'enseigna au Collège jusqu'en 1905. Il avait traduit en français la *Grammaire* de son maître direct, Franz Bopp, qui est vraiment le fondateur de ces études. Il y avait bien eu des précurseurs au dix-huitième siècle, mais Bopp le premier avait constitué une synthèse complète, que Bréal donc avait traduite, dans une langue élégante, en cinq volumes. Je ne sais plus à quelle occasion, des étrennes, je crois, je me fis offrir ce trésor par mon père. Je l'ai potassé pendant des mois comme si c'était la vérité révélée, alors que, bien entendu, ce n'était qu'une magnifique ébauche depuis longtemps dépassée.

D. E. : On sait aujourd'hui que c'est une pièce de musée ?

G. D. : Non seulement aujourd'hui, mais Bréal le savait déjà à la fin de sa vie, quand je l'ai connu. Il me fit avertir par son petit-fils. Je ne l'avais vu qu'une seule fois, mais Michel junior le tenait au courant de mon cheminement. Un jour, le

grand Bréal lui dit : « Tout cela est périmé. Dis à ton ami qu'il s'adresse à mon successeur, Antoine Meillet. » Ce n'était pas Meillet qui avait fait l'essentiel du progrès, mais des Allemands, Schleicher, Brugmann... Mais Meillet avait assimilé, affiné, complété leurs résultats.

D. E. : Après cette rencontre avec Bréal et le sanscrit, comment les choses se sont-elles passées pour vous ?

G. D. : Cela m'a pris pas mal de temps et puis, j'avais le baccalauréat à préparer. Je travaillais le sanscrit à mes moments perdus. Au printemps de 1913, le destin de mon père nous emporta de Paris à Tarbes, où il allait recevoir ses premières étoiles. Avant la guerre, vous savez, les officiers restaient rarement plus d'un an ou un an et demi dans la même garnison. À Tarbes, je me suis pris de curiosité pour le basque. Passion sans lendemain, puisque nous ne sommes restés que six mois dans les Pyrénées. Mon père fut rappelé à Paris et je pus faire ma classe de philosophie à Louis-le-Grand. Au début de 1914, la guerre, probable depuis dix ans, devint certaine, imminente. Mon père fut envoyé à Épinal pour commander l'artillerie d'un corps d'armée créé *in extremis*. Mais ma famille ne le suivit pas. Nous restâmes à Vincennes où nous étions installés et où mon père, retraité après la guerre, mourut quinze ans plus tard.

D. E. : Vous m'avez raconté un jour que Joseph Kessel était dans votre classe de philosophie.

G. D. : Oui. C'était un étrange, un très beau garçon. À la fin de l'année, à la distribution des prix, il devait provoquer un petit scandale. Abondamment récompensé, il monta à la tribune en espadrilles, avec une ficelle rouge qui dépassait de sa poche. Kessel était le non-violent absolu. C'est amusant quand on pense à ce que devait être sa vie et son œuvre. Cette année-là, au printemps 14, tout le monde à Louis-le-Grand commentait l'affaire Caillaux et prenait parti : Madame Caillaux avait-elle eu raison de tuer le directeur du *Figaro* ? Kessel s'en tenait à son principe : « Rien ne justifie un meurtre. »

D. E. : Vous êtes resté ami avec lui ?

G. D. : Ami, c'est beaucoup dire. Nous sommes restés en relations. Mais au cours des vingt dernières années avant sa mort, je n'ai pas eu de nouvelles de lui. Il était encore vivant lors de ma candidature à l'Académie française. Selon l'usage, je lui ai demandé de me recevoir. Il m'a répondu par une lettre fort gentille : « Tu m'as fait ta visite il y a plus de soixante ans. » Il est mort avant l'élection.

D. E. : Je crois que c'est à ce moment-là, vers 1914, que vous avez lu le livre de Perrin sur les atomes et que vous vous êtes pris à regretter de ne pas avoir choisi une orientation scientifique.

G. D. : J'ai été vraiment fasciné par le livre de Perrin. Il a paru en 1913, je crois, et j'ai dû le lire en 1914. Mais en 1913 aussi, Meillet publiait son *Aperçu d'une histoire de la langue grecque*. Je l'ai dévoré aussitôt, suivant le conseil de Michel Bréal, et il m'a ramené à ma première vocation : depuis Bopp, vraiment, la linguistique avait bougé.

Pendant les quelques mois de 1913 passés à Tarbes — la fin de ma première et quelques semaines de philosophie, avec dans l'intervalle le « premier bac » à Toulouse —, je vous ai dit tout à l'heure que j'avais fait du basque. Mais je m'étais procuré aussi le livre fondamental de Meillet, *l'Introduction à la grammaire comparée des langues indo-européennes*. Évidemment, le progrès était éclatant sur Bopp, mais en même temps, je ressentais ce rétrécissement de l'ambition qui m'a toujours gêné chez Meillet : il n'aimait pas les problèmes obscurs, il préférait les problèmes qui se laissent résoudre en toute rigueur. Jeune encore, il était devenu un spécialiste de l'arménien, langue indo-européenne qui pose des problèmes très particuliers parce qu'elle a subi de nombreuses influences. Dans ses premiers articles, Meillet prenait encore en compte les problèmes difficiles de l'arménien. Dans ses travaux ultérieurs, notamment dans l'admirable bilan qu'est son *Esquisse d'une grammaire comparée de l'arménien classique* (1902) dont la seconde édition a paru en 1936, peu avant sa

mort, tout était clair. Non pas parce que les problèmes obscurs avaient été résolus, mais parce qu'il avait choisi de les laisser de côté. Or ils demeurent.

D. E. : Après votre classe de philosophie, vous avez fait votre hypokhâgne, toujours à Louis-le-Grand, n'est-ce pas ?

G. D. : Oui. Et je suis tombé sur un professeur plutôt... négligent. Mais à bien réfléchir, on doit toujours quelque chose à ses maîtres les plus contestables. C'était André Bellesort. Il a été plus tard de l'Académie française et même secrétaire perpétuel de 1940 à 1942. Il avait fait sa carrière en grande partie au Japon. En rentrant en France, il avait pris cette hypokhâgne qui visiblement ne l'intéressait pas. Il détestait Victor Hugo. Il descendait parfois de son estrade et marchait à pas lourds devant le tableau noir en déclamant du Victor Hugo pour le ridiculiser. Un jour pourtant, il s'exclama : « Ah, l'animal, il ne peut pas faire trois mauvais vers de suite ! »

D. E. : L'année suivante, vous êtes entré en khâgne.

G. D. : Et, cette fois, avec des professeurs très sérieux.

D. E. : Qui vous ont beaucoup appris ?

G. D. : Oui, et en particulier à rédiger et d'abord, à composer. Nous avions en français un professeur moins pittoresque que Bellesort, mais d'une conscience admirable. Quand il donnait un sujet de dissertation, il réunissait ceux d'entre nous qui le souhaitent, au lycée, en dehors des heures de classe. Il faisait alors avec nous ce qu'il appelait « de la matière ». Il tournait l'énoncé en tous sens et montrait comment, sur un thème parfois peu excitant, on peut, en réfléchissant bien, obtenir des développements intéressants et pertinents. C'était de la très bonne rhétorique : elle me sert encore aujourd'hui. Bref, je lui dois d'avoir appris à travailler. Et je le lui dois *in extremis*, parce que jusqu'à Pâques, aucune de mes copies de français n'avait été notée au-dessus de la moyenne. Brusquement, tout s'est déclenché, ou plutôt enclenché. Il était vraiment temps : le concours nous guettait en juin. J'ai obtenu 19 sur 20 et le français avait le coefficient

3. Avec ma copie d'histoire, malgré une mauvaise version latine et le reste « moyen », il m'assura une large avance.

D. E. : Vous voilà donc reçu premier à Normale Sup. Mais c'était en pleine guerre. Que s'est-il passé ?

G. D. : Mon hypokhâgne avait commencé en 1914, peu après la bataille de la Marne ; j'ai donc passé le concours de 1916 — le premier concours de ces années de guerre, car celui de 1915 avait été supprimé, dans l'espoir étonnant que les éventuels candidats mobilisés seraient redevenus citoyens avant l'hiver. En 1916, il fallut se rendre à l'évidence : la France s'installait dans la guerre. Le concours eut donc lieu, mais il en sortit une promotion croupion : nous étions treize « littéraires » et huit « scientifiques ». Les bâtiments de l'École elle-même étaient presque entièrement occupés par un hôpital. Nous ne disposions que de quelques thurnes et de la bibliothèque. Quelques camarades réformés continuaient leurs études et dans l'hôpital, nous rencontrions des blessés des promotions antérieures. Mais la tradition était coupée. En fait, je n'ai jamais connue l'École telle que la décrit par exemple Jules Romains. En 1916, j'avais trouvé une École presque vide et en 1919, après la démobilisation, je vécus au milieu d'une foule, toutes promotions confondues, et tous grades, des capitaines aux sous-lieutenants, car on nous laissa longtemps l'uniforme et la solde militaire.

D. E. : Mais, donc, malgré tout, en 1916, vous êtes bel et bien entré à l'École.

G. D. : Au commencement d'octobre. Mais je n'ai goûté la liberté dont rêvent les khâgneux que quelques mois, jusqu'en mars 1917. Mobilisé, j'ai passé quatre mois à Fontainebleau, à l'École d'artillerie, puis en août, promu aspirant, je fus affecté au 26^e régiment d'artillerie de campagne de Chartres, ou plutôt au troisième régiment qui se couvrait de ce chiffre en temps de paix, le 226^e, et à la première demande, j'ai été expédié au front.

D. E. : Là, la guerre a vraiment commencé pour vous.

G. D. : Pas tout de suite. J'ai rejoint mon 226^e à Verdun. Cela peut sembler un début plutôt sévère, mais, en septembre, le fameux secteur était redevenu calme. Il tombait bien quelques obus de temps en temps. Mais rien de grave. D'ailleurs, comme mon régiment allait être relevé, le colonel ne me fit pas monter en ligne. Je restai à l'échelon, c'est-à-dire dans un petit bois, à quelques kilomètres du front, où l'on ne risquait rien puisque les deux artilleries de l'époque ne tiraient pas très loin. Ce fut une semaine plutôt agréable. Quand mon régiment « redescendit », je fis la connaissance des officiers de mon groupe et d'abord de mon chef d'escadron, un vieil officier d'active un peu bourru, mais dont je devais éprouver plus tard, en plusieurs occasions, ce qu'il faut bien appeler la bonté. Comme nous nous éloignons de Verdun par la célèbre Voie Sacrée, je reçus ma première mission : je devais retourner à l'échelon que je venais de quitter pour retarder le départ du « dernier carré ». C'était en pleine nuit, j'étais tout seul, à cheval, remontant vers la forêt, avec des carcasses de chevaux morts sur la route. Par bonheur, je fus rejoint par un camarade, lui aussi aspirant, qui avait à remplir la même mission pour un autre de nos groupes. Avoir un compagnon, c'était beaucoup. Telle fut ma première scène de guerre.

D. E. : Je suppose qu'il y en eut beaucoup d'autres.

G. D. : Pas immédiatement. Dès la fin de 1917, les deux parties, Anglais et Français d'un côté, Allemands de l'autre, ne pensaient qu'aux batailles de 1918 : les uns et les autres comprenaient qu'elles seraient décisives. L'état-major transforma donc deux ou trois régiments de 75 en « artillerie portée », c'est-à-dire où les canons, au lieu d'être tirés par des chevaux, étaient chargés sur des camions, ce qui permettait des transports rapides, mais diminuait la mobilité sur les champs de bataille. De septembre à novembre, nous sommes restés à l'arrière, non loin de Paris. Nous ne reprîmes position qu'en décembre, à un endroit qui avait connu quelques mois plus tôt de dures batailles, le Chemin des Dames. Le nom était aussi impressionnant que celui de Verdun, mais le secteur, lui aussi, était pacifié. Nous avons passé là Noël, le mois de janvier et

presque tout février. Ce n'était pas inconfortable et les casemates étaient si bien faites que c'était presque plaisant d'entendre les obus — assez rares — éclater sur nos charpentes : nous savions qu'elles étaient à toute épreuve.

En février les choses changèrent. La bataille devait commencer d'un jour à l'autre. Comme on ne savait pas où les Allemands attaqueraient, les « régiments portés », mon 226^e et son associé ordinaire, le 41^e, furent retirés du front et placés — c'était leur mission — en réserve générale d'armée. C'est ainsi que nous fûmes mis en retrait, derrière le centre du front, à Dormans, sur la Marne. Je passai là une quinzaine, mes derniers jours de « guerre tiède ». Et puis, un beau matin, les Allemands attaquèrent. Loin de nous. En Picardie, à la jonction des armées anglaise et française. En moins de deux jours, nos camions nous déposèrent au sud de Montdidier et nous essayâmes de soutenir dans sa retraite ce qui restait d'infanterie. J'ai vu là ce qu'était la guerre... Nos batailles n'ont plus cessé jusqu'à l'armistice, avec le tournant du 18 juillet où, à l'orée de la forêt de Villers-Cotterêts, la fortune s'est retournée.

D. E. : Une telle expérience doit être absolument effrayante.

G. D. : Oui, effrayante. Au sens propre, car je ne suis pas très brave de nature. Aventurier, téméraire parfois, mais pas proprement brave. Il me fallut plusieurs semaines pour me mettre « à niveau ».

D. E. : Vous n'avez pas été blessé ?

G. D. : Non. Un jour, près de Ressons-sur-Matz, que côtoie maintenant l'autoroute du Nord, j'ai bien cru que c'était la fin. Mais c'est mon capitaine, un instituteur breton qui remplaçait notre chef d'escadron, blessé la veille, et qui se trouvait à côté de moi, et aussi deux téléphonistes, qui furent tués. Le soir, ce qui restait des trois batteries de notre groupe était commandé par un lieutenant.

D. E. : Je suppose que pendant toute cette période, les préoccupations intellectuelles et livresques avaient totalement disparu de votre esprit.

G. D. : Pas totalement. Un jour de juillet, dans la rue d'un village qui avait été pillé, j'ai trouvé, près des sermons dispersés du curé, un livre qui m'a révélé l'existence et la matière des épopées russes. Peut-être pour mon malheur : une de ces épopées est passée six ans plus tard dans mon *Festin d'immortalité*, où elle n'a rien à faire.

D. E. : Au début de votre *Sotie nostradamique*¹⁰ vous dites que cette période vous a transformé : « Rien du poète du capitaine Cartesius, écrivez-vous, j'avais peu réfléchi, j'avais vécu. »

G. D. : Oui, quand les Allemands étaient à quatre-vingts kilomètres de Paris, la khâgne fonctionnait tranquillement et je vivais dans les textes grecs et latins. La vie continuait, puisque c'était une guerre sans aviation. Je vivais à Paris comme en conserve. Au régiment, j'ai découvert des hommes qui n'étaient pas des intellectuels ou des intellectuels fort différents de moi... J'ai pensé à autre chose. C'est la grande transformation, je dirais presque l'épanouissement de ma vie. Si vous voulez, la guerre m'a fait entrer dans l'humanité, et j'espère n'en être jamais plus sorti.

La guerre m'a donné aussi — pour un temps — une certaine ironie à l'égard de la pensée, de la science. Thucydide est passionnant, mais il n'est pas tout. Songez que quand j'étais en hypokhâgne et en khâgne — entre 1914 et 1915 —, je vibraï tant et plus pour la défense de Syracuse contre Marcellus que pour les événements du front. Alors après, quand je me suis retrouvé dans les batailles... Oui, ça donne le sentiment de l'extrême fragilité et de l'insignifiance de ce qu'on fait jour après jour. La vie est un jeu. On joue et puis, et puis un beau jour, sans raison, le jeu s'arrête.

D. E. : Vous m'avez dit récemment que vous étiez stoïcien, mais vous me semblez ici plutôt sceptique.

G. D. : Les stoïciens eux non plus n'affirment rien. Bien sûr, ils admettent les dieux, mais des dieux sur lesquels l'homme ne peut rien.

D. E. : Finalement, toute votre œuvre n'a toujours parlé que des dieux !

G. D. : Oui, mais c'est différent, je parle d'eux comme d'expressions imagées, approximatives, du grand mystère.

D. E. : Qu'appellez-vous le « grand mystère » ?

G. D. : Comment une évolution sans finalité concevable a fini, dans une espèce animale assez démunie, par produire, avec le langage, la pensée.

D. E. : Dans les ouvrages scientifiques que vous aimez lire, vous avez l'impression de trouver des réponses ?

G. D. : Ils se contentent de poser le problème. Dans son dernier livre, *Le sexe et la mort*¹, Ruffié est sage. Il dit qu'il ne sait pas. Le fait est là et se suffit à lui-même : des milliards de neurones me donnent une impression d'unité personnelle, font que je me sens *une* personne. De ce *moi*, ce qui subsistera après ma mort ne m'inquiète pas. Très probablement, il n'en restera rien, car je ne conçois pas que quoi que ce soit qui ressemble à la pensée, à la conscience même, puisse subsister après la disparition de ce qui l'habille ou la constitue : le langage. Lequel suppose des neurones. Alors quand les neurones sont mangés par les vers ou mis en cendres par les flammes...

1. *Mythe et épopée, I. L'idéologie des trois fonctions dans les épopées des peuples indo-européens*, Gallimard, 1968.

2. *La religion romaine archaïque*, Payot, 1966

3. *Jupiter, Mars, Quirinus, IV*, Presses universitaires de France, 1948.

4. *Jupiter, Mars, Quirinus, I. Essai sur la conception indo-européenne de la société et sur les origines de Rome*, Gallimard, 1941.

5. *Naissance de Rome (Jupiter. Mars, Quirinus, II)*, Gallimard, 1944.

6. *Le festin d'immortalité. Étude de mythologie comparée indo-européenne*, Annales du musée Guimet, 1924.

7. *Le problème des Centaures. Étude de mythologie comparée indo-européenne*, Annales du musée Guimet, 1929.

8. *Ouranos-Varuna. Étude de mythologie comparée indo-européenne*, Adrien Maisonneuve, 1934.

9. *Flamen-Brahman*, Annales du musée Guimet, petite collection, 1935.

10. *Le moyne noir en gris dedans Varennes. Sotie nostradamique*, Gallimard, 1984.

11. Jacques Ruffié, *Le sexe et la mort*, Éditions Odile Jacob, 1986.

2. VARSOVIE, ISTANBUL, UPSAL...

D. E. : Qu'avez-vous fait après la fin de la Première Guerre ?

G. D. : J'ai perdu l'hiver 1918-1919. On ne nous démobilisait pas et, comme mon régiment était complètement épuisé, pas beau à voir, il n'a pas eu le droit d'aller camper en Rhénanie. Nous sommes restés dans les environs d'Épinal et je n'ai été rappelé à l'École qu'en février 1919. Normalement, avant d'affronter l'agrégation, à la fin de la troisième année, les élèves de deuxième année préparaient à loisir un mémoire, le « diplôme d'études supérieures ». Quand ma promotion rentra au bercail — encore en uniforme —, le ministère, qui avait besoin de professeurs de lycée, nous trompa, avec la complicité de la direction de l'École qui aurait dû nous défendre ou au moins nous avertir : « Vous serez dispensés du diplôme et vous passerez tout de suite l'agrégation, nous dit-on, et ensuite, vous aurez une année d'école supplémentaire, pour travailler librement. » Je passai donc l'agrégation en décembre 1919 et tout de suite après, je reçus ma nomination au lycée de Beauvais. À mes protestations, le directeur de l'École, qui n'était autre que Gustave Lanson, me répondit par une lettre pleine de dignité et d'ironie : « Ne dites pas qu'on vous a promis. Dans l'université, on ne promet pas, on laisse espérer. » Lévi-Strauss a repris cette anecdote dans sa réponse lors de ma réception à l'Académie, en ajoutant que rien n'a changé.

Je fis donc mon temps à Beauvais jusqu'aux vacances. Avant la rentrée d'octobre 1920, je décidai d'abandonner. Il faut dire que *Le festin d'immortalité* se précisait petit à petit.

D. E. : Vous aviez déjà déposé votre projet de thèse ?

G. D. : Non, je rêvais sur le sujet. La découverte russe dont je parlais tout à l'heure avait comme coagulé tout ce que j'avais en tête. À tort ! Mais c'est comme ça ! En juillet donc, décidé à ne pas retourner au lycée de Beauvais, je voulais travailler à Paris. Je demandai un congé avec le franc de traitement nécessaire pour continuer à « cotiser en vue de la retraite » et me mis à cogiter à Paris, près des bibliothèques. Mes parents me logeaient. Je suis resté à la maison, tout en gagnant menu à droite et à gauche.

D. E. : Qu'appellez-vous à « droite et à gauche » ?

G. D. : Je donnais quelques leçons et je rédigeais les discours d'inauguration de monuments aux morts pour le compte d'un député bleu-horizon. J'étais très consciencieux, je les refaisais entièrement semaine après semaine. Je fus aussi chargé — c'est l'École qui nous fournissait ces petits jobs appelés « tapirs » en jargon normalien — de faire la synthèse des arguments pour... Il faut que je vous raconte. À ce moment-là, il y avait à la Chambre, et donc dans la presse, de grandes discussions sur la place du latin dans l'enseignement secondaire et l'archicube Léon Blum rivalisait de latinité, d'humanisme, avec Léon Bérard. Les hommes dits cultivés de tous les partis communiaient alors dans l'amour de la langue mère. Il y eut à la Chambre des discours très brillants et M. Zaldumbide, ambassadeur de je ne sais plus quelle république d'Amérique centrale, était très intéressé par ces joutes oratoires. Je fus donc chargé, moyennant une honnête rétribution, de rédiger, d'après le *Journal officiel*, une longue synthèse des arguments.

J'ai été également — cela par le Service des Œuvres du Quai d'Orsay, les « Relations culturelles » d'alors — le correspondant à Paris d'un journal qui devait se fonder en Roumanie, en relation avec notre ministère des Affaires étrangères. Mon travail pour la période préparatoire consistait à découper dans les journaux des articles que je rassemblais dans une grosse enveloppe que je portais un soir sur deux à la gare de Lyon — car c'était un employé de l'Orient-Express

qui transmettait ma provision. Le projet n'eut pas de suite et *Timpul*, le journal, n'a, je crois, jamais paru. J'ai donc gagné ainsi mon argent de poche jusqu'à la fin de l'année 21 : *Le festin d'immortalité* mûrissait lentement...

Évidemment, ça ne pouvait pas durer. J'ai donc demandé au même Service des Œuvres françaises à l'étranger s'il y avait des postes vacants. Il y en avait : une nation qui est ou paraît victorieuse a toujours quelque rayonnement et des perchoirs d'enseignement s'offrent d'eux-mêmes au-delà des frontières. C'est ainsi que je fus le premier lecteur de français à l'université de Varsovie. Pendant six mois. Mais vous me voyez enseigner la littérature française !

D. E. : Sur quels auteurs faisiez-vous cours ?

G. D. : Sur les auteurs classiques. J'expliquais Racine.

D. E. : Et ça ne vous plaisait pas ?

G. D. : Non. En outre, c'était la première fois que je quittais la France et j'avais le mauvais réflexe, je voulais rentrer « chez nous ». Je ne me sentais pas fait pour les explorations. Le goût ne m'en est venu que plus tard. Au bout de six mois, je donnai ma démission. Je dois ajouter que c'est à Varsovie que s'est définitivement constitué le plan de ma thèse : j'avais mis la main sur un texte d'Ovide concernant la déesse Anna Perenna qui me paraissait garantir que la nourriture de « non-mort » était bien indo-européenne. J'avais hâte de rentrer à Paris et de ficeler mon chef-d'œuvre.

En rentrant au cours de l'été 1921, j'obtins pour trois ans une bourse de doctorat qui n'allait pas chercher bien loin, mais qui me permettait de vivoter.

Je faisais d'ailleurs encore de petits jobs. Par exemple, je remettais en bon français des traductions du japonais que rédigeait un russe émigré — éminent japonologue, que les États-Unis ne tardèrent pas à nous enlever — pour une revue subventionnée par l'ambassade du Japon. Ce travail m'avait été procuré par le musée Guimet. La revue s'appelait *Japon et Extrême-Orient* et Serge Elisséieff — Vadim, son second fils,

était encore au berceau ou presque — y faisait connaître de très jolies nouvelles japonaises, mais évidemment, il fallait revoir son français.

D. E. : Donc, à ce moment-là, vous vous êtes lancé dans la rédaction de votre thèse.

G. D. : Oui. Elle a été, si j'ose dire, prête à la fin de 1923. Le musée Guimet s'est chargé de l'imprimer et je l'ai soutenue en 1924.

D. E. : Et comme vous l'avez dit précédemment, vous ne suiviez pas de cours ?

G. D. : Très peu. En dehors du sanscrit auprès de Jules Bloch et du russe à l'École des langues orientales sous Paul Boyer, j'ai écouté Meillet, je crois, pendant quatre mois au Collège de France. Henri Hubert, le sociologue, ne m'a jamais pardonné de ne pas avoir travaillé avec lui.

D. E. : Et Mauss ? Il ne donnait pas de cours à cette époque ?

G. D. : Il en donnait, mais je n'y allais pas. J'avais de la prévention à l'égard de l'école sociologique française. De Durkheim en particulier. Je n'ai jamais pu comprendre qu'on publiât les « règles de la méthode » d'une science quelconque avant un certain développement de l'œuvre.

D. E. : Oui, mais Durkheim a fait une œuvre, et quelle œuvre !

G. D. : Il avait publié ses *Règles de la méthode sociologique* trop tôt. En tout cas, cela me paraissait tellement scolastique ! Au moment où j'allais soutenir ma thèse, déjà imprimée, Meillet qui avait accepté de la patronner, tout seul, fut pris de scrupules et me dit d'entrer en contact avec Hubert et avec Mauss. Pendant que je rédigeais, jamais il ne m'avait orienté vers eux. Bien au contraire : « Je leur donne ça », m'avait-il dit un jour à propos des sociologues en me montrant l'ongle de son petit doigt. Hubert a refusé de me lire, de participer au jury et même d'assister à la soutenance. Mauss n'y vint pas non

plus, mais il avait été moins décourageant quand je lui avais rendu visite.

D. E. : Vos rapports avec eux se sont-ils améliorés par la suite ?

G. D. : Je n'ai pas gardé de rapports avec Hubert, puisque, malade, il quitta son poste à l'École des hautes études, désignant pour lui succéder Jean Marx, qui dirigeait le Service des Œuvres. Tandis que Mauss est resté en fonctions jusqu'en 1940. La guerre a éclaté quand il était président de la section religieuse de l'École des hautes études. Juif, il dut démissionner de cette présidence, puis fut mis à la retraite d'office.

L'École, dans son illusion d'indépendance, a élu Marcel Granet pour le remplacer. Mais ce fut sa condamnation à mort.

D. E. : Pourquoi ?

G. D. : Parce que peu après son élection, il fut convoqué par le représentant à Paris du ministère de l'Instruction publique de Vichy. On ne sait pas ce qu'ils se sont dit. Mais en rentrant chez lui, Granet s'est assis à sa table, la tête entre les mains, et ne s'est jamais relevé.

D. E. : Revenons à Mauss. Lui, à la différence d'Hubert, vous l'avez donc bien connu, après l'épisode de votre thèse ?

G. D. : Oui, et je l'ai très vite aimé. Il était très attachant. Avec moi, et probablement avec tout le monde, très ouvert.

D. E. : Que disait-il de votre travail ?

G. D. : Il publia un compte rendu fort intelligent dans *L'année sociologique*, disant à peu près ceci : cela ne tient pas debout, mais le sujet est intéressant et « il » pourra toujours le reprendre. Il avait raison sur un point : ça ne tenait pas debout. Mais je n'ai jamais repris le sujet.

D. E. : Est-ce que l'influence de Mauss a beaucoup compté pour vous ?

G. D. : Certainement. Pas pour la méthode, dont il ne se souciait pas — il ne préparait jamais ses cours, qui se

perdaient vite dans des « à-côtés » inattendus — mais plutôt pour le goût de l'universalité. Son savoir était énorme, non seulement sur l'Océanie, mais sur l'Amérique du Nord... Il refusait les frontières, ou bien, s'il se sentait enfermé dans un domaine, dans un problème même, vite, il s'échappait vers un autre.

D. E. : Vous aussi, vous avez toujours voulu échapper aux frontières, aux domaines.

G. D. : C'est vrai. L'étude des langues et des folklores du Caucase, en marge de mon travail indo-européen, a été pour moi un poumon artificiel. J'avais l'impression de respirer l'homme. Nous en reparlerons sûrement.

D. E. : Mais même dans le cadre de vos études indo-européennes, vous êtes sans cesse passé d'une province à l'autre.

G. D. : En effet. Mais j'avais néanmoins une frontière, celle que définissait le mot même : indo-européen.

D. E. : Dans *Homo academicus*, Pierre Bourdieu vous présente¹ comme l'un de ceux qui, avec Claude Lévi-Strauss, ont fait leur carrière en dehors de l'université traditionnelle, en marge de l'institution. Dès cette époque, vous vous sentiez déjà en marge ?

G. D. : J'étais en marge, et de toute façon, Hubert m'avait averti : « Ce n'est pas la peine de continuer dans cette voie, d'abord parce que vous travaillez mal, ensuite parce que j'ai un successeur désigné, Jean Marx. » Je ne savais pas bien ce que je devais faire — et c'est à ce moment que je me suis marié.

D. E. : Votre thèse avait été écrite en grande partie sous l'influence de Frazer.

G. D. : Spécialement du *Rameau d'or*. Son livre sur le totémisme me concernait moins, puisqu'il n'y était question que des indigènes de l'Amérique et de l'Australie. Tandis que, avec *Le rameau d'or*, j'étais en pleine matière indo-européenne, ou du moins européenne.

D. E. : Quand l'aviez-vous lu ?

G. D. : Juste avant de rédiger ma thèse, je crois.

D. E. : Et vous baigniez dans cette atmosphère intellectuelle ?

G. D. : En fait, c'est surtout ma thèse complémentaire, *Le crime des Lemniennes*², qui en était profondément inspirée. Pour Frazer, héritier des *Wald und Feldkulte* de Wilhelm Mannhardt, tout était mythe ou rite de végétation. J'avais fait une application mécanique des thèses de Frazer à la légende du massacre des hommes de Lemnos par leurs femmes.

D. E. : L'influence de Frazer dominait la recherche mythologique de l'époque ?

G. D. : Sans aucun doute. Et je n'en suis pas totalement détaché. Il a raison sur bien des points : une grande partie de ce que j'appelle la « troisième fonction » — fécondité, abondance — concorde avec ce que dit Frazer. Simplement, à mon sens, il a négligé la première et la deuxième fonction. Et plus grave, il a ramené la première à la troisième. Ses rois étaient pour l'essentiel des doués qui assuraient, par leur vie ou par leur mort, la prospérité du pays. Il ne s'est pas occupé des organisations, des hiérarchies sociales. Du moins dans *Le rameau d'or*.

D. E. : Vous le relisez parfois ?

G. D. : Oui, il est là, sur le deuxième rayon.

D. E. : Et vous l'utilisez ?

G. D. : Moins. Encore que le dernier volume soit toujours très utile. C'est un formidable index. Les douze volumes de l'œuvre, qui sont un peu confus, sont tellement bien éclairés par l'index qu'on ne s'y perd jamais. C'est un instrument de travail excellent.

D. E. : Votre thèse en 1924, votre mariage en 1925... C'est l'année de votre « émigration » en Turquie...

G. D. : Oui, le Service des Œuvres n'avait pas l'ampleur qu'il a aujourd'hui. C'était au total Jean Marx et quelques collaborateurs : il avait à ses côtés notamment Paul Morand et Jean Mistler. Jean Marx était quelqu'un de très bon et comme, au fond, il avait conscience de m'avoir « soufflé » ma place à l'École des hautes études — c'est en effet à ce moment-là qu'Hubert s'est retiré et que Marx a été élu —, il a tout fait pour m'aider, à ce moment-là et plus tard. Il m'a averti de la création d'une chaire d'histoire des religions à l'université d'Istanbul, dans la faculté même de théologie musulmane : Mustafa Kemal voulait décléraliser la patrie, qu'il venait de ressusciter, et on lui avait dit que, en France, les chaires d'histoire des religions avaient servi à une semblable opération. Naturellement, ma femme et moi, nous n'avons pas hésité. Marx a tout arrangé. C'est lui qui a fait le contrat. Je suis resté six ans à Istanbul : deux contrats de trois ans. Nous nous sommes embarqués à Marseille en 1925, un peu avant Noël. Quelle belle tempête sur la mer Égée ! Parce qu'à l'époque, bien entendu, on ne gagnait la Turquie qu'en bateau ou par l'Orient-Express. Quant à la décléralisation, les imams les plus susceptibles n'ont pu s'offusquer : je n'ai jamais parlé des « religions du Livre ». D'ailleurs, dès la deuxième année, je me suis arrangé pour passer discrètement à la faculté des lettres.

D. E. : Ce fut un séjour particulièrement important pour la suite de votre travail ?

G. D. : Pas exactement. Faute de bibliothèque à l'occidentale, je ne retrouvais mes Indo-Européens que pendant les vacances à Paris. J'ai été très heureux en Turquie, à tous égards. Mais pour ce qui est du travail, j'ai presque suspendu mes études indo-européennes. C'est pourtant à cette époque que j'ai publié *Le problème des Centaures*, mais il avait été, pour l'essentiel, préparé avant. Et surtout, en Turquie, j'ai découvert les Caucasiens.

D. E. : Quand je parlais d'un séjour capital pour votre travail, je voulais dire justement que vous alliez commencer là une seconde recherche, qui vous occupe encore aujourd'hui.

G. D. : C'est vrai, mais une recherche de pur linguiste à laquelle je n'étais pas préparé.

D. E. : En effet, cette partie de votre travail n'a aucun rapport avec les Indo-Européens.

G. D. : Il y a bien un lien. Car ce que je cherchais, c'étaient les Ossètes, dont j'allais m'occuper dans l'article de 1930 du *Journal asiatique* qui m'a mis en contact avec Benveniste et dont nous avons parlé. Les Ossètes sont, géographiquement, un des peuples du Caucase, mais ils sont très différents des autres. Ils descendent en droite ligne des Scythes qui étaient bel et bien des Indo-Européens. Je pensais rencontrer des émigrés ossètes en Turquie. Pendant longtemps, je n'en ai pas trouvé, mais en les cherchant, j'ai découvert des Tcherkesses et bientôt des Oubykhs auxquels je me suis rapidement intéressé, attaché, pour eux-mêmes. Je me suis rapidement demandé si je n'allais pas abandonner l'indo-européen et si le plus sage n'était pas de me donner tout entier à des études plus sérieuses, et non moins neuves à cette époque, sur les langues du Caucase.

D. E. : Et pendant un moment, vous l'avez presque fait.

G. D. : Oui, mais très rapidement, c'est redevenu secondaire pour moi.

D. E. : C'est-à-dire dès que vous avez quitté la Turquie ?

G. D. : En Turquie, cela m'avait beaucoup occupé. J'ai connu mes premiers Caucasiens en 1927. En 1929, 1930, 1931, je suis allé dans leurs villages et j'en ai trouvé beaucoup à Istanbul même.

D. E. : Je voudrais que vous m'expliquiez pour quelle raison, au départ, vous vous étiez lancé sur la piste des Ossètes. Comment aviez-vous entendu parler d'eux ?

G. D. : C'est un des hasards heureux de ma vie. Si j'avais été linguiste, j'aurais su que la langue ossète était bien connue, qu'elle appartenait à la branche iranienne de l'indo-iranien et qu'elle est la forme moderne d'un des dialectes du vaste ensemble scytho-sarmate qui, dans l'Antiquité, peuplait toute

la Russie méridionale et s'étendait par-delà la mer Caspienne. Mais pour moi, ce n'était qu'un nom. Pendant l'été de 1926, il y eut rue de Lille, à l'École des langues orientales, la première exposition de livres publiés sur les diverses nationalités et dans les diverses langues de l'URSS. C'était une illustration du dessein que le nouveau régime proclamait bien haut : l'épanouissement des nombreux idiomes nationaux jusqu'alors dédaignés, refoulés. Là, je tombai sur des revues ossètes, qui contenaient, avec la traduction russe, de nombreuses légendes sur les Nartes, dont le caractère indo-iranien me frappa aussitôt. Ce fut le début d'une longue étude : les traditions ossètes sont vite devenues l'un des piliers principaux de mon édifice, à l'égal de l'Inde, de Rome, de la Scandinavie, provoquant l'ironie de l'infortuné Piganiol : une peuplade inconnue du Caucase donnant des lumières sur l'auguste Rome !

D. E. : Il est vrai que dans le premier volume de *Mythe et épopée*, il y a trois parties principales, la première sur le *Mahābhārata*, la deuxième sur Rome et la troisième sur les Ossètes.

G. D. : Oui, le livre est déjà assez épais ainsi. J'ai dû réduire à l'extrême, dans une quatrième partie, les témoignages des autres Indo-Européens.

D. E. : Revenons à 1926. Vous venez de reconnaître pour vôtre l'épopée narte des Ossètes. À la fin des vacances, vous rentrez à Istanbul. Et alors, vous cherchez à entrer en relation avec des Ossètes, mais sans succès...

G. D. : J'espérais rencontrer quelques-uns des Ossètes dont les ancêtres avaient émigré dans l'Empire ottoman au dix-neuvième siècle, lors de l'occupation du Caucase par les armées du tsar. J'ai vainement cherché. Peu d'Ossètes ont émigré en Turquie et l'on n'en trouve guère à Istanbul, alors que les Tcherkesses, les Daghestaniens y sont nombreux. Comme les Tcherkesses connaissent d'intéressantes variantes des légendes nartes qu'ils ont empruntées aux Ossètes, je me suis rabattu sur eux — et très vite, mœurs et langues, ils m'ont

intéressé pour eux-mêmes. Mais ce n'était qu'un hors-d'œuvre. Les Tcherkesses avaient des cousins, très peu nombreux, dont j'ignorais l'existence, et qui allaient devenir pour moi le plat principal — que dis-je, tout un buffet ! En effet, la famille linguistique à laquelle appartient le tcherkesse, le « caucasique du Nord-Ouest », est constitué par trois langues : le tcherkesse, l'abkhaz et l'oubykh. Les deux premières sont encore parlées au Caucase, en URSS, mais la dernière y a disparu. Les Oubykhs, avec deux tribus tcherkesses, avaient été les derniers résistants à l'occupation russe et, vaincus, n'avaient le choix qu'entre le transfert en Sibérie et l'exil. Ils partirent tous. Mais ils étaient peu nombreux et, dans leur nouvel habitat, ils s'associèrent presque partout à des Tcherkesses ou à des Abkhaz pour fonder des villages où, minoritaires et bilingues, ils négligèrent, et leurs enfants plus qu'eux-mêmes, leur propre langue.

En 1929, dans un numéro d'une revue allemande qui s'appelait *Caucasica*, je lus la première description de la langue oubykh, qualifiée de « langue mourante ». L'article avait été écrit par Adolf Dirr, un Allemand qui avait enseigné pendant la guerre de 1914 dans une école de Tiflis et qui, depuis de nombreuses années, consacrait ses vacances à étudier sur place, dans les vallées du Caucase, les langues indigènes encore inconnues, et publiait régulièrement chaque année des descriptions toutes fraîches. En 1913, il décida de compléter sa collection par l'oubykh, mais il dut aller l'entendre là où il se parlait encore, en Turquie. Il séjourna un mois dans un village à dominante oubykh, proche du lac de Sapandja. Mais la guerre le surprit à Tiflis, d'où il s'échappa en perdant la plupart de ses notes. En 1927, il se résigna à publier ce qui lui restait de sa description de l'oubykh, et étant donné les circonstances, ce résidu m'inspira toujours de l'admiration. Dès que j'eus en main son article, en 1929, je me sentis un devoir : malgré mon impréparation aux enquêtes linguistiques, je devais, s'il en était encore temps, continuer, compléter la description de Dirr.

J'allai donc dans le village même où il avait séjourné et constatai avec joie qu'il y avait encore une trentaine de vieillards qui savaient leur langue. Je pus même habiter chez le paysan avec qui il avait particulièrement travaillé. J'y retournai l'année suivante et je publiai hâtivement, trop hâtivement, une description de la langue oubykh, un peu en progrès sur celle de Dirr. Mais, je le répète, je n'étais pas équipé pour ce genre d'enquête et, pour mon malheur, le système phonétique de l'oubykh est très complexe et très différent du nôtre. Le système des consonnes est un des plus riches du monde : il y en a 82, entre lesquelles flottent comme elles peuvent trois voyelles seulement. Je ne sus pas mieux assimiler ce système que n'avait fait Dirr. Ma notation était très impressionniste, c'est-à-dire approximative, inexacte. Cela se passait en 1929, 1930 et 1931.

En 1931, je quittai la Turquie pour la Suède et en 1933, je rentrai à Paris. J'abandonnai donc la tâche à peine commencée, persuadé comme Dirr que la langue allait disparaître avec les derniers vieillards que nous avions connus. Je devais pourtant retrouver l'oubykh bien vivant, un quart de siècle plus tard, après la Seconde Guerre mondiale.

D. E. : Vous disiez tout à l'heure que vous aviez failli abandonner les études indo-européennes. Qu'est-ce qui vous a retenu de le faire ?

G. D. : Figurez-vous que Meillet vint un jour en Turquie. Il donnait des conférences en Grèce et les Turcs m'avaient demandé de l'inciter à faire un petit détour par Istanbul. Depuis mes *Centaures*, il avait été « travaillé » par Benveniste et par ses autres disciples et il s'était laissé convaincre que mon travail n'avait pas d'avenir. Il m'a dit franchement : « Tâchez de faire carrière à l'étranger, il n'y a pas de place pour vous en France. » Cette conversation avec Meillet m'a tout de même refroidi et je pensais que le caucasique pourrait devenir une matière à « carrière de substitution » en France. Mais j'avais trente-cinq ans passés, nos deux enfants étaient nés et il me fallait songer à l'avenir.

C'est alors qu'un événement très important se produisit : le lectorat d'Upsal devint vacant. Lorsque j'étais parti pour la Turquie en 1925, c'était en désespoir de cause : j'aurais voulu aller en Scandinavie, pour apprivoiser le germanique. Mais le lecteur de français d'alors se plaisait à Upsal et les Suédois l'aimaient bien, en sorte qu'il renouvelait son contrat tous les deux ans. On n'a droit normalement qu'à quatre fois deux ans. Mais il avait bénéficié exceptionnellement d'une neuvième année. L'échéance finit par arriver pourtant et Jean Marx m'en donna aussitôt la nouvelle. Je laissai donc la « professeure » de Turquie et j'allai, simple lecteur, à l'université d'Upsal. Je n'ai pas eu à regretter ce choix non plus, mais ce fut vraiment un changement de vie, presque de mœurs.

D. E. : Pourquoi ?

G. D. : Parce que les Suédois sont la rigueur même et que moi, j'étais devenu oriental. L'université d'Upsal était une machine de précision, tandis que je m'étais habitué à toutes les facilités, aux élasticités de la vie en Turquie, y compris les facilités professionnelles.

D. E. : Vous êtes resté en Suède pendant deux années ?

G. D. : Oui, d'octobre 1931 à juillet 1933.

D. E. : Et là, vous avez repris sérieusement vos recherches indo-européennes ?

G. D. : En effet, je me suis mis énergiquement aux études scandinaves, comme j'avais souhaité le faire six ans plus tôt. Je ne regrette certes pas mon épisode turc, c'est même, à beaucoup d'égards, la période la plus heureuse de ma vie. Mais elle a beaucoup ralenti mes recherches.

D. E. : Et après la Suède ?

G. D. : Je suis rentré à Paris. J'ai été nommé tout de suite à la section religieuse de l'École des hautes études, en juin 1933. Par la volonté de Sylvain Lévi. À cette époque, les patrons étaient de vrais patrons, incontestables et incontestés, c'est-à-dire que la section obéissait littéralement à Sylvain Lévi. J'ai été nommé directeur d'études pour la « mythologie

comparée » — c'est encore Sylvain Lévi qui avait choisi hardiment cet intitulé. Par la suite, on a corrigé et on a précisé : indo-européenne. Mais au départ, c'était seulement « mythologie comparée ». Et patatras, sont arrivés les décrets Laval, qui interdisaient tout recrutement de fonctionnaires pendant deux ans. Heureusement, l'École des hautes études gardait le droit d'attribuer des charges de conférences temporaires. J'ai pu ainsi tenir le coup jusqu'en 1935.

Sylvain Lévi a vraiment été mon sauveur. Président de la section, il veillait au grain. J'ai donc occupé, sans nouvelle élection, le premier poste vacant. Mais le ministère fit traîner les choses en longueur, si bien qu'au début de novembre, à la rentrée de l'École, ma nomination n'était toujours pas faite. Sylvain Lévi multipliait les démarches au ministère, sans effet.

D. E. : Pour quelles raisons le ministère tardait-il ainsi ?

G. D. : Nous ne l'avons jamais su. Peut-être ces messieurs avaient-ils jugé la procédure incorrecte parce qu'il n'y avait pas eu de deuxième délibération. En tout cas, l'affaire s'est arrangée de la plus belle façon, typiquement « Troisième République ». Comme vous savez, je connaissais très bien Pierre Gaxotte, qui avait été mon camarade à l'École normale et qui, tout en étant royaliste, et peut-être parce qu'il l'était, avait des liens d'estime réciproque, d'amitié même, avec Georges Mandel, le Mandel de Clemenceau. Il alla le voir et lui dit : « Cela devient ridicule ce qu'on fait à Dumézil. » Vingt-quatre heures après, tout était réglé. Je fus nommé. Sylvain Lévi m'informa aussitôt par téléphone. Quelques jours après, il mourait, angoissé par le sort des Juifs qui fuyaient l'Allemagne. J'ai enseigné à l'École des hautes études jusqu'en juin 1939.

D. E. : C'est, je crois, au moment de votre « fausse entrée » à l'École des hautes études, en 1933, que vous avez rencontré Marcel Granet.

G. D. : Oui, j'ai eu la chance de rencontrer Granet. En 1933, à mon retour de Suède, Sylvain Lévi m'avait dit : « Bien que ce ne soit pas l'usage de faire des visites, allez tout de même

voir tel ou tel directeur d'études. Mais il y a quelqu'un chez qui il vaut mieux ne pas vous présenter, c'est Granet, il vous mettra à la porte, il ne peut pas vous sentir. » Un peu plus tard, je suis pourtant allé voir le grand homme dont les livres me fascinaient. Il ne m'a pas mis à la porte ; au contraire, il m'a accueilli par ces mots : « Il y a dix ans que je vous attends. » Et il m'a passé un terrible savon.

D. E. : Que vous a-t-il dit ?

G. D. : Il m'a dit que ce que je faisais ne valait rien, et pourquoi. Mais j'étais depuis plusieurs années tellement d'accord avec lui...

D. E. : Comment vous a-t-il dit ça ?

G. D. : Brutalement. Je l'ai un peu déconcerté en ne m'offusquant pas de ses propos : il s'attendait à quelques protestations. En me reconduisant, il conclut : « Jusqu'à présent, vous n'avez dit que des bêtises, mais c'étaient des bêtises intelligentes. »

D. E. : Et ensuite, vous avez suivi son séminaire.

G. D. : Un peu plus tard. À notre première rencontre, l'idée d'y assister n'était pas concevable. Mais je voulais absolument *fieri dignus*. Pendant deux ans, j'ai suivi des cours de chinois à l'École des langues orientales. Quand j'ai été en mesure, non de travailler moi-même les textes, mais de suivre une explication, j'ai demandé à Granet la permission d'assister à sa conférence. Il m'a accepté. Et pendant deux ans, je l'ai « regardé faire ».

D. E. : Le chinois est donc devenu votre nouvelle passion ?

G. D. : C'était d'abord un rêve d'enfance. Je ne savais pas où ça me mènerait, mais le fait est que j'étais devenu amoureux du chinois. Quand on a tracé pendant cinq ou six heures par jour, pendant des mois, de jolis petits caractères sur son cahier, on se dit que c'est une des grandes réussites de l'humanité.

D. E. : Mais vous n'avez jamais rien écrit sur la Chine. Je n'ai pas souvenir d'avoir jamais rencontré un texte de vous sur

la religion chinoise.

G. D. : Qu'aurais-je dit ? Il faut l'avoir étudiée vraiment et longtemps pour pouvoir en parler. Ce n'est pas comme le quechua du Pérou qui se laisse cerner rapidement.

D. E. : Mais vous n'êtes pas non plus allé en Chine. Pour quelle raison ?

G. D. : C'était beaucoup plus difficile d'aller en Chine que d'aller voir mes Caucasiens de Turquie.

D. E. : Vous avez tout de même préfacé, il y a quelques années, la réédition du livre de Granet sur la religion chinoise³.

G. D. : Mme Granet le souhaitait. Je l'ai fait par reconnaissance, mais j'ai dit à Mme Granet que j'étais le dernier qualifié pour le faire.

D. E. : Vous parlez de votre « reconnaissance » : ces deux années de travail avec Granet vous avaient donc beaucoup apporté. C'est paradoxal puisque son enseignement portait sur un domaine sur lequel vous n'avez jamais rien publié et qui, de fait, était fort éloigné de vos préoccupations indo-européennes.

G. D. : C'est en écoutant, en regardant Granet au travail que s'est faite en moi une sorte de métamorphose ou de maturation que je ne puis définir.

D. E. : Une illumination qui allait éclairer vos propres recherches ?

G. D. : Cela n'a pas pris la forme d'une illumination. Un certain nombre d'exigences que je ne ressentais pas me sont apparues. C'est inexplicable. Il est difficile de faire comprendre comment la manipulation de textes chinois m'a servi sur un domaine aussi différent que celui des Indo-Européens. Mais c'est un fait. Imprégnation plutôt qu'enseignement.

1. Pierre Bourdieu, *op. cit.*, p. 143.
2. *Le crime des Lemniennes. Rites et légendes du monde égéen*, Geuthner, 1924.
3. Marcel Granet, *La religion chinoise*, préface de Georges Dumézil, Éditions Imago, 1980.

3. L'APRÈS-38

D. E. : Nous voici donc en 1938, année au cours de laquelle intervient dans votre recherche la coupure que vous avez évoquée dans la préface de *Mythe et épopée*¹.

G. D. : La coupure est venue le jour où, regardant une fois de plus un groupe de faits indiens et un groupe de faits romains sur lesquels je pataugeais depuis des années, j'ai dégagé pour la première fois cette structure des trois fonctions, qui depuis lors ne m'a plus laissé de répit.

D. E. : Dans la préface de 1967, vous dites que cette conversion du regard s'est produite alors que vous prépariez un cours.

G. D. : Au début de l'année scolaire 1937-1938, c'est-à-dire en octobre 1937, j'avais repris à zéro le problème de *Flamen-Brahman*. C'est lors de cet examen de conscience, de cette autocritique, qu'une évidence, méconnue jusqu'alors, m'est apparue. Depuis près de cinquante ans, je ne fais que tirer les conséquences de cette découverte.

D. E. : Pouvez-vous raconter de manière plus détaillée cette rencontre du point de départ et la manière dont elle s'est produite ?

G. D. : C'est simple. Dans l'Inde historique, les trois castes *arya* sont les *brāhmaṇa*, les *kṣatriya* et les *vaiçya*, c'est-à-dire les prêtres, les guerriers et la masse des producteurs organisés dans des clans (*viça*). J'ai été brusquement frappé par le fait que la plus vieille théologie romaine, avant la période étrusque, réunissait en une triade hiérarchisée le dieu du sacré

par excellence, Jupiter, le dieu guerrier, Mars, et un Quirinus, qui est, comme l'analyse de son nom l'indique (*co-uir-ino-*), le dieu de la masse, de l'ensemble du peuple organisé dans les curies (*co-uir-ia-*). Les prêtres de ces dieux sont — et eux seuls — les *flamines majores* : le *flamen dialis*, enserré dans un grand nombre d'obligations et d'interdits qui symbolisent son rapport à son dieu ; le *flamen martialis* qui n'officie que dans le sacrifice du Champ de Mars ; le *flamen quirinalis* qui n'intervient que dans des fêtes en rapport avec le grain, l'agriculture.

D. E. : Et vous publiez donc à la fin de l'année 1938 un article sur cette découverte dont le titre est *La préhistoire des flamines majeurs*²...

G. D. : Il résumait un exposé que Granet m'avait demandé de faire à l'Institut de sociologie.

D. E. : Un an plus tard, vous publiez *Mythes et dieux des Germains*³. C'est votre premier livre après la coupure...

G. D. : Oui, mais il avait été écrit avant. Je l'avais à peu près terminé en 1936-1937. Paresseusement, j'en traînais le manuscrit que Paul-Louis Couchoud, qui lançait une collection aux Presses universitaires de France, me réclamait, gentiment mais constamment. Je l'avertis à la fin de 1938 qu'il fallait remettre le livre en chantier — selon les trois fonctions. Mais je devais faire vite. J'essayai de garder le plus possible de la rédaction primitive, ce qui a quelque peu déséquilibré l'ensemble. C'est le cas notamment du dernier chapitre sur les rapports du dieu Ódhinn, et aussi du roi terrestre, avec l'or, qui est une question secondaire. J'aurais dû m'en tenir à l'analyse de la seule structure trifonctionnelle des grands dieux réunis sur l'autel du temple du Vieil Upsal. C'est d'ailleurs ce que j'ai fait plus tard, dans la deuxième édition du livre, où j'ai tout rééquilibré.

J'ai donc donné le livre à Couchoud et il est sorti en juin 1939. À ce moment-là, je voyais un peu plus clair. Mon dernier cours avant la guerre, pendant l'année scolaire 1938-

1939, avait été consacré au couple des dieux souverains védiques, à la fois antithétiques et complémentaires, Mitra et Varuṇa, et à leurs correspondants occidentaux. J'y analysais la première fonction, considérée en elle-même, plutôt que dans ses rapports avec les deux autres, mais reconnue comme le premier terme d'une structure. Le livre qui porte ce double nom a été publié en 1940 aux Presses universitaires⁴. J'étais déjà parti pour la Turquie et je le reçus à Ankara, au moment de la débâcle des armées françaises : alors que les Allemands étaient sur la Somme, l'éditeur avait trouvé le moyen de m'en faire parvenir deux exemplaires. J'en remis un aussitôt à l'ambassadeur des États-Unis, avec la prière de le transmettre à la Bibliothèque du Congrès — où il se trouve peut-être : seul moyen, pensais-je, de sauver de la catastrophe mon *opus magnum*. Je l'ai réédité ensuite, un peu modifié, chez Gallimard, et je n'y ai plus touché jusqu'aux *Dieux souverains des Indo-Européens* que j'ai publié il y a quelques années⁵ ; cette dernière refonte comble des vides, répond à des objections, mais maintient et développe la thèse.

Quand je suis rentré en France, en septembre 1940, j'ai rédigé *Jupiter, Mars, Quirinus*⁶, esquisse plutôt que programme de ce qui devait suivre, et dont je n'entrevois que les grandes lignes.

D. E. : Les analyses globales de ces ouvrages vous semblent toujours valables.

G. D. : Oui, de même que celle de *Naissance de Rome*, publié en 1944⁷. Ce livre a été repris dans *Mythe et épopée, I*, avec d'autres arguments. Mais les thèses de cette première série de livres sont toujours valides, moyennant pas mal de corrections, et pendant cinquante ans m'ont servi de béquilles.

D. E. : Il est d'ailleurs étonnant de voir comment vous travaillez : vous réélaborez sans cesse des livres déjà publiés.

G. D. : Ce sont les mêmes « lieux géométriques » que j'étudie. Simplement, ils font des petits. Si vous voulez, on commence par avoir une vue globale et confuse. Et en

précisant tel ou tel point, on en voit d'autres, jusqu'alors obscurs, s'éclairer. Et de nouveaux problèmes surgissent. Je ne laisse pas derrière moi une collection de livres également accomplis ; mon travail a tâché d'être un progrès continu.

D. E. : D'autres chercheurs travaillent différemment. Même s'ils estiment que leur précédent livre mériterait d'être repris, ils le laissent de côté et ils font autre chose.

G. D. : C'est vrai, mais dans nos recherches, même si elle porte sur une autre chose, chaque découverte colore différemment ce qui avait été établi précédemment.

D. E. : Alors, l'idéal pour vous, ce serait de pouvoir récrire chacun de vos livres après chaque découverte ?

G. D. : C'est à peu près cela. Il me faudrait plusieurs secrétaires et une armée de vacataires.

D. E. : D'ailleurs, n'est-ce pas ce que vous êtes en train de faire, puisque vous venez de publier des versions remaniées de livres déjà anciens, *Heur et malheur du guerrier*⁸, paru en 1956 et dont vous aviez déjà donné une nouvelle édition en 1969 ; puis *Loki*, qui datait de 1948⁹ ?

G. D. : En fait, ce sont les mêmes livres, avec des portions corrigées ou ajoutées. J'aurais préféré les récrire entièrement. Je l'aurais fait si j'avais été sûr d'en avoir la force et le temps.

*

D. E. : Vous avez parlé tout à l'heure de votre retour en Turquie, en 1940. C'était, je crois, dans le cadre d'une nouvelle affectation militaire. Parce qu'en 1939, vous avez été de nouveau mobilisé.

G. D. : Comme on la voyait venir, cette deuxième guerre, je me suis d'abord occupé de mettre ma famille à l'abri. J'achetai à la hâte, au printemps de 1939, une maison à Vernon, en me disant que, si Paris était détruit par l'aviation allemande, cette

petite ville subsisterait. Nous nous y installâmes en juin, pour les vacances. En juillet, l'ordre de mobilisation arriva. Capitaine de réserve, j'étais chargé de porter des fonds au service de renseignement de l'armée du nord. En fait, ce n'était qu'une enveloppe avec quelques pauvres billets. Le commandant du Centre de liaison de Lille m'expédia aussitôt, avec quelques camarades de réserve sous les ordres d'un brillant capitaine d'active, comme agent de liaison avec le corps d'armée belge de Liège. J'ai donc été officier de liaison, de juillet à janvier, entre Lille et Liège. J'ai gardé de ce temps quelques souvenirs. Le jour de Noël, avec un adjudant belge, nous sommes allés sur la frontière, écouter les Lieder des soldats allemands qui campaient devant Aix-la-Chapelle...

Pendant tout le temps que j'étais à Liège, il y eut au plus deux ou trois alertes et je commençais à m'ennuyer. Par l'intermédiaire de Jean Marx, toujours lui, je réussis à être muté à l'armée d'Orient, avec pour destination dernière, la Turquie — notre alliée. Je m'embarquai au début d'avril 1940 et c'est sur le bateau que j'appris l'invasion de la Norvège. À Beyrouth, je me présentai au général Weygand qui avait un peu connu mon père : ils avaient tous deux accompagné Joffre en 1913 dans son voyage à Saint-Petersbourg, le colonel Weygand comme cavalier, mon père général de brigade pour l'artillerie. Weygand me fit remettre aussitôt tous les papiers nécessaires et je rejoignis Ankara où M. René Massigli, notre ambassadeur, archicube et ami de Jean Marx, m'avait demandé. Je suis resté là jusqu'en septembre, chargé en principe des liaisons avec l'armée turque. Mais après la catastrophe de mai, je n'eus plus grand-chose à faire : les Turcs avaient compris... Je fus donc rattaché à notre mission militaire d'Ankara et rapatrié avec elle : j'avais hâte de revoir ma famille. Au début de septembre, nous apprîmes qu'un navire partait d'Alexandrie avec ceux des marins de la flotte française qui voulaient rentrer en France. Le bateau devait toucher Beyrouth et, de là, rejoindre Toulon. La mission d'Ankara gagna Beyrouth en hâte par le Taurus-Express, à temps pour embarquer, et nous arrivâmes à Toulon sans incidents, tolérés à la fois par les Anglais et par les Italiens.

Démobilisé sur place, je rejoignis Clermont-Ferrand où étaient concentrés les fonctionnaires qui devaient rentrer en zone occupée. À Paris, je retrouvai ma famille qui venait juste de rentrer, après s'être réfugiée dans le Midi. Car si Paris était intact, Vemou, bombardé un jour de marché, avait été détruit aux deux tiers. Je repris mon cours à l'École des hautes études, à la fin de 1940. Mais en 1941, comme j'avais fait pendant quelques années une expérience maçonnique, j'eus quelques difficultés. Mon enseignement fut suspendu.

D. E. : Pourquoi ?

G. D. : Vichy avait créé un service anti-maçonnique, chargé de chasser les maçons et anciens maçons de l'enseignement comme de toute la fonction publique. C'est hélas un professeur du Collège de France, promu du même coup administrateur de la Bibliothèque nationale, qui s'était chargé de cette besogne. À la suite de nombreuses protestations, à la faveur de quelques petits mensonges aussi et d'opportuns faux témoignages, avec l'appui de Jérôme Carcopino, qui était alors ministre — et cela bien qu'il fût hostile à mes thèses sur Rome —, mes cours furent rétablis à l'automne de 1943. Dans l'intervalle, le CNRS, ou plutôt ce qui le préfigurait à l'époque, me versa comme « chercheur » une petite mensualité, et par les bons offices de mon camarade de la rue d'Ulm, le Père Festugière, je pus enseigner le grec et le latin, en première, dans l'admirable collège que les Oratoriens avaient fondé dix ou quinze ans plus tôt à Pontoise, Saint-Martin-de-France. J'y retrouvai un jeune normalien juif, qui, sous un faux nom (seuls le directeur, le préfet des études et moi savions le secret), enseignait le français et commentait *Tartuffe*...

Ce fut pour moi une expérience tardive mais intéressante de l'enseignement secondaire. Par reconnaissance, je l'ai d'ailleurs poursuivie quelques années en « service réduit ». Je me retirais même parfois à Saint-Martin pendant les vacances : c'est là que, plus tard, j'ai composé la fin de *Loki*. Pendant ces temps obscurs j'ai beaucoup publié : *Horace et les Curiaces*¹⁰, *Servius et la fortune*¹¹, et achevé *Naissance de Rome*¹².

D. E. : Un livre par an !

G. D. : C'étaient les cours que j'aurais dû faire.

D. E. : Quand étiez-vous devenu franc-maçon ?

G. D. : Peu après mon retour de Suède.

D. E. : Et vous l'étiez resté longtemps ?

G. D. : Quatre ans. Je le suis toujours d'ailleurs : l'initiation est comme le baptême, irréversible. Mais je suis en sommeil comme on dit, dans un sommeil apparemment définitif.

D. E. : Comment étiez-vous entré dans une loge ?

G. D. : Par un camarade de jeunesse qui se trouvait être le Vénérable d'un atelier de la Grande Loge. Je le savais maçon et de mon côté, je commençais à rêver sur une possible ascendance celtique de cette organisation dite « écossaise » (vous trouverez un petit développement de cette hypothèse dans une de mes plus récentes *Esquisses*¹³). Je lui en parlai quelquefois, tant et si bien qu'à la fin, il me dit : « Entre chez nous, tu verras, c'est un club très agréable. » En effet, c'était une « société de pensée » brillante et variée. On y comptait, à côté du vieil Albert Lantoin, historien de la maçonnerie, un de nos plus célèbres tragédiens, un romancier qui connut plus tard un certain succès, des artistes, des professeurs de lycée de Paris, quelques industriels... Presque tous sont morts aujourd'hui. À ma connaissance nous sommes trois survivants. Un des deux « autres » est resté pour moi un très bon ami. J'ai préfacé récemment un livre de lui et il m'en a dédié un autre. Mais il n'est jamais question, dans nos conversations, de la franc-maçonnerie actuelle. Je ne sais même pas s'il est encore « actif » dans l'institution ni si notre atelier subsiste.

D. E. : Et vous alliez aux réunions, pendant vos années d'« activité » ?

G. D. : Oui, chaque mois.

D. E. : Et vous parliez de quoi ?

G. D. : Vous voulez tout savoir !

D. E. : Oui.

G. D. : Une loge, voyez-vous, est une école, un gymnase plutôt, où l'on s'exerce à trois disciplines utiles pour l'hygiène de l'esprit : la tolérance, la fraternité... et la discrétion.

D. E. : Ah ! Dans ce cas, je m'incline. Après cette assez courte proscription, vous avez donc pu reprendre votre enseignement.

G. D. : À la rentrée d'octobre 1943. Et j'ai enseigné à l'École des hautes études, sans autre interruption, jusqu'à ma retraite, en avril 1968 — il était temps ! Mais comme vous le savez, je fus élu au Collège de France en 1949. Donc j'ai fait, comme il est usuel, un double service à partir de cette date, monologuant au Collège, dialoguant à l'École. Avant cette élection, j'avais aussi, pendant quelques années, assuré l'enseignement de l'arménien classique à l'École des langues orientales.

D. E. : Et pendant cette période, je veux dire dans les années qui ont suivi la guerre, vous n'avez pas voyagé ?

G. D. : Pas immédiatement. On me connaissait à peine à l'étranger. C'est seulement après 1945 que ma petite bombe de 1938 a fait un peu de bruit. Mes livres arrivèrent petit à petit dans les bibliothèques du Nord, en Suède notamment. À Upsal, l'indianiste Stig Wikander, mon cadet de dix ans, trouva dans mes analyses les données comparatives qui lui permirent d'expliquer la structure et le sens du *Mahābhārata*. Tout un groupe de savants suédois, danois, norvégiens accueillit alors mes travaux avec chaleur; ils les défendirent énergiquement, tandis qu'en Angleterre, ou plutôt en Écosse, un latiniste me prenait vivement à partie. Alors, je suis allé en Suède, aux vacances de 1948. Les Suédois ont été très gentils avec moi — et m'ont rassuré.

À ma rentrée, à la fin de l'automne, mes amis du Collège de France estimèrent que le temps de ma candidature était venu. Ce fut une grosse bataille, le seul moment vraiment difficile, mais décisif de ma carrière.

D. E. : Et vous avez donc été élu.

G. D. : J'avais pour moi une petite majorité plus que probable, je le savais — et mes adversaires aussi le savaient. J'avais surtout l'appui de Benveniste, qui, depuis ma trouvaille de 1938, avait changé d'opinion et s'était convaincu que, en plus de la langue, les Indo-Européens avaient bel et bien eu en commun des idées. C'est le prestige de Benveniste et de l'helléniste Louis Robert qui permit mon élection. Très exactement, c'est Benveniste qui présenta mes titres, comme on dit, et livra le combat. J'avais contre moi des gens importants, le médiéviste Faral, administrateur du Collège et bien entendu l'historien de Rome Piganiol ; et aussi, je ne sais pas pourquoi, particulièrement acharné, le slaviste André Mazon. Mais Jules Bloch, Ernout, Lucien Febvre, Massignon, Pommier me soutinrent fortement.

D. E. : Vous étiez devenu l'ami de Benveniste à cette époque ?

G. D. : Ami, c'est beaucoup dire. Pendant la guerre, Benveniste avait été fait prisonnier dès le début de l'invasion allemande et il avait été mis au travail dans une forêt ou dans une ferme, je ne me souviens plus, quelque part dans les Ardennes. Mais, chose extraordinaire, il recevait des Allemands de courtes permissions pour revenir à Paris. Il venait alors déjeuner chez moi ou chez Renou. Lors d'une de ses visites, je crois que c'est Renou qui a réussi à le convaincre de ne pas retourner dans les Ardennes et de gagner la zone libre. Il partit donc pour Lyon, mais comme la « zone libre » menaçait de ne plus l'être longtemps, il partit en Suisse, où le Père de Menasce, son ancien élève, lui assura un enseignement à l'université catholique de Fribourg. Jusqu'à la fin de la guerre. Quand il revint, il était humanisé. Avant la guerre, c'était un homme très fermé, secret même. À son retour, il était épanoui, ouvert. Mais petit à petit, il est redevenu le Benveniste que nous avons connu.

D. E. : En tout cas, vos rapports avaient bien changé puisqu'il vous avait présenté au Collège de France.

G. D. : Oui, il avait beaucoup réfléchi dans l'intervalle. De mon côté, après 1938, j'avais « produit » des résultats qui l'avaient frappé. À son retour en 1945, il publia même, dans la *Revue de l'histoire des religions*, un article sur les trois fonctions chez les peuples italiques.

D. E. : C'est de ce moment que date votre rapprochement intellectuel ?

G. D. : En fait, il avait eu lieu plus tôt, à l'occasion d'un livre sur un point de mythologie qu'il avait publié conjointement avec Renou. Ce livre était divisé en deux parties bien distinctes, indépendantes, écrites chacune par un des deux auteurs, et simplement juxtaposées sans liaison ni comparaison des deux dossiers, l'indien et l'iranien, bien que les noms des divinités étudiées fussent presque identiques dans les deux langues. Il semblait résulter de ce parallèle que les deux dossiers n'avaient presque rien en commun. On lisait en conclusion, à mon adresse sans doute : « De la mythologie comparée tant qu'on voudra, mais d'abord de la mythologie séparée. » Alors qu'il suffisait de tenir les deux dossiers sous un même regard pour reconnaître ce qui en faisait l'unité. J'ai donc publié une discussion courtoise et franche dans la *Revue de l'histoire des religions*¹⁴ et Benveniste m'écrivit à peu près : « Vous avez raison, nous n'avions pas vu ce que vous soulignez. »

D. E. : L'article de Benveniste en 1945, que vous avez évoqué à l'instant, a été l'un de vos premiers soutiens publics après la guerre ?

G. D. : Oui. Des latinistes tels que Jean Bayet m'ont aussi soutenu, mais la plupart ont suivi l'un de mes adversaires les plus violents, André Piganiol. Par la suite, les polémiques se sont atténuées, avec les latinistes français du moins, et les générations plus jeunes paraissent sensibles à mes arguments. Je dois d'ailleurs déclarer très haut que les critiques, même les plus malveillantes, m'ont rendu de grands services. Car si j'ai l'air de reprendre souvent la même matière, ce n'est jamais

telle que je l'avais laissée : les critiques autant que mon propre regard sont les instruments de ces corrections.

D. E. : Vous avez fait votre leçon inaugurale au Collège de France en décembre 1949...

G. D. : Oui, c'est cela.

D. E. : C'est vous qui aviez choisi l'intitulé de votre chaire : « Civilisation indo-européenne » ?

G. D. : Oui, ou plutôt Benveniste et Louis Robert. Nous en avions délibéré. Nous cherchions un titre tel que le « parti adverse » ne pût pas susciter contre moi un candidat entre les deux votes, le vote créant la chaire et le vote désignant le titulaire de la chaire — car, comme vous le savez, les élections au Collège de France se font en deux temps. Il fallait donc, à côté du mot « indo-européen », un substantif qui écartât les candidatures de linguistes purs ou d'archéologues. Benveniste a trouvé « civilisation ».

D. E. : Vous étiez satisfait de ce choix ?

G. D. : Le nom m'était indifférent, mais celui-là ne me semblait pas inexact. Cet intitulé a d'ailleurs donné lieu un peu plus tard à un incident amusant entre l'administrateur du Collège de France et moi.

En tête de l'*Annuaire* du Collège, il y a toujours un historique de la filiation ou de la transformation des chaires : on lit ainsi dans une première partie : telle chaire a été occupée par X de 17... à 17... (ou de 19... à 19...), elle a été maintenue jusqu'en 18... (ou en 19...). Et un peu plus loin : en 18... (ou en 19...) a été créée telle chaire pour Y. Or dans les *Annuaire*s qui ont suivi mon élection, on pouvait bien lire que M. Albert Grenier avait été professeur d'« Antiquités nationales » jusqu'en 1948, mais on avait beau chercher, on ne trouvait nulle part mentionnée la chaire de « Civilisation indo-européenne » qui avait été créée à la place de nos « Antiquités », lesquelles, soit dit en passant, ont été heureusement ranimées un peu plus tard pour Paul-Marie Duval. Alors j'écrivis à l'administrateur, faisant appel et

confiance à son sens historique et rappelant qu'il était de saine méthode d'enregistrer tous les événements, même les moins agréables. Il me répondit en substance : « Vous m'embarrassez beaucoup. Où voulez-vous que je vous place puisque vous enseignez quelque chose qui n'existe pas ? » Je lui suggérai de me placer, comme il était déjà fait sur l'affiche, juste après la linguistique indo-européenne dont l'objet est de reconstituer une réalité qui n'existe plus. Si bien que je me suis retrouvé dans les *Annuaire*s suivants dans le voisinage de Benveniste.

D. E. : Après 1949, que s'est-il passé dans votre carrière ?

G. D. : Épisodiquement, je suis allé, en 1952, dans les Andes péruviennes, au Cuzco, pour étudier le quechua, que j'avais toujours eu envie d'apprendre. Quand j'étais gamin, je m'étais amusé à mettre en latin les articles du Grand Larousse sur les divers Incas, dans un style qui prétendait imiter Tacite. J'avais perdu ces *Historiae* dans un omnibus. Je ne les ai pas trop regrettées, mais vous voyez, je m'intéressais aux Incas depuis longtemps.

D. E. : Combien de temps êtes-vous resté au Pérou ?

G. D. : Six mois. Je vivais au Cuzco, l'ancienne capitale des Incas.

D. E. : Et vous avez appris le quechua au cours de ces six mois ?

G. D. : Je l'avais travaillé avant de partir. Je m'étais adressé au Dr Rivet, fondateur et directeur du musée de l'Homme. Il avait réuni en un demi-siècle une riche bibliothèque de quechua, qui a d'ailleurs été acquise après sa mort par l'État péruvien.

D. E. : Qu'avez-vous fait une fois là-bas ?

G. D. : Les matières d'étude ne sont pas difficiles à trouver : un archéologue tape du pied par terre et des tessons de vases apparaissent. Pour moi, les Indiens étaient toujours là, prêts à parler — sans compter les professeurs et les prêtres métis, tous bilingues.

D. E. : Et quand vous vous êtes mis à apprendre le quechua, vous avez été frappé par sa ressemblance avec le turc...

G. D. : Oui, c'est un des crimes inoffensifs que j'ai commis : le rapprochement du turc et du quechua. Mais c'est un crime que j'assume. Les turcologues ne m'ont guère approuvé, parce que mon hypothèse suppose que le groupe de langues dites altaïques, c'est-à-dire le turc, le mongol et le mandchou, est illusoire, puisque le turc, et lui seul, avec ses singularités propres, avec la liste de ses six premiers noms de nombres, se laisse rapprocher du quechua.

D. E. : Et comment justifiez-vous cette coupure entre le turc et le mongol, qui ont, je crois, en commun tant de vocabulaire.

G. D. : On ne peut parler qu'en termes de milliers d'années. La Sibérie a toujours été un ethnodrome. Ce qu'il y a de commun aux vocabulaires des langues dites altaïques peut être le résultat d'innombrables influences ou d'emprunts réciproques.

D. E. : Et aujourd'hui, vous tenez toujours pour acquise la parenté de ces deux langues : turc et quechua ?

G. D. : J'ai joué et les cartes sont sur la table. Il appartient aux linguistes de dire si les arguments et le résultat sont acceptables.

D. E. : En rentrant en France, vous avez consacré plusieurs articles à la langue quechua. Et à la civilisation aussi.

G. D. : Cinq ou six articles, je crois. Récemment encore, un numéro du *Journal de la Société des américanistes* a publié un drame en quechua que j'avais noté au Cuzco en 1952 ¹⁵ et auquel j'avais fait allusion dans plusieurs articles. Ce drame avait eu beaucoup de succès pendant un demi-siècle et j'ai connu son auteur. Je l'ai copié sur son propre manuscrit et je l'ai lu avec des quechuistes qui connaissaient bien la langue. J'en ai donc donné le texte et la traduction française.

D. E. : Copier, recopier des textes a été une de vos grandes activités, semble-t-il ?

G. D. : Je suis un scribe. J'aime copier. Je suis né à un moment où on ne dactylographiait guère et où l'on ne photocopiait pas. J'ai entendu parler de Xerox pour la première fois aux États-Unis en 1968 et 1969. Avant, il fallait transcrire soi-même ce qu'on voulait garder. J'ai copié des légendes, j'ai copié des chapitres de livres que je ne pouvais pas me procurer. C'était une des conditions du travail. Et j'aimais ça.

D. E. : Vous n'êtes plus jamais retourné au Pérou, après ce séjour en 1952 ?

G. D. : Non. Jamais. J'aimerais y retourner si mes coronaires me le permettaient. Ugo Blanco, le chef révolutionnaire que j'ai connu tout jeune quand il tenait le rôle de l'Inca Yupanki dans les représentations d'un célèbre drame quechua — et qui, devenu barbu, m'a rendu visite à Paris —, Ugo veillerait à ma sécurité.

D. E. : Et après le Pérou ?

G. D. : En 1954, a commencé un épisode plus substantiel et plus durable. Je vous ai dit tout à l'heure que j'avais retrouvé, après la guerre, la langue oubykh bien vivante. Voici comment la chose s'est produite. Mais il faut que nous remontions un peu dans le temps pour que vous compreniez. En 1933, à mon retour de Suède, j'étais entré en relation avec les Tcherkesses, assez nombreux, qui vivaient à Paris depuis la fin de la Première Guerre mondiale. Quelques-uns étaient venus avant le traité de Versailles, dans l'illusion de pouvoir faire reconnaître une République du Caucase du nord, détachée de la Russie. Après la défaite des Blancs de l'armée Wrangel, ils s'étaient installés dans l'exil. J'en avais rencontré un, particulièrement cultivé, Aytok Namitok, qui, sachant très bien le russe, le français, l'allemand et l'anglais, avait trouvé une bonne situation dans je ne sais plus quelle grande banque. Pendant des années, je passais souvent mes dimanches chez lui, à Viroflay, et nous travaillions ensemble le tcherkesse. Vous verrez dans ma bibliographie un livre que nous avons signé ensemble, une traduction mot à mot d'un recueil publié en URSS, *Les fables de Tsey Ibrahim*.

En 1942, quand les Allemands ont frôlé le Caucase, il accepta, malgré mon conseil, de faire partie d'un futur gouvernement « autonome » qu'ils comptaient mettre bientôt en place. « Je me dois à mon peuple », me disait-il, et il partit de Paris pour Munich en wagon-lit. Il ne dépassa pas Munich : Stalingrad avait mis fin au rêve allemand. Il vivota donc en Bavière, avec beaucoup de Caucasiens et aussi d'autres allogènes musulmans, Tatars, Sibériens, que les Allemands avaient entraînés dans la même aventure. Après la défaite des nazis, tout ce petit monde fut cueilli en Bavière et en Autriche par les Anglais et par les Américains. Ceux qui furent pris par les Anglais furent aussitôt remis aux Soviétiques et leur destin ne fut pas des plus enviables : un Tcherkesse que j'avais connu à Paris fut emmené ficelé jusqu'au Caucase et pendu devant sa maison, qu'il n'avait pas revue depuis 1918. Les Américains, plus humains ou plus subtils, préférèrent garder leurs prisonniers et, qui sait, les utiliser : car tous étaient des « nobles », des hommes instruits. Les Américains leur cherchèrent des refuges dans divers pays musulmans du Proche-Orient, et c'est mon ami Namitok qui fut chargé par eux de négocier ces placements. Il réussit et partit le dernier, avec un laissez-passer américain qui lui permit de traverser Paris pour venir me voir. La suite est pittoresque : il se souvint que, vers 1930, il s'était marié. Or, sa femme, qu'il avait un peu oubliée et qui vivait en Turquie sur ses terres, figurez-vous qu'elle était oubykh. Il alla la rejoindre près de Manyas. Elle l'accueillit dans son village, d'où il m'écrivit que dans deux autres villages de la région, quelques vieillards parlaient encore l'oubykh et qu'il mettait sa maison à ma disposition.

En 1954, je décidai donc d'aller voir sur place : c'était vrai. J'arrivai chez lui un jour de semaine et dès le samedi suivant, nous allâmes au marché de la petite ville du lieu, Manyas, où j'eus la joie d'entendre parler quatorze langues — car quantité de réfugiés du dix-neuvième siècle s'étaient installés dans cette région. Parmi ces langues, il y avait l'oubykh. Je restai deux semaines chez mon ami, et comme il avait quelque autorité parmi les Caucasiens, il me procura, bon gré mal gré, des instructeurs. Dès lors, je suis retourné en Turquie à peu

près chaque année pour travailler avec les derniers oubykhophones.

D. E. : Pendant les vacances ?

G. D. : Oui. Une année même, j'y suis allé deux fois, à Pâques et en été.

D. E. : Jusqu'à quand avez-vous fait ce voyage annuel ?

G. D. : Jusqu'en 1972. C'est la dernière fois que je suis allé en Turquie : après une alerte, le cardiologue m'attacha au piquet.

D. E. : Et là-bas, comment travailliez-vous ?

G. D. : Je notais. Je m'installais avec un de mes informateurs et j'écrivais.

D. E. : Dans ces petits cahiers d'écolier que vous m'avez montrés ?

G. D. : Oui, j'ai publié beaucoup de légendes et de contes, mais il m'en reste, inédits, un bon cinquième. Si je n'ai pas le temps de les mettre au point, Georges Charachidzé, que j'ai entraîné dans mon aventure, les publiera certainement très bien. Mes derniers travaux ont été surtout des études de grammaire.

D. E. : Dans ces véritables retrouvailles avec l'oubykh, vous reveniez à d'anciennes amours, mais cela vous éloignait à nouveau de vos recherches sur les Indo-Européens ?

G. D. : Que voulez-vous, c'est une deuxième vocation en quelque sorte. Je vous ai raconté comment j'étais entré en contact, vingt ans plus tôt, avec des Caucasiens de Turquie et notamment avec des Oubykhs d'une autre région que j'avais des raisons, dans les années cinquante, de croire dans l'autre monde (et de fait, ils y étaient). C'était une sorte de nostalgie. Quand j'ai su qu'il y avait des Oubykhs sachant leur langue, dans la région de Manyas cette fois, je n'ai pas pu résister.

D. E. : Mais c'est tout de même bizarre de mener ainsi deux carrières de front ?

G. D. : Au contraire, cela m'a beaucoup servi. Les Indo-Européens sont une humanité un peu abstraite, schématique. Je risquais de rêver, de trop construire. Tandis que, avec les Caucasiens, avec leurs langues, leurs légendes, leurs coutumes, j'étais dans un contact étroit, vivant, chaud, avec la « matière humaine ». Grâce à eux, j'avais une tâche d'observation à côté de mon devoir de déduction. L'un équilibrait l'autre et par ricochet, ou par analogie, mes Indo-Européens devenaient plus charnels, moins malléables.

D. E. : Qu'est devenue la langue oubykh aujourd'hui ?

G. D. : Elle n'est plus parlée que par un seul homme. J'ai vu mourir l'un après l'autre tous les autres vieillards de la région de Manyas qui la parlaient encore en 1954. J'ai aussi revisité les villages du Vilayet d'Adapazar, où j'avais séjourné avant la guerre, en 1929 et 1930, et j'y ai vu disparaître, pour ainsi dire, rongé par un cancer, le dernier des oubykhophones de cette région. Chose rarissime (je n'en ai connu que deux cas), celui-là parlait à la fois l'oubykh, le tcherkesse et l'abkhaz, c'est-à-dire les trois langues qui, à elles seules, constituent la famille caucasique du Nord-Ouest.

D. E. : Le dernier Oubykh, de la région de Manyas, qui vit encore aujourd'hui, vous l'avez fait venir à Paris, je crois.

G. D. : Quatre fois. Il a découvert Paris pour la première fois en 1962 et il est venu encore il y a trois ou quatre ans.

D. E. : Et vous êtes resté en contact avec lui ?

G. D. : Nous nous écrivons — en turc. À Noël, j'ai reçu une carte de lui.

D. E. : La langue disparaîtra avec lui.

G. D. : Oui, et il en a conscience. Il est très intelligent. Il a compris l'intérêt qu'il y avait à sauver une langue. C'est l'œuvre de sa vie et il est fier de conduire, sur rubans, les funérailles du parler de ses pères. J'ai d'ailleurs toujours signé avec lui. Je ne l'ai pas traité en simple informateur, mais comme un collaborateur. Nos livres, nos articles, sauf les tout

premiers, sont de « Georges Dumézil et Tevfik Esenç ». Dans l'ordre alphabétique¹⁶.

D. E. : Quel effet cela vous fait-il d'avoir sous les yeux une langue qui va s'éteindre ?

G. D. : L'oubykh va mourir debout. Il ne se décompose pas. Tevfik le parle pour nous, les témoins, tel qu'il le parlait récemment encore avec les autres vieillards, le vendredi, dans la cour de la mosquée. On peut dire, par exemple, que le latin s'est décomposé en donnant les langues romanes. Mais l'oubykh, non. Il ne s'est pas défait. Il va disparaître, c'est tout. Supposez que le latin soit mort à Gaète avec Cicéron.

D. E. : Et quel sentiment éprouvez-vous ?

G. D. : Je n'ai pas de tristesse. Des langues, des dialectes, il en meurt tous les ans, sur tous les continents. Simplement, je suis content d'en avoir sauvé une.

D. E. : Vous aviez le projet de faire un dictionnaire de la langue oubykh.

G. D. : Je devais le faire avec Georges Charachidzé. Finalement, c'est lui qui le fera, comme c'est lui qui publiera mes inédits.

D. E. : De 1954 à 1972, vous êtes donc allé régulièrement en Turquie. Mais je pense que vous avez fait d'autres voyages.

G. D. : On ne peut rien vous cacher. Je suis allé plusieurs fois en Suède. Et au pays de Galles : les vacances du Collège sont très longues.

D. E. : C'est vrai, vous avez eu aussi un épisode gallois.

G. D. : Deux années de suite, je suis allé travailler au pays de Galles.

D. E. : Vous avez appris le gallois, bien sûr ?

G. D. : Oui, assez pour le lire, je n'avais pas d'autre ambition.

D. E. : Combien de langues avez-vous apprises, au total ?

G. D. : Je ne sais pas. Une trentaine.

D. E. : Dont quelques-uns que vous avez parfaitement bien parlées ?

G. D. Aucune. Je n'ai jamais pu parler correctement une langue étrangère. En quoi je rejoins, par exemple, Meillet, et je m'abrite derrière ce précédent.

D. E. : Même pas l'anglais ?

G. D. : Non. En anglais, je dois écrire une conférence et la lire ensuite. Et quand je vois qu'un de mes petits-fils mathématicien a publié directement sa thèse en anglais, je suis très impressionné et un peu jaloux.

D. E. : Vous parlez le turc en tout cas.

G. D. : Le turc est en effet la langue que je parle le moins mal. Que je parlais le moins mal, devrais-je dire, parce que l'autre jour, je cherchais un mot élémentaire, et il n'est pas venu. Vous savez, les langues, on les apprend, mais on les oublie aussi. Il y a de cela quelques décennies, j'avais appris le hongrois dans des livres. En six mois, j'en savais assez pour lire des romans et Pétöfi Sandor, le grand poète national. Il ne m'en reste rien.

D. E. : Et pendant tout ce temps, vous avez continué à publier. Énormément.

G. D. : Disons que j'ai mené ma double activité de la manière la plus monotone qui soit. Cinq livres ont paru, de 1960 à 1967, qui se sont appelés *Documents anatoliens sur les langues et les traditions du Caucase*. Et en même temps, j'ai publié des livres sur la mythologie indo-européenne. Ce qui me permet d'excuser les défauts des uns et des autres par leur coexistence : qui trop embrasse...

D. E. : Vous avez interrompu votre enseignement au Collège de France, comme vous le disiez précédemment, au début de l'année 1968.

G. D. : Mon dernier cours a eu lieu en avril 1968.

D. E. : Vous avez donc passé mai 68 à Paris ?

G. D. : Oui, j'ai terminé en même temps mes cours à l'École des hautes études. Là, mon enseignement n'aurait dû se terminer qu'en juin. Mais l'École, du moins ses sections philologiques et religieuses, est hébergée (à l'étroit) dans la Sorbonne et vous savez ce qui est arrivé à cette vénérable maison.

D. E. : Oui, justement, je voulais vous demander comment vous aviez vécu cette période.

G. D. : Préparant mon dossier pour la retraite, je suis allé une fois à l'École. Au secrétariat, je suis tombé sur des « occupants », courtois d'ailleurs.

D. E. : Et vous n'avez pas été contesté comme « patron » autoritaire ?

G. D. : Je n'étais pas patron. Je n'ai jamais été patron de quoi que ce soit.

D. E. : Ni comme pontife à la « parole magistrale » ?

G. D. : Non plus.

D. E. : Et vous n'avez pas eu de relations avec les étudiants ?

G. D. : Le Collège de France n'a pas d'étudiants, seulement des auditeurs anonymes et, d'ailleurs, je le quittais à ce moment-là. Une jeune femme — que je n'avais jamais vue — est venue me demander les noms de mes auditeurs habituels, dont elle voulait sans doute faire une « assemblée », comme c'était la mode. Je n'ai pu que répondre : « Vous tombez mal, je n'en ai plus. » Au Collège, il y eut bien quelques petits problèmes, mais, heureusement, nous avions un administrateur à la fois ferme, calme et sage.

D. E. : Qui était-ce ?

G. D. : Étienne Wolff, un grand biologiste, dont je suis maintenant le confrère à l'Académie.

D. E. : Tout s'est donc passé dans le calme ?

G. D. : Pas tout à fait. Il y eut tout de même un peu d'agitation. Une fois, au secrétariat, on fut obligé de séparer Braudel et un plus jeune collègue, qui semblait avoir quelque goût pour la fameuse « chienlit ». Ils allaient en venir aux mains, il a fallu retenir Braudel. Braudel était particulièrement agacé, parce que ça ne marchait pas non plus très bien à la sixième section de l'École des hautes études qu'il avait vraiment créée et où tout le monde lui devait tout. En mai 68, il y rencontra des ingratitudes, des insolences, des prétentions. Il mit du temps à digérer cette expérience, et grâce aux dieux, pour le bien général, il redevint le « patron ».

D. E. : Après la fin de vos cours au Collège de France, vous n'avez pas vraiment pris votre retraite.

G. D. : Je suis allé à Princeton, pendant six mois, puis en Turquie, pendant les vacances. Ensuite, à Chicago, à l'invitation d'Eliade. La troisième année à Los Angeles, toujours pour un semestre d'enseignement. Et en 1972, une dernière fois en Turquie.

D. E. : Vos liens avec Mircea Eliade étaient anciens ?

G. D. : Nous avons correspondu avant 1940. Il était alors président de la Société des gens de lettres de Bucarest. Il avait publié des romans et il avait acquis une renommée en Roumanie et, déjà, hors de Roumanie. Il avait aussi fondé avant la guerre une bonne revue d'histoire des religions, sous l'invocation du mythique Zalmoxis, qui n'a eu que trois fascicules, mais cela avait suffi pour nous mettre en rapports. Après la guerre, il vint à Paris, démuni et calomnié par les Roumains du nouveau régime. Puech et moi avons eu de la peine à lui obtenir quelque chose à la Recherche scientifique. Lucien Febvre fut, comme toujours, humain et efficace en cette occasion. Grâce à lui, Eliade obtint un petit subside. Mais très vite, les Américains l'ont appelé et l'ont gardé.

D. E. : Quand vous êtes allé enseigner trois années de suite aux États-Unis, était-ce la première fois que vous y alliez ?

G. D. : Oui, et je pensais bien mourir sans les connaître : ils ne m'attiraient pas. Pour gagner le Pérou, en 1952, j'étais

passé par Dakar et j'étais revenu par Dakar. Il n'y avait que deux moyens d'aller à Lima en avion : par le Sénégal et le Brésil, ou bien par les États-Unis. J'aurais pu, à l'aller ou au retour, « voir New York », je ne l'ai pas fait. J'ai préféré m'arrêter une semaine au Maroc, où j'avais donné rendez-vous à ma femme.

D. E. : Vous n'étiez vraiment pas attiré par les États-Unis. Mais quand vous les avez découverts, avez-vous été séduit ?

G. D. : Oui, énormément. Et puis, vous savez, dans les universités américaines, on est tellement bien traité ! C'est là que j'ai découvert l'usage des bibliothèques. Je croyais savoir ce qu'était une bonne bibliothèque grâce à celle d'Upsal — parce qu'à Paris, vous ne l'ignorez pas, sauf rue d'Ulm, les lecteurs sont plutôt des gêneurs. Princeton, Chicago, Los Angeles, c'était la *Carolina* d'Upsal à la puissance dix.

D. E. : Et après les États-Unis ?

G. D. : J'avais un contrat pour l'université de Mexico. Un autre pour Montréal l'année d'après. Mais mes premiers ennuis cardiaques sont intervenus. Mon cardiologue m'a interdit les deux villes, l'une pour l'altitude, l'autre pour la température. Je suis donc resté, je reste encore à Paris.

D. E. : Et qu'avez-vous fait ?

G. D. : La même chose qu'avant. La retraite n'a pour ainsi dire rien changé dans ma vie. Ni ma première retraite, celle du Collège de France, ni ma seconde, après les États-Unis.

D. E. : Mais vous avez à ce moment-là ouvert une nouvelle phase de votre travail : celle du bilan. Vous avez fait la synthèse de ce que vous aviez mis au point et publié auparavant.

G. D. : J'avais commencé tôt, en 1964, par la *Religion romaine archaïque*. Et en 1967, par *Mythe et Épopée, I*. Ce n'étaient d'ailleurs pas simplement des bilans : il y avait dans l'un et dans l'autre des progrès que j'ai la faiblesse de considérer comme importants. 1967 a été pour moi une année décisive. Pierre Nora, en m'accueillant dans sa « Bibliothèque

des sciences humaines », a mis mon travail, jusqu'alors confidentiel — même *La religion romaine archaïque* —, sous les yeux du grand public cultivé. Ce que je peux avoir d'audience, je le dois à Gallimard et à cette collection.

D. E. : Mais vous aviez déjà publié chez Gallimard, bien des années auparavant, entre 1941 et 1949, notamment trois volumes de votre série *Jupiter, Mars, Quirinus* et votre ouvrage sur *Horace et les Curiaces*.

G. D. : En effet. C'est Brice Parain qui m'avait attiré chez Gallimard, à ce moment-là, dans la collection qu'il avait nommée « La montagne Sainte-Geneviève, » et qui n'a pas réussi à s'imposer.

D. E. : Vous connaissiez bien Brice Parain ?

G. D. : Nous avons été camarades à l'École normale au lendemain de la Première Guerre, puisque toutes les promotions récentes étaient confondues. Je l'aimais bien. Il était très différent de moi. Il était alors communiste, et c'est un voyage en URSS qui lui a fait faire son « retour à la France ».

D. E. : Vous avez été amis longtemps ?

G. D. : Jusqu'à la fin, et sans ombre. Nous étions très liés. Avec ma femme et mes enfants, nous allions souvent chez lui à Sceaux. Je me souviens qu'au début de l'Occupation, vers la fin de 1940, les Français avaient été invités à porter aux commissariats toutes les armes qu'ils pouvaient détenir chez eux. Il y avait chez moi le sabre de mon père et un certain nombre d'objets de guerre qui lui avaient appartenu. Je ne voulais ni les livrer, ni faire courir de risque à ma famille en cas de perquisition. Brice m'a dit : « Apporte-moi tout ça ! » Nous avons tout enterré dans un bois, près de chez lui. Nous avons tout récupéré après la guerre...

D. E. : Je voudrais qu'on parle maintenant de votre entrée à l'Académie française...

G. D. : D'abord, si vous voulez bien, de l'entrée à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. Je me trouvais à Chicago quand la question s'est posée. Je n'étais pas très chaud pour jouer les candidats. C'est un peu vaniteux de dire ça, mais je considérais que l'initiative aurait pu être prise plus tôt et que cela n'avait plus de sens. C'est Filliosat, l'indianiste, qui m'a écrit. J'ai répondu que je ne serais candidat qu'une seule fois et que je ne voulais pas d'échec. Finalement, c'est Michel Lejeune, le successeur moral de Meillet et de Benveniste, et l'helléniste Chantraine, élève de Meillet comme Benveniste, mais qui avait mis plus longtemps à me prendre au sérieux, qui ont présenté ma candidature, et l'élection s'est faite sans difficulté. Je ne déborde pourtant pas de reconnaissance envers l'Académie des Inscriptions. Le secrétaire perpétuel de l'époque, André Dupont-Sommer, un ami d'ailleurs, avait beau m'expliquer que, pour m'élire, on avait dû laisser passer un intervalle décent après la mort de mon principal adversaire, Piganiol, je n'ai jamais bien compris ce raisonnement.

D. E. : Ensuite, il y eut donc votre entrée à l'Académie française.

G. D. : Je n'ai jamais su comment cette bonne idée avait germé dans la tête de Jean Mistler, qui a été le principal artisan de l'entreprise.

D. E. : Mais vous en aviez envie ?

G. D. : Je n'y pensais pas — et je ne voulais pas risquer de finir ma vie sur un refus. Mais tout a été facile, amical, élégamment mené et j'ai été très heureux de retrouver là, chaque jeudi, des hommes illustres dans les lettres, la philosophie, les sciences, que je n'aurais pas connus autrement. Mais, pour être franc, l'institution qui a été pour moi la plus importante et à laquelle je garde le plus profond attachement, c'est le Collège de France : la bataille livrée et

gagnée par Benveniste à la fin de 1948 a changé mes conditions de travail, ma vie.

D. E. : Le discours d'accueil à l'Académie française a été prononcé par Claude Lévi-Strauss. Ce fut un moment important pour vous¹⁷.

G. D. : C'est moi qui l'avais prié de le faire. Quand le nouvel élu ne demande pas à être spécialement reçu par tel ou tel de ses nouveaux confrères, il est salué sous la Coupole par celui qui était directeur au moment de la mort de son prédécesseur. Je ne sais plus qui était directeur au moment où Jacques Chastenet est mort. Mais le soir même de mon élection, j'ai demandé à Lévi-Strauss s'il accepterait cette corvée. Il le fit très gentiment. Trop souvent, artificiellement, on avait opposé nos méthodes, et je voulais que le rituel d'entrée sous la Coupole fût une démonstration de notre entente profonde.

D. E. : Il a fait un discours magnifique.

G. D. : Très, très généreux.

D. E. : C'est une merveilleuse présentation d'ensemble de votre travail.

G. D. : Trop généreuse, vous dis-je. Dans le tableau de mon travail, il faudrait mettre — je mettrais moi-même volontiers — quelques ombres et parfois ceux qui prononcent le discours d'accueil ne se privent pas d'aimables ironies, de critiques feutrées. Lévi-Strauss a laissé mes ombres dans l'ombre.

D. E. : Et après cette élection à l'Académie ?

G. D. : Ma vie s'est déroulée sans événement public.

D. E. : Sauf la publication d'un grand nombre de livres.

G. D. : C'est devenu de la routine. La poule fait ses œufs. Même si, depuis un certain temps, la ponte s'est mise au ralenti. Des difficultés d'ordre familial, mes propres faiblesses de santé, font que je travaille beaucoup plus lentement. Mettre en ordre un dossier de sécurité sociale me prend des heures, cela fait un morceau d'*Esquisse* mythologique en moins.

D. E. : Précisément, quel statut donnez-vous à vos trois derniers livres qui sont trois volumes d'*Esquisses*, trois fois vingt-cinq fragments d'analyse ¹⁸ ?

G. D. : C'est ce que je ne traiterai pas et qui mériterait d'être traité. Le principe de ces *Esquisses* est de formuler un problème et d'indiquer ce que je pense être, *hic et nunc*, le principal élément de solution.

D. E. : Le quatrième volume est en chantier ?

G. D. : En panne plutôt.

D. E. : S'il est en panne, c'est qu'il est en chantier.

G. D. : Oui, si vous tenez à être optimiste. Ce sera le dernier. Ensuite, si je peux encore travailler, je me remettrai au caucasique.

D. E. : Et vous abandonnerez les Indo-Européens ?

G. D. : Oui.

D. E. : Parce que vous avez l'impression d'avoir épuisé la matière ?

G. D. : Loin de là. Mais à cause des difficultés d'information. Il n'est pas possible de mener loin un travail sans aller dans les bibliothèques, ne serait-ce que pour feuilleter en quelques heures les dernières années de revues importantes. Or, je ne peux plus rester longtemps hors de chez moi. Avec un dévouement qui me charme, de jeunes collègues empruntent pour moi des livres, photocopient des articles... mais ce n'est pas la même chose.

D. E. : Mais pour le caucasique...

G. D. : Il est ici, le caucasique, du moins l'oubykh, dans mes cahiers. Je vous les ai montrés.

D. E. : Si vous aviez à désigner dans votre carrière un moment qui vous semble crucial, une date qui vous semble décisive, que choisiriez-vous ?

G. D. : Je dirais 1938 — mais non pas dans ma carrière : dans ma recherche. C'est à ce moment-là que je me suis trouvé justifié à mes propres yeux. Mes études ont pris leur sens. J'étais comme quelqu'un qui a escaladé une montagne dix fois, quinze fois, sans parvenir au plateau du sommet et qui tout à coup réussit : il est heureux.

D. E. : Et quand vous publiez un livre, vous êtes heureux ?

G. D. : Je pense surtout au suivant.

D. E. : Même quand sort un ouvrage comme *Mythe et épopée* ?

G. D. : Ce n'est pas tellement la publication d'un livre qui me rend heureux, c'est le fait de le composer.

D. E. : Mais quand vous tenez le livre entre vos mains ?

G. D. : Eh bien je l'ouvre, et des fautes d'impression me sautent aux yeux.

D. E. : Toujours ?

G. D. : Oui, toujours, et toujours sur les pages que je sépare en ouvrant le volume.

D. E. : C'est désespérant !

G. D. : Je suis un mauvais correcteur, c'est tout. Un collègue, qui est la gentillesse même, m'a dit un jour : passez-moi vos épreuves, je vais les relire. Il les a corrigées et quand le livre est sorti, j'ai encore retrouvé quelques fautes, mais moins que d'habitude.

D. E. : Vous avez dit tout à l'heure que vous n'aviez jamais été le patron de quoi que ce soit. Vous n'avez jamais voulu diriger de thèse. Est-ce par volonté de rester à l'écart ?

G. D. : Nullement. C'est par un scrupule instinctif. Je n'aime pas juger. J'ai passé mon temps à polémiquer, mais seulement parce qu'on m'attaquait. On pourrait compter sur

les doigts d'une main les offensives que j'ai engagées moi-même contre quelqu'un sans qu'il ait ouvert les hostilités. Mon expérience personnelle aussi m'engageait à ne pas diriger de thèse. Meillet aurait pu m'empêcher de faire la mienne et d'un certain point de vue, il aurait eu raison. Mais si je ne l'avais pas faite, je n'aurais pas eu mon poste à Istanbul, puisque les Turcs demandaient un « docteur ». Ma thèse m'a donc servi temporellement, tout en me desservant et en m'égarant dans la science. Conséquence : il faut confier les jeunes gens à leur propre génie, à leur aventure, sans leur imposer de barrière. D'ailleurs, n'étant pas professeur de faculté, je ne pouvais pas être directeur, sinon rapporteur de thèse. Mais à l'École des hautes études non plus, où pourtant les auditeurs peuvent passer un diplôme, je n'ai jamais voulu prendre la responsabilité officielle d'en diriger aucun. Roger Caillois, par exemple, en a composé un, remarquable, sur les démons de midi. J'en parlais constamment avec lui et je l'aidais dans la mesure de mes moyens, mais ce n'est pas sous ma direction qu'il l'a présenté aux censeurs désignés par la section. Je lui ai dit qu'il valait mieux pour lui qu'il se couvre de la « direction » de Jean Marx, dont il suivait aussi les conférences : Marx avait la haute main sur les Relations culturelles et pouvait lui être utile — et il le fut — dans les débuts de sa carrière.

D. E. : Je parlais de votre volonté d'isolement, parce que, par ailleurs, vous déclarez ne pas vouloir de disciples.

G. D. : Ce n'est pas par volonté d'isolement non plus. C'est encore un scrupule. Je commets certainement des erreurs et je ne veux entraîner personne à ma suite.

D. E. : Mais vous pourriez engager quelqu'un à vous suivre dans des découvertes et des trouvailles ?

G. D. : J'ai l'impression d'avoir vécu une aventure personnelle. Je ne dis pas que tout ce qu'on peut trouver dans ce qui a été mon champ d'exploration, ma direction, mon choix, est déjà trouvé, mais les grandes lignes paraissent explorées et, s'il reste des *terrae incognitae*, on les découvrira en les éclairant d'une lumière que je ne prévois pas. Par

conséquent, je conseille aux jeunes gens de suivre leur voie propre, de faire autre chose, de chercher ces nouveaux éclairages.

D. E. : Vous avez tout de même l'impression d'avoir opéré une rupture dans les études de mythologie indo-européenne ?

G. D. : Je n'ai pas opéré de rupture. J'ai seulement étendu au niveau indo-européen ce qui se faisait depuis la Renaissance à partir, par exemple, des diverses provinces de la Grèce : j'ai comparé les mythes, les rituels indiens, italiques, germaniques, etc., comme les philologues comparaient les mythes de l'Attique, du Péloponnèse, de la Thessalie.

D. E. : Malgré votre désir de ne pas avoir de disciples ou d'école, il y a tout de même tout un groupe de chercheurs qui travaille dans la suite directe de ce que vous faites.

G. D. : Je ne décourage personne. Simplement, je conseille la prudence, l'indépendance. C'est ainsi que Joël H. Grisward a trouvé tout seul le rapprochement qu'il a fait entre la geste des Narbonnais et la légende indienne de Yayāti et de ses fils¹⁹. C'est ainsi que Daniel Dubuisson a découvert tout seul que le *Rāmāyana* était un morceau de mythologie transposé en épopée²⁰, comme Wikander l'avait fait pour le *Mahābhārata* — mais un autre morceau. Contre Dubuisson, je me suis d'abord fait l'avocat du diable. Il a bien escrimé : le diable et moi, nous nous sommes reconnus vaincus.

D. E. : Pourtant, quand vous publiez vos recueils d'*Esquisses*, vous dites que chaque solution proposée est à développer, à éprouver, éventuellement à transformer. N'est-ce pas un appel d'offre ?

G. D. : Plus humblement un obituaire, un catalogue de tout ce que je ne ferai pas. Si cela amuse quelqu'un dans un avenir proche ou lointain, il développera, éprouvera, transformera. Il est *a priori* probable que ceux qui reprendront les problèmes que je pose ne verront pas les choses comme je les vois. Peut-être même ai-je tort quand je dis que je donne, dans chaque

Esquisse, le principal élément de solution. Peut-être viendra-t-il quelqu'un qui dira : ce n'est pas le principal, j'en ai un autre.

D. E. : Quand Mistler vous a remis votre épée d'académicien, vous avez prononcé une petite allocution dans laquelle vous soulignez le caractère provisoire de votre travail...

G. D. : Je pense que mon travail sera transformé plutôt que continué. Non pas, j'espère, annulé, du moins pas complètement, mais placé dans une perspective nouvelle, imprévue, plus vaste.

D. E. : Ce sentiment de provisoire n'est-il pas un obstacle à l'énergie qu'il faut déployer pour la recherche ?

G. D. : Pas du tout. Je suis dans la forêt et je me fais un chemin, sans savoir où il nous mènera, moi, ceux qui me suivent et ceux qui me traquent.

Croyez-moi ; j'ai un très vif sentiment du caractère incomplet, relatif de mes résultats. J'ai l'air de faire le modeste, mais c'est vrai, je le pense profondément. Les résultats de nos maîtres aussi étaient relatifs et provisoires : mais où en serions-nous sans eux ? Imagine-t-on Benveniste sans Meillet, Meillet sans Bréal, Bréal sans Bopp ? Et peut-être faudrait-il remonter plus haut : Bopp aurait-il fait sa synthèse sans l'intuition du Père Cœurdoux, S.J. ?

1. *Op. cit.*, p. 14.

2. « La préhistoire des flamines majeurs », *Revue d'histoire des religions*, CVIII, 1938, p. 188-220.

3. *Mythes et dieux des Germains, essai d'interprétation comparative*, P.U.F., 1939.

4. *Mitra-Varuṇa, essai sur deux représentations indo-européennes de la souveraineté*, P.U.F., 1940.

5. *Les dieux souverains des Indo-Européens*, Gallimard, 1977.
6. *Jupiter, Mars, Quirinus*, Gallimard, 1941.
7. *Naissance de Rome*, Gallimard, 1944.
8. *Heur et malheur du guerrier*, Flammarion, 1985. Première édition en 1956, aux P.U.F., sous le titre : *Aspects de la fonction guerrière chez les Indo-Européens*. Deuxième édition : en 1969, aux P.U.F.
9. *Loki*, Flammarion, 1986. 1^{re} éd. : 1948, chez Maisonneuve.
10. *Horace et les Curiaces*, Gallimard, 1942.
11. *Servius et la fortune, essai sur la fonction sociale de louange et de blâme et sur les éléments indo-européens du cens romain*. Gallimard, 1943.
12. *Naissance de Rome*, *op. cit.*
13. *L'oubli de l'homme et l'honneur des dieux. Esquisses de mythologie*, Gallimard, 1985, p. 210.
14. « Vahagn », *Revue de l'histoire des religions*, CXVIII, 1938, pp. 152-170.
15. « Sumaq T'ika, la princesse du village sans eau », *J. Soc. am.*, LXIII, 1974-75, pp. 15-153.
16. En particulier : *Le verbe oubykh, études descriptives et comparatives*. Mémoires de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, nouvelle série, t. 1 (1975).
17. Discours de réception de M. Georges Dumézil et réponse de M. Claude Lévi-Strauss, Gallimard, 1979.
18. *Apollon sonore, La courtisane et les seigneurs colorés, L'oubli de l'homme et l'honneur des dieux*, Gallimard, 1982, 1983, 1985.
19. Joël H. Grisward, *Archéologie de l'épopée médiévale*, Payot, 1981...

20. Daniel Dubuisson, *La légende royale dans l'Inde ancienne, Rāma et le Rāmāyana*, Economica, 1986.

Deuxième partie

Sur la piste des Indo-Européens : mythes et épopées

1. LE SOUCI DE L'ENSEMBLE

D. E. : Il faudrait maintenant parler des Indo-Européens...

G. D. : Parler des Indo-Européens ? Si vous voulez que je les décrive, que je raconte leur histoire, je dois vous dire que je ne sais rien. Personne ne sait rien. C'est même la première mise en garde que j'ai faite en 1949, dans ma leçon d'ouverture au Collège de France : « Civilisation indo-européenne » annonçait le titre de la chaire nouvelle, mais il n'allait s'agir, il ne pouvait s'agir que de ce qui, dans leur existence certaine et inaccessible, a laissé des traces, à savoir une idéologie assez ferme pour s'être maintenue, reconnaissable sous des évolutions divergentes, chez les peuples historiques parlant des langues issues de l'indo-européen. Quant à des traces matérielles identifiables, il n'y fallait pas songer. Par la correspondance du latin *ensis*, « épée », et du sanscrit *asi*, « couteau cérémoniel », nous sommes sûrs que les ancêtres communs des Romains et des Indiens nommaient **ṇsi* (avec un *n* vocalisé) une ou plusieurs variétés d'instruments tranchants. Il se peut que dans quelque musée d'Europe orientale, soient conservés des épées ou des couteaux qui ont en effet appartenu aux Indo-Européens et que ceux-ci nommaient **ṇsi*. Mais nous n'avons aucun moyen de les identifier : les Indo-Européens ne signaient pas leurs œuvres.

D. E. : On ne sait rien des Indo-Européens, mais on sait au moins qu'un peuple initial a existé, et qu'il a éclaté en de multiples migrations...

G. D. : Bien entendu. Un peuple plus ou moins unitaire, sur un domaine assez vaste pour qu'il y ait eu des différences dialectales dans la langue que tous utilisaient. Pour une raison inconnue, grâce à la suprématie que constituaient le cheval de guerre et le char à deux roues, ils se sont répandus dans toutes les directions par vagues successives, jusqu'à épuisement des réserves. Ils sont allés plus ou moins loin, imposant en général leur langue aux peuples conquis. Les grandes invasions ont sans doute commencé dès le troisième millénaire avant notre ère. Au deuxième, empruntant les écritures de leurs nouveaux voisins, ils se signalent en Anatolie — les Hittites —, puis en Grèce — les Mycéniens. Les futurs Indiens sont sur l'Indus dans le même temps — mais les Scandinaves n'occupent l'Islande qu'au dixième siècle de notre ère et les Latins et les Anglo-Saxons n'imposent leur langues aux Amériques qu'après le seizième siècle.

D. E. : En somme, ce sont les chars indo-européens du troisième millénaire avant J.-C. qui font qu'on parle aujourd'hui anglais à New York et français à Tahiti ?

G. D. : Oui. L'apparition des chars conquérants dans le Proche-Orient a frappé les Babyloniens qui, jusqu'alors, s'ils connaissaient le cheval, ne l'attelaient pour la guerre qu'à des chariots de transport. Les textes hiéroglyphiques et cunéiformes attestent la peur que faisaient, sous ce nom, les *marya*, jeunes guerriers terribles qu'exaltent au contraire les hymnes védiques.

D. E. : Est-ce qu'on peut situer géographiquement la région d'origine de ce peuple initial, avant les grandes migrations ?

G. D. : On a longtemps pensé — c'était l'idée dominante au dix-neuvième siècle — qu'ils étaient descendus du plateau du Pamir. C'est peu vraisemblable : du Pamir, ils se seraient répandus tout autour alors qu'ils sont massivement allés vers l'Europe et vers le sud-ouest de l'Asie, avec tout au plus quelques pointes vers la Chine. À l'ouest, ils sont allés jusqu'à l'océan Atlantique, jusqu'à la Méditerranée, jusqu'aux mers du nord et au sud, jusqu'à Ceylan. Aujourd'hui, on est d'accord pour recentrer leur « camp de départ » : c'est dans la

vaste plaine russe qu'on les situe volontiers, sans qu'on puisse préciser. Une toute nouvelle proposition — quelque part en Asie mineure — ne me séduit pas¹.

D. E. : Une dispersion qui s'est opérée sur une période aussi longue et un espace aussi considérable doit être assez difficile à analyser, et ses effets doivent être relativement hétérogènes.

G. D. : Dans cette dispersion, un fait important de vocabulaire a été remarqué dès le dix-neuvième siècle et confirmé au début du nôtre : pour les noms qui touchent au culte, au droit, aux institutions, c'est entre les Indo-Européens géographiquement les plus éloignés, Indo-Iraniens d'une part, Italiques et Celtes d'autre part, que les concordances sont les plus nombreuses. Il en est de même pour l'idéologie : c'est dans les extrêmes — Gaule, Irlande ; Inde, Iran — qu'une hiérarchie fonctionnelle des classes de la société est la plus rigoureuse. Il est probable, comme on l'admet généralement, que ce conservatisme est dû à l'existence dans ces sociétés de corps sacerdotaux puissants, mémoires vivantes des traditions : les brahmanes et les druides et, à Rome, les grands Collèges. Ni chez les Germains, ni chez les Slaves, ni chez les Grecs, il n'a existé de tels corps de « transmetteurs fonctionnels ».

D. E. : Comment comprendre cette étrange distribution géographique, à l'extrême est et à l'extrême ouest, de concordances aussi importantes ?

G. D. : Est-ce parce que les premières vagues d'Indo-Européens, avec un passé commun, auraient abouti aux territoires les plus éloignés, tandis que ceux qui restaient sur place auraient évolué, changé, dans l'intervalle précédant leur propre migration ? Ou bien est-ce parce que les ancêtres des Celtes et des Indo-Iraniens auraient été, avant leur migration, des voisins géographiques dans un ensemble indo-européen déjà très différencié ? On ne peut faire que des hypothèses. Et remarquer aussi que c'est chez les peuples médians — Slaves, Germains et Thraces semble-t-il — que le chamanisme de type sibérien ou finnois a eu une part importante dans la religion.

D. E. : Vous avez dit ne rien savoir des Indo-Européens. Comment vous les représentez-vous ?

G. D. : À quel point de vue ? Comme race ?

D. E. : Oui, par exemple.

G. D. : L'expression n'a vraiment pas de sens dans une partie du monde où, depuis des dizaines de millénaires, tant de sociétés nomadisaient.

Partout dans leurs migrations, les Indo-Européens ont rencontré et soumis des groupes d'hommes déjà installés à qui ils ont sans doute imposé, avec leur langue, pas mal d'images. On peut se les représenter un peu à la manière des grands empires turcs et mongols du Moyen Âge : qu'est-ce qui était mongol, qu'est-ce qui était turc ou même samoyède dans ces hordes qui envahissaient l'Europe et la Chine ? Les armées de Gengis Khan, les armées de Tamerlan étaient des armées composites.

D. E. : Sait-on au moins comment vivaient les premiers Indo-Européens ?

G. D. : On le sait un peu parce qu'on a un certain nombre de substantifs et de verbes communs à la plupart des langues de la famille. On sait qu'ils labouraient, cousaient, faisaient de la poterie, qu'ils vivaient dans des maisons avec des enclos... Bref, on sait quantité de choses qu'on pouvait prévoir à coup sûr. De toute façon, mon travail, je le répète, mon dessein propre, n'est pas de reconstituer une civilisation matérielle.

D. E. : Oui, c'est juste. D'ailleurs, nous venons de parler à plusieurs reprises de la langue commune, mais ce qui vous a le plus intéressé, c'est l'idéologie commune. C'est sur ce point qu'a porté votre travail.

G. D. : Comme je vous le disais au début de nos entretiens, les deux ordres de comparaison, celle des langues et celle des idéologies, des mythologies surtout, sont presque, historiquement, des sœurs jumelles. Si Bopp s'en est tenu strictement aux langues, dès la génération suivante, partant de la communauté linguistique, d'autres ont pensé — ce qui est

certainement sain dans le principe — qu'il n'était pas vraisemblable que des peuples parlant des langues si proches n'eussent pas eu aussi en commun un certain nombre de représentations. Mais à cette époque, l'ethnologie n'existait pas. On ne savait pas comment fonctionnent les sociétés dites primitives ou tout simplement exotiques. On s'imaginait que, par la seule réflexion, en faisant ou en croyant faire abstraction de nos mentalités de civilisés, on pourrait deviner ce que ces êtres démunis de nos sciences, et même de notre logique, pouvaient avoir eu envie de solliciter, de craindre, de célébrer. On est naturellement tombé sur le soleil et sur les orages. Et toutes les représentations mythologiques se sont laissées expliquer sans résistance par la course quotidienne du premier ou par les batailles célestes que sont les seconds. De tels fantasmes naturalistes jouent certainement un rôle dans la figuration des mythes, mais ils n'y sont certainement pas l'essentiel. Or tout était interprété de cette manière. De savants sanscritistes — piégés, à vrai dire, par les expressions védiques — ont construit de hâtives, poétiques et éphémères interprétations : comment Hercule traversant ses douze travaux n'aurait-il pas été le soleil ? ou comment, avec sa massue, n'aurait-il pas été l'orage avec son tonnerre ?

Pendant cinquante ans, ce mode de pensée n'a pas rencontré d'obstacle. Et le grand Michel Bréal pratiquait encore les deux démarches : linguistique et mythologie comparée. Il traduisait en français la *Grammaire comparée* de Bopp, nous en avons parlé, et publiait son *Essai de sémantique* dans le même temps où il glosait, dans le plus pur style naturaliste, la légende d'Hercule et de Cacus. Toutes les modes qui ne sont que des exercices d'ingéniosité passent. Pour les mythes solaires et les mythes d'orage, il n'y eut même pas de combats d'arrière-garde : au début de ce siècle, ils avaient disparu. D'autres interprétations ont essayé de les remplacer, dont une seule a laissé des résultats utilisables pour d'autres synthèses : la mythologie agraire, celle de Mannhardt et de Frazer. En tout cas, cette mort, ces échecs ou demi-échecs soulagèrent les linguistes dont le travail rigoureusement scientifique progressait et qui ne trouvaient que des avantages à se voir

débarrassés de la promiscuité d'une pseudo-science compromettante. C'est de ce verdict que j'ai fait appel.

D. E. : En quelque sorte, vous vouliez restaurer ce savoir global des savants du dix-neuvième siècle, mais sur d'autres bases. Donc vous vous êtes lancé dans la recherche d'une « idéologie commune », vous avez entrepris de refaire de la mythologie comparée. Et cela, dès votre premier livre. Et vous n'avez pas bougé de cette ligne de conduite jusqu'à aujourd'hui.

G. D. : Certes, mais que de tâtonnements n'ai-je pas dû faire avant d'atteindre un résultat sain et fécond ! Je suis parti de l'idée qu'une religion, comme n'importe quel ouvrage de l'esprit, forme une unité ; que, à moins de cas pathologiques, une mythologie, un code, une stratégie, doivent, en gros, être cohérents ; qu'il faut, en d'autres termes, que les éléments s'ajustent au moins pour l'essentiel. Il peut bien y avoir des contradictions de détail, mais à l'intérieur d'un cadre senti comme organisé : partout existe une théologie, ou l'équivalent, et parfois très complexe, comme chez les Australiens.

Ce sont de tels ensembles que je tâchais de dégager, d'entrevoir chez les « Indo-Européens communs », par la comparaison de ce qui en a subsisté, a été enregistré chez leurs plus anciens héritiers. Mais l'application du principe n'était pas facile : comparer quoi ? Comparer comment ? Par où commencer ? Pendant près de vingt ans, de 1920 à 1938, j'ai tâtonné — oui, il n'y a vraiment pas de meilleur mot.

D. E. : En somme, vous cherchiez une « structure ». Est-ce parce que vous aviez lu Saussure ?

G. D. : Non, je ne l'avais pas lu et aujourd'hui encore, je ne l'ai pas beaucoup fréquenté. Ce que j'ai un peu étudié, ce n'est pas son grand livre, mais la fameuse dissertation par laquelle il a rendu un service décisif aux études indo-européennes, en dégagant le système des voyelles, des alternances vocaliques. Ce très beau mémoire, même, je ne l'ai lu que beaucoup plus tard, quand Benveniste et Kurylowicz, par un nouveau progrès, l'ont complété, dépassé et par là même valorisé.

D. E. : Alors nous admettrons que vous aviez la notion de structure dans le sang !

G. D. : Disons dans l'esprit. Je n'avais pas attendu d'être en khâgne pour sentir que « l'ensemble », en toutes choses, qu'il s'agisse d'une grammaire, du style d'un auteur, d'une période historique même, appelle autant d'attention que les détails, et souvent les éclaire, les justifie.

Quand j'ai entrepris ma comparaison entre les mythes indo-européens, cette certitude a certainement commandé ma première démarche. J'ai dit souvent, je vous ai redit tout à l'heure, que je ne retiens rien de mes livres de cette période obscure. Ce n'est pas tout à fait vrai. Des amis qui ont eu récemment la patience de relire la préface du *Festin d'immortalité* m'assurent que l'exigence de « l'ensemble » y est déjà formulée. Ce n'est pas un épisode isolé que je prétendais retrouver, sous des formes diversifiées, dans l'Inde et en Grèce, à Rome et en Scandinavie ; c'était ce que j'appelais alors, par allusion sans doute aux épopées médiévales, un « cycle », une succession d'épisodes ajustés et se commandant l'un l'autre. L'échec de ma tentative a d'autres causes — il y en a beaucoup — dont la principale est un laxisme consternant, tant dans la détermination des éléments comparables que dans l'appréciation des ressemblances. Mais le principe était sain. Le mot « cycle », peu heureux, a disparu ensuite de mon vocabulaire. Je l'ai remplacé par celui de « système », et parfois, je regrette de ne pas m'en être tenu à ce dernier. J'ai cédé à une objection de Victor Goldschmidt, le futur exégète de Platon, qui était alors mon auditeur à l'École des hautes études : « système », m'a-t-il dit, implique conscience, volonté, calcul ; alors que le capital mythique d'une société est, pour chaque membre de cette société, un donné indépendant de sa volonté ; mieux vaut donc employer le mot « structure ». En fait, Goldschmidt n'avait pas raison : « structure » dit simplement en latin ce que « système » dit en grec. Et quand on parle du système solaire, du système nerveux d'une part, de structures moléculaires d'autre part, les deux substantifs sont synonymes. Mais j'ai accepté et j'ai

abandonné « système » au profit de « structure ». Ce qui a eu comme conséquence inattendue pour moi, un peu plus tard, d'être promu au titre immérité de précurseur, voire de premier théoricien du structuralisme.

D. E. : Il semble que vous n'ayez pas été très heureux de cette promotion. Dans la préface du tome III de *Mythe et épopée* ², en 1973, vous avez même affirmé assez énergiquement que vous renonciez totalement à l'emploi du mot « structure ». À l'époque, cette déclaration avait été interprétée par certains comme une attaque contre, ou du moins une prise de distance à l'égard de Claude Lévi-Strauss.

G. D. : Cette phrase n'a été qu'un mouvement d'humeur, non pas contre Lévi-Strauss, mais en réaction à un article d'un de ses disciples qui simplifiait les choses à l'excès. Passé ce moment d'agacement, j'ai fait implicitement amende honorable puisque je n'ai pas cessé de parler de structure — et cela, dès le livre suivant. Lévi-Strauss a d'ailleurs souligné ce fait avec amusement dans la réponse qu'il m'a faite lors de ma réception à l'Académie française.

D. E. : Nous avons parlé précédemment de Claude Lévi-Strauss à propos de votre entrée à l'Académie française. Vous le connaissez très bien. Je crois même que vos liens sont assez anciens.

G. D. : Il est de dix ans mon cadet, et la guerre l'avait tenu loin de France. Ce n'est qu'en 1946 que je l'ai découvert : j'ai immédiatement mesuré l'homme. Étant dans la place avant lui, j'eus le plaisir de tenir mon petit rôle dans son entrée à l'École des hautes études, puis dans son élection au Collège de France. À l'Académie française, au contraire, il m'avait précédé et m'a aidé.

D. E. : Vos rapports semblent avoir toujours été faciles et sereins. Mais, malgré tout, on vous a parfois opposés...

G. D. : Il y a toujours des gens qui aiment opposer les chercheurs et leur pensée. On prépare des combats de coqs, même quand les coqs ne veulent pas se battre. Ni lui ni moi

n'avons jamais eu l'envie de nous battre. D'ailleurs sur quoi, sur quel terrain, nous serions-nous opposés ?

D. E. : Chez Lévi-Strauss, les structures sont universelles. Vous, vous avez toujours proclamé que vous ne parliez que des Indo-Européens !

G. D. : Les deux positions sont légitimes et conciliables. Oui, pour Lévi-Strauss, il y a des règles universelles de fonctionnement de l'esprit humain. C'est aussi le cas, d'un autre point de vue, pour Eliade, selon qui l'homme porterait en soi, dans son inconscient, un certain nombre de représentations primitives, d'archétypes. Ma tâche, mon souci sont différents. Je fais de la philologie indo-européenne comme d'autres font de la philologie grecque : je me borne à établir des faits — des faits du second degré, des prototypes probables, déduits de la comparaison des faits du premier degré, des faits constatés —, mais en tout cas, des faits particuliers. On trouverait bien, çà et là, dans mes livres, quelques phrases ambitieuses sur le fonctionnement de l'esprit humain. Mais je n'y tiens pas. Ce n'est pour moi qu'un luxe ou un jeu. Ou un défoulement poétique.

D. E. : Vous refusez donc toute généralisation de vos analyses, qui sont en effet toujours des analyses de cas.

G. D. : Chacun de nous est inévitablement marqué par sa formation scolaire, par les études qui l'ont préparé à ses examens, à ses concours. Cela nous conditionne : orientation, mais aussi limites. Lévi-Strauss a grandi dans la philosophie, moi dans la philologie. Je ne pose donc pas comme lui les grands problèmes, même si je les entrevois à l'horizon. Bien qu'on parle quelquefois de la théorie dumézilienne, je ne suis pas théoricien, ni « dumézilien » (j'aimerais mieux d'ailleurs « mézilien » ou « mixtillien » puisque le métal est paraît-il à l'origine de mon nom).

D. E. : Vous ne voulez pas qu'on quitte le champ des faits ?

G. D. : On a parfaitement le droit d'en sortir. Mais il faut alors savoir qu'on fait de la poésie, de la philosophie, c'est-à-dire du rêve. Pourquoi ne rêverait-on pas ?

D. E. : Vous affirmez souvent que vous ne voulez pas délivrer de message.

G. D. : Je n'ai jamais envisagé qu'on puisse tirer de mon travail un système philosophique utilisable en dehors de mon petit domaine.

*

D. E. : Revenons à ce qui a été votre point de départ. Vous vous êtes d'abord intéressé à la religion, avant d'étendre vos recherches aux institutions juridiques, aux légendes, aux couleurs, à la médecine...

G. D. : Oui. Par goût peut-être, et aussi parce que les textes sur lesquels on peut pratiquer la comparaison — hymnes, rituels, récits — sont, à ces hautes époques, presque uniquement religieux. Religion, et plus exactement théologie et mythologie. Et pour en revenir au grand principe, structure théologique.

D. E. : Vous avez parlé, il y a un instant, avec une indulgence assez nouvelle de votre premier livre, *Le festin d'immortalité*, au moins de la préface. N'en reste-t-il vraiment rien d'autre que le « souci de l'ensemble » déjà présent ?

G. D. : Si, et avec un peu plus de lucidité, j'en aurais déduit dès ce moment ce qui a éclairé ma recherche bien plus tard, en 1938, et qui tient en deux propositions. Primo : les appuis de la reconstruction comparative ne sont pas l'Inde et la Grèce, mais l'Inde ou plutôt l'ensemble indo-iranien d'une part, et Rome d'autre part, et avec Rome, ce qu'on entrevoit des religions latines et italiques. Secundo, les termes comparables sont, dans l'Inde, des histoires surnaturelles, des mythes proprement dits où les personnages sont des dieux et des démons, tandis qu'à Rome, ce sont des récits costumés en histoire, où les principaux rôles sont tenus par des hommes.

Le résidu solide de la « structure » qui résulte du *Festin d'immortalité* se réduit à ceci : dans l'Inde, pour se protéger de la mort, les dieux préparent, sur une montagne, l'*amṛta*, l'ambroisie. Ils ont même appelé en renfort les démons. Mais l'opération faite, les démons s'emparent du précieux produit. Alors, le dieu Viṣṇu revêt l'apparence d'une femme merveilleusement belle qui affole d'amour les démons et leur reprend l'*amṛta*. À Rome, la légende est plébéienne, tournée à la plus grande gloire de la bonne plèbe contre les démons politiques que sont pour elle les patriciens. Les deux ordres devraient collaborer, mais la plèbe en a assez des brimades des patriciens et elle se retire sur le mont sacré ; mais là, elle risque de mourir de faim. Alors, chaque nuit, une vieille femme réussit, seule, à apporter à la foule des plébéiens la nourriture qui leur permet de survivre. La même femme ridiculise ensuite le dieu patricien par excellence, Mars, qui poursuit Minerve de ses assiduités. La vieille revêt les vêtements de Minerve et va à sa place trouver le dieu. En reconnaissance de son bienfait, elle est divinisée par la plèbe sous le nom d'Anna Perenna, celle qui fait vivre pour un an (*annus*), qui assure l'*annona* d'un an, et cela jusqu'au bout (*per*). Chaque année, au début du printemps, la plèbe célèbre le double service de sa bienfaitrice, le ravitaillement et la déconvenue du dieu, par une fête orgiaque et populaire où vieux et jeunes boivent généreusement en se souhaitant autant d'années qu'ils vident de coupes. Les affabulations sont donc différentes, mais les structures, l'articulation des deux épisodes se recouvrent autant que les intentions. Simplement, malgré la présence de Mars et la divinisation finale d'Anna Perenna, l'essentiel se passe sur la terre romaine entre les classes sociales romaines, et l'ambition romaine de non-mort est prudemment limitée à un an, jusqu'à la prochaine fête.

Ce que j'ai ajouté de matière grecque, germanique, celtique, voire chrétienne, à ce diptyque de la plèbe et des devas, d'Anna Perenna et de l'*amṛta*, est forcé ou franchement illusoire. De tout cela, même de mes développements sur l'ambroisie grecque, il ne reste rien. Seul l'Iran, où la non-

mort est aussi personnifiée par une sorte de divinité féminine, Ameretât, apporte une confirmation importante : le jour d'Ameretât, comme celui d'Anna Perenna, est la fête d'un début d'année printanier.

D. E. : Puisque vous trouvez un peu d'indulgence pour parler du *Festin d'immortalité*, je vais vous poser la même question pour les livres qui ont suivi.

G. D. : *Le problème des Centaures, Ouranos-Varuṇa* ? Ce furent, à la réflexion, autant de reculs. Je me suis laissé reprendre par la tentation, le piège, qui avaient perdu la mythologie comparée au siècle dernier : la ressemblance des noms. Et aussi, par le fallacieux préjugé que la mythologie grecque, en raison de la richesse de ses témoignages, devait être le principal outil de la comparaison. Au prix de quelques artifices, on peut certes rapprocher le nom des Centaures grecs, chevaux à tête d'homme, et celui des Gandharva indiens, hommes à tête de cheval, mais ce qui est raconté des uns et des autres, les aventures, les services, ne dessinent pas une structure. Quant à Ouranos et Varuṇa, l'équation phonétique de leurs noms est hautement improbable, et ce qu'ils ont en commun se réduit à une place élevée, éphémère pour Ouranos, durable et actuelle pour Varuṇa, dans la hiérarchie des dieux.

D. E. : Mais avec le dernier de vos livres d'avant 1938, avec *Flamen-Brahman*, vous retombiez peut-être dans le premier piège, mais pas dans le second. L'origine de cette recherche était encore une ressemblance de noms, mais le partenaire du terme indien était romain et non plus grec. Pourtant, vous avez dit par la suite que, cette fois, votre erreur confinait au scandale.

G. D. : Oui, mais je garde à ce scandale affection et reconnaissance. Par l'intervention des flamines, il a préparé ce que l'influence de Granet a accéléré, mon illumination, ma conversion, ma découverte, appelez ça comme vous voudrez, de 1938. Si vous permettez, au lieu de déchirer le *Flamen-Brahman* de 1935, il me semble plus utile aujourd'hui de

jalonner le cheminement qui a transformé une impasse en avenue. C'est insignifiant dans l'histoire des idées, mais capital pour moi. Je suis parti de la ressemblance des noms et d'une singularité morphologique qui, depuis le début de nos études, avait attiré l'attention. Primo : *flāmen* peut être l'aboutissement d'un ancien **flag-smen* (comme *exāh-men*, c'est-à-dire **ex-ag-(s)men*, « essaim », à côté de *agmen*, « troupe » ; comme *sūmen*, c'est-à-dire **seng-(s)men*, « tétine », à côté de *sūgere*, « sucer ») et remonter à un indo-européen *bhlagh-(s)men*, d'où, sans le premier élément suffixal *s*, peut aussi dériver le sanscrit *brah-man*.

Secundo : *flāmen* est en latin le seul masculin de ce type qui ait au nominatif la forme neutre : on attendrait **flāmo*, génitif **flāmonis* ou *flāminis*. Symétriquement, en védique, *brahman* peut être employé au masculin aussi bien qu'au neutre. La racine de *flāmen* a certes une forme étrange, mais pas plus que ce qui précède le suffixe dans *pater*, *māter*, *frāter*, et dans d'autres très vieux mots. D'où une démarche en cinq temps que je vais vous exposer brièvement, si vous me permettez un développement quelque peu technique.

— Premier temps. Admettant la probabilité de cette équation onomastique, j'ai cherché une structure où elle fût engagée et qui, se retrouvant à Rome et dans l'Inde, la renforcerait et révélerait du même coup un mécanisme sacerdotal. J'ai cru, c'est la thèse de 1935, trouver une telle structure à deux termes en comparant, d'une part, les rapports étroits du *rex* romain avec les flamines majeurs et notamment avec le premier d'entre eux, le flamine de Jupiter, d'autre part, les rapports étroits du *rāj(an)* indien avec la classe des brahmanes, *brāhmana* et notamment avec le *brāhmana* particulier dont il fait son chapelain et à certains égards son double. Je tirais de là des conséquences plus que frazériennes et que Frazer n'eût certainement pas acceptées. L'échec était évident.

— Deuxième temps. Je pris garde, vers 1937, à une homologie comportant d'ailleurs une différence pleine

d'avenir. Dans l'Inde, les *brāhmana*, prêtres, forment la première des classes hiérarchisées, les autres étant les *kṣatriya*, guerriers, et les *vaiçya*, masse des producteurs. Et à Rome, il y a trois *flamines majores* et trois seulement, hiérarchisés, ceux de Jupiter, Mars, Quirinus. Un regard plus attentif sur ces dieux romains en 1938 mit en évidence le principe de leur distinction et de leur association : Jupiter est le plus grand dieu, maître des augures et garant de la durée de Rome ; Mars est le dieu de la guerre ; Quirinus, dieu complexe, s'oppose à Mars comme la paix à la guerre et porte dans son nom, **co-uirīno-*, l'ensemble du peuple groupé dans ses curies (**co-uiria-*), et les seules interventions connues de son flamine se produisent dans des fêtes concernant, à diverses étapes, le soin des grains nourriciers.

— Troisième temps. Aussitôt, la perspective changea et le problème, le point de départ, la justification de l'équation *flāmen-brahman*, devint secondaire par rapport à ce qui apparaissait : Rome hiérarchisait dans sa théologie les trois fonctions qui, dans l'Inde, commandaient la division de la société. L'importance de la structure trifonctionnelle était découverte, exprimée ici dans le système des dieux à flamines, là dans la réalité sociale.

— Quatrième temps. La grande différence — à savoir que les *brāhmana* forment et ne forment que la première des trois classes fonctionnelles indiennes alors que les trois dieux fonctionnels de Rome disposent chacun d'un *flāmen* — s'évanouit aussitôt. Le problème était mal posé : *brāhmana* n'est pas un synonyme, mais un dérivé du mot simple *brahman*, le mot au genre ambigu, soit neutre, soit masculin, avec un simple déplacement de l'accent. C'est donc *brahman* au masculin, comme l'est *flāmen* en latin, qu'il faut placer en regard de *flāmen*, mot masculin, de forme et donc d'origine neutres. Dans toute équipe sacrificielle védique, pour tout sacrifice à n'importe quel dieu, à côté des prêtres actifs — manipulateur, chantre, etc. —, c'est le prêtre dit spécialement *brahman* qui est le président. Si tout se passe

bien, il intervient à peine, mais en cas d'incident rituel, en tant que médecin du sacrifice, il est seul capable d'annuler la faute. En conséquence, même s'il n'y a pas eu d'incident, c'est lui, dans le partage final des honoraires, qui en reçoit la moitié ; l'autre partie des officiants se partage l'autre moitié. Qu'est-ce à dire, sinon que son rôle n'est pas homogène à celui des autres, qu'il a, avec le ou les dieux destinataires du sacrifice en cours, une liaison particulière. Telle est aussi, vous le savez, la fonction de chaque flamine à Rome, notamment le flamine de Jupiter. C'est donc le *brahman*, président et ressort mystique de *tout* sacrifice, qu'il faut comparer à *tout flāmen*. La grosse différence vient de la place que je donne au pronom *tout*. Dans l'Inde, le *brāhmaṇa* opérant comme *brahman* n'est chargé de cette fonction que pour le temps du sacrifice, quel que soit le dieu destinataire, alors que chaque flamine à Rome est affecté au culte exclusif d'un dieu et assure en permanence, même hors du culte, la liaison entre ce dieu particulier et Rome. Dans la même perspective se justifie la forme neutre des noms de ces prêtres qui sont moins des personnes que des moyens mystiques de communication.

— Dernier temps. Qu'on admette ou qu'on rejette, malgré ce que je viens de dire, l'équation *flāmen-brahman*, l'essentiel subsiste. Il est dans la reconnaissance du fait que la triade pré-capitoline, Jupiter-Mars-Quirinus, repose sur la même conception des trois fonctions que les classes sociales indiennes. Et par un choc en retour, cette leçon romaine a permis, un peu plus tard, de donner un sens à la fameuse énumération des dieux sous la garantie desquels, au quatorzième siècle avant notre ère, un roi arya de Mitani, un de ces para-indiens qui, au lieu de se diriger vers l'Inde, se sont égarés vers l'Occident, a placé sa parole et qu'on lit encore en écriture hittite sur les tablettes de Bogazköy :

Mitra-Varuṇa, Indra, les jumeaux Nāsātya ; ce sont les dieux des trois fonctions du mécanisme social pris dans sa totalité.

Toute la suite de mon travail est sortie de ces premières considérations. Par conséquent, de mon scandale de 1935 qui les avait provoquées. Qu'il en soit remercié.

1. Le débat est très bien exposé dans *The Journal of Indo-European Studies*, Washington, 13, 1-2, 1985. Il oppose des savants soviétiques : T.V. Gamkrélidzé et V.V. Ivanov d'une part, I.M. Diakonov d'autre part.

2. *Mythe et épopée, III. Histoires romaines*, Gallimard, 1973.

2. LES NARBONNAIS ET LES FILS DE YAYĀTI

D. E. : Mais après des débuts aussi chaotiques, j'ai du mal à penser que tout s'est déroulé sans problèmes et sans hésitations. Les découvertes qui allaient suivre ne se sont pas faites sans difficultés ?

G. D. : La suite a été aussi riche en pièges dans lesquels je suis parfois tombé, occasions nouvelles de mises au point qui ont, comme en 1938, transformé des énoncés fautifs en probabilités mieux formulées. Vous connaissez la principale : les Celtes, la Gaule avant César, comme encore l'Irlande chrétienne, divisaient réellement leurs sociétés en trois niveaux fonctionnels, qui correspondent exactement aux *brāhmaṇa*, aux *kṣatriya* et aux *vaiçya* et sont hiérarchisés eux aussi sous le *-rix* homologue du *rāj* indien. Faut-il reporter cette réalisation sociale aux Indo-Européens ? Sur d'autres parties du domaine en subsiste-t-il au moins des vestiges ? La question s'est imposée pour Rome le jour même où s'est découverte la valeur fonctionnelle des dieux de la triade précapitoline, disons pour simplifier romuléenne : la tradition annalistique dit que la ville s'est fondée à la suite d'une guerre entre d'une part Romulus et ses compagnons, porteurs de la promesse de Jupiter, renforcés par un contingent étrusque préformé, techniquement militaire, et d'autre part les Sabins du roi Titus Tatius, possesseur de la terre et des femmes. La paix une fois conclue, ces trois composantes se seraient juxtaposées, ajustées, dans une société unitaire, celle-ci étant seulement répartie en trois tribus nommées d'après leurs chefs, *Ramnes*, *Luceres*, *Titienses*, et chacune divisée en dix *curiae*.

La tentation était forte de conclure qu'avant l'histoire, à la naissance de Rome, et sans doute dans chaque société latine dont Rome est le seul cas connu, la population avait été initialement répartie en trois classes à la manière indienne ou celtique et que c'est l'annalistique, ou ce qui l'a précédée, qui, soucieuse d'enraciner les traditions pré-romaines dans le décor, dans le sol italique, a coiffé cette division fonctionnelle d'une division ethnique. Tentation disais-je. Mon sentiment a varié, s'est nuancé au cours des décennies. Mais tout compte fait, je pense qu'il n'est pas scandaleux, ici, de succomber à la tentation. L'« histoire » fiable est chose récente à Rome. Quand elle a commencé à se rédiger, l'ordre social établi par des événements aussi novateurs que l'occupation étrusque, l'abolition de la royauté, le développement de la plèbe, avait déjà la forme que nous lui connaissons et qui n'est pas plus trifonctionnelle que n'est la triade capitoline Jupiter-Junon-Minerve, substituée par les Étrusques à la triade initiale Jupiter-Mars-Quirinus. Mais comme il est fréquent, l'idéologie a eu la vie plus dure dans l'imaginaire que dans la réalité et, bien que devenue inutile, la légende de la fondation de Rome par l'association des protégés de Jupiter, des spécialistes de la guerre et d'un fonds de population riche en troupeaux, a subsisté — et aussi le souvenir vague que les trois tribus primitives, vite sorties de l'actualité, étaient d'une manière ou d'une autre colorées fonctionnellement — selon les trois fonctions. Il est même probable qu'une trace précise, une sorte de marque de fabrique a subsisté jusqu'à l'époque historique où l'on ne savait naturellement plus qui avaient été primitivement les trente, trois fois dix, *curiae*, dont le nom, je le rappelle en passant, **co-uiria-*, est apparenté à celui de Quirinus, **co-uirīno*. Les assemblées « curiates » se réduisaient à trente-trois personnages, trente représentants, chacun pour une des tribus, et trois prêtres. Or, en Inde, l'ensemble de la société divine comprise dans les trois groupes fonctionnels, Āditya, Rudra, Vasu, est résumé dans la formule : « les trente-trois dieux », interprétée de diverses façons, mais dont l'une est justement trois multipliés par dix plus trois. La formule est ancienne puisque l'Iran réformé de

Zoroastre a, du moins, gardé le nombre, les génies protecteurs des différentes catégories d'êtres étant appelés les trente-trois *ratus*.

Naturellement, puisqu'on ne lit pas de textes contemporains, on peut varier, et je me réserve moi-même de varier sur le détail de l'interprétation. Comme je le disais tout à l'heure, il se peut que les étiquettes ethniques, Latins, Étrusques, Sabins, aient été appliquées après coup à des composantes d'abord principalement fonctionnelles. Il se peut, à l'inverse, que ces trois ethnies aient en effet contribué à la naissance de Rome et que les trois colorations fonctionnelles imposées par la tradition se soient artificiellement appliquées sur elles. Telles sont du moins les hypothèses extrêmes, mais pour l'instant la seconde me paraît moins probable.

Mais ce n'est pas mon affaire. Je n'ai pas la charge, et pas plus que d'autres les moyens, de reconstituer l'authentique histoire d'avant l'histoire. Je me borne à constater que, quels qu'aient été les événements, les récits qui en sont faits par Properce, Tite-Live, Plutarque et Denys d'Halicarnasse continuent à mettre en forme et en images, sans que les auteurs en mesurent l'ancienne portée, les colorations fonctionnelles des trois composantes ethniques qu'ils montrent d'abord séparées et affrontées, ensuite collaborant dans le cadre des tribus.

D. E. : En somme, qu'ils aient ou non réalisé l'idéologie des trois fonctions dans une organisation sociale effective, les Romains, à travers leur littérature, sont de bons témoins du modèle social et de la philosophie politique qu'elle implique ?

G. D. : Oui, c'est cela.

D. E. : Mais ne donnez-vous pas par là même quelque force à ceux de vos adversaires qui disent que cette idéologie, traduisant une nécessité naturelle de l'esprit humain, peut apparaître en définitive dans n'importe quelle société et en n'importe quel temps et qu'il n'y a donc pas lieu de la déclarer différentiellement indo-européenne ? Toute société n'a-t-elle pas besoin d'être intellectuellement gouvernée ou du moins

orientée, de se défendre et éventuellement d'attaquer, et enfin de se nourrir et de se perpétuer ?

G. D. : En fait, pour Rome par exemple, mes propositions sont contestées par deux groupes d'opposants dont les stratégies sont inconciliables. Les uns, en général des latinistes purs qui refusent toute argumentation comparative, disent que les traces de structures trifonctionnelles que je pense reconnaître sur ce domaine — triade divine pré-capitoline, coloration des tribus pré-étrusques — sont illusoires ; que Jupiter, Mars et Quirinus auraient été associés sans nécessité de nature, par des accidents de l'histoire ; que les fondateurs de Rome seraient bien les Romains et les Sabins, à la rigueur associés à quelques Étrusques, tous étant chacun pour soi, avant la réunion, religieux autant que guerriers, aptes à se gouverner autant qu'à se nourrir, etc. À cette objection, je ne peux répondre qu'en conseillant une lecture plus attentive des textes anciens, une lecture « à la Granet » et, je l'avoue volontiers puisque c'est ma raison d'être, une lecture éclairée par la comparaison de ce qu'enseignent d'autres peuples indo-européens. Ainsi la guerre puis la fusion des Romains et des Sabins rappellent, en forme épique, la guerre puis la fusion des dieux Ases, souverains et guerriers, et des dieux Vanes, féconds et pacifiques, que se racontaient les anciens Scandinaves ; et aussi, dans l'Inde, la querelle puis l'association des dieux supérieurs dont le porte-parole est Indra et des dieux du troisième niveau, les jumeaux Nāsatya.

L'autre objection, celle que vous venez de rappeler, est inverse. Étant une nécessité de nature, dit-on, la tripartition fonctionnelle peut et doit se retrouver partout et ne saurait être spécifiquement qualifiée d'indo-européenne. Cette objection confond deux choses de nature différente : la réalité en quelque sorte physiologique et la réflexion sur ces réalités. Oui, pour vivre et durer, toute société a besoin de réflexion, de force et de durée, ou, en d'autres termes, d'être capable de décider dans les questions divines et humaines qui se posent à elles, de se défendre efficacement et enfin de produire sa nourriture et sa prospérité. Mais si cela est dans la nature, rares

sont les peuples où la réflexion de ce que nous appelons vaniteusement les intellectuels a adopté pour cadre les lignes directrices de cette nécessité naturelle, cette composition hiérarchisée des fonctions. À travers le monde, je veux dire l'ancien monde, les philosophes, car tout cela est de la philosophie au même titre que les constructions présocratiques par exemple, utilisent plutôt un cadre binaire : le haut et le bas, le ciel et la terre, le maître et le peuple, ou se fondent sur un système d'éléments, feu, terre, eau, etc., ou de qualités. Prenez l'Égypte : les Grecs qui, au moins dans le nom des tribus ioniennes, conservaient le souvenir d'un cadre fonctionnel — réel ou idéal, peu importe — se sont imaginé qu'ils avaient emprunté ce cadre à l'Égypte. C'est un curieux renversement de la situation. En fait, la première inscription égyptienne qui énumère des classes sociales avec en tête les prêtres puis l'armée est, du point de vue de l'Égypte, tardive, postérieure au contact plutôt vif que les pharaons du deuxième millénaire avant notre ère avaient eu avec la charrerie d'assaillants indo-européens. Mais au premier millénaire, quand les Grecs ont connu l'Égypte, la classification sociale y était bien installée, entrée dans les mœurs, et les Ioniens, qui en réalité prolongeaient directement, héréditairement si l'on peut dire, le cadre fonctionnel indo-européen, mais qui d'autre part cherchaient volontiers l'origine de leurs mœurs et de leurs traditions dans la prestigieuse Égypte, ont considéré comme un emprunt ce qui était un héritage.

Prenez la Bible hébraïque, monothéiste. Elle pourrait, du moins, faire en quelque endroit une analyse trifonctionnelle des moyens d'action de Dieu ; elle ne l'a pas fait.

Quant à l'organisation sociale, si l'on avait demandé à un Turc de l'Orkhon s'il était guerrier ou éleveur, il n'aurait pas compris. Il élevait ses troupeaux et les défendait à la fois, enlevait ceux de ses voisins, conquérait de nouveaux pâturages et utilisait les chamans comme des forgerons, sans les mettre à la tête d'un corps social. Dans la Chine aussi, le fils du Ciel gouvernait un monde fragmenté à l'infini en une foule de spécialités, sans autre hiérarchie que celle qu'il établissait,

éphémère, par ses décrets. Vraiment par sa *Weltanschauung* trifonctionnelle, l'ensemble indo-européen est singulier. Comment, dans la préhistoire, s'était-elle constituée ? Était-elle sortie d'une réalité sociale créée par l'invention de la cavalerie et de la charrerie exclusivement guerrière qui aurait imposé, entre le haut et le bas, un terme intermédiaire ? Quel rôle a joué ce que j'appelais tout à l'heure la réflexion, c'est-à-dire sur une partie au moins du domaine, des corps sacerdotaux et savants, prototypes des brahmanes et des druides ? On ne peut que rêver sur les causes. Seul se constate, seul donc est important, à travers ses prolongements divergents dans l'histoire, l'effet de ces causes.

D. E. : Faut-il parler dès lors de « mentalité » indo-européenne ?

G. D. : Soyons prudents ! « Mentalité » implique un mécanisme, une structure cérébrale et nous verserions vite dans la biologie, dans l'univers des neurones, dans la grande faune des gènes. Ne parlons que de la partie visible, lisible, de ces mécanismes dont nous ignorons sûrement l'essentiel et bornons-nous à dire : « idéologie ». Tout en constatant d'ailleurs des faits troublants, filets jetés sur les problèmes de l'avenir. Le cas des anciens Scythes est remarquable¹. Leur légende d'origine, notée au cinquième siècle avant notre ère par Hérodote et confirmée plus tard, avec des variantes intéressantes, par Quinte-Curce, disait que, aux origines, du temps de trois frères, des objets d'or brûlants, évidemment fonctionnels, étaient tombés du ciel : une coupe, une hache et un soc de charrue avec un joug. Seul un des frères, le cadet, avait senti la chaleur s'éteindre sous ses mains et avait pu prendre les objets, tous les objets, et il était par là même devenu le chef assurant la synthèse nécessaire des fonctions, et ses frères avaient engendré les diverses parties du peuple scythique sous des noms difficiles à interpréter, mais qui semblent bien faire référence aux fonctions. Il n'est pas sûr que, du temps d'Hérodote, la société scythique ait été réellement divisée en classes fonctionnelles : il n'y est fait allusion dans aucun texte hors de ce récit d'origine. Encore

moins observe-t-on de division trifonctionnelle chez les Ossètes modernes, ultimes débris du vaste ensemble scythique, dont l'organisation jusqu'à la révolution de 1917 était toute féodale, avec princes, divers étages de nobles, hommes libres sans titres et esclaves. Et pourtant, dans l'épopée populaire, leurs héros des temps passés, les Nartes, se divisent toujours en trois grandes familles, les Alaegatae, définis par l'intelligence et dépositaires d'une coupe merveilleuse autour de laquelle se font les grandes beuveries communielles ; les Æksaertaegkatae, définis par leur force et auxquels appartiennent en effet les plus grands pourfendeurs ; les Boratae, définis par leur richesse en troupeaux. Ce maintien d'un cadre de pensée trifonctionnelle dans une société qui depuis plus de deux millénaires n'était pas elle-même organisée sur ce modèle est déjà remarquable. Mais voici le plus étrange et qui pose le redoutable problème de la « mentalité » : les peuples caucasiens voisins des Ossètes, les Tcherkesses, les Abkhaz, les Tchétchènes, dont les langues ne sont pas indo-européennes, ont massivement emprunté, en l'enrichissant d'ailleurs beaucoup, l'épopée ossète. Or, partout, sans exception, toute allusion au caractère fonctionnel des trois familles a disparu, soit que tous les héros soient mis sur le même plan, sans autre distinction que leur degré de bravoure et de succès (Tcherkesses, Abkhaz), soit que le nombre des familles ait été réduit à deux, opposées non plus par des fonctions mais par les notes « bons » et « méchants ». Tout se passe comme si ces emprunteurs non indo-européens des légendes avaient systématiquement éliminé, n'avaient pas pu admettre les traces de trifonctionnalité que leurs fournisseurs, les Ossètes, pourtant eux-mêmes affranchis des trois fonctions dans leur pratique sociale, avaient fidèlement conservées dans les originaux des légendes. Il ne peut être ici question de race, de prédisposition inconsciente, organique. À vrai dire, on ne sait comment expliquer ce processus d'élimination qui, dépassant d'ailleurs le cadre des trois familles héroïques, s'est appliqué à tout ce qui, dans les épopées, se référait aux trois fonctions. Mais le fait est là, indiscutable.

D. E. : Vous venez de parler de l'épopée ossète. Vous y avez trouvé, comme des sortes de fossiles, les trois fonctions, perdues depuis longtemps dans la pratique sociale et oubliées dans la religion de ce peuple sur qui ont passé les orthodoxies byzantines puis musulmanes. Il semble que la littérature épique vous fournisse partout un grand nombre de témoignages, aussi précis, aussi bien organisés que ceux des mythologies et des théologies, et qui, en outre, survivent aux théologies.

G. D. : En effet. Et ma grande chance est que ces témoignages de la doctrine religieuse et de la littérature épique concordent. Que parfois même, on les trouve consciemment associés dans les textes qui les conservent. Mais si vous vous rappelez que nous avons déjà longuement parlé de l'« histoire » royale de Rome, ce n'est plus là un sujet nouveau puisque, pour ces temps anciens, l'« histoire » n'est autre chose que de l'épopée. Ces épopées, avec leurs héros et leurs intrigues, sont-elles de la mythologie et de la théologie transposées en relations et aventures humaines et affublées de noms de personnes et de lieux, de dates même, qui les enracinent dans un décor familier ? Ou bien s'agit-il d'un genre littéraire aussi ancien que la mythologie, une manière doublant l'autre d'exposer et d'incarner la même idéologie ? Il n'y a probablement pas de réponse unique. Dans plusieurs cas importants, le dessein de transposition est certain. Regardez par exemple la grande épopée de l'Inde, le *Mahābhārata*² Le groupe central des héros est constitué par cinq frères, les Pāṇḍava, dont chacun est caractérisé par un des trois types fonctionnels, l'ordre de leur naissance se conformant à la hiérarchie des fonctions : d'abord un souverain, fondamentalement juste et véridique puis deux types de guerriers, l'un brutal et armé d'une massue, l'autre chevaleresque et excellent archer ; enfin deux jumeaux qui sont définis comme les serviteurs de leurs frères et dont un épisode révélateur montre l'affinité pour l'élevage des bovins et des chevaux. Or ces frères ne sont que des demi-frères, Pāṇḍu n'étant que leur père putatif. En réalité, ils ont été engendrés, dans les femmes de Pāṇḍu, chacun par un dieu, et

le groupement, la hiérarchie des dieux procréateurs, est une variante, rajeunie sur un point, plus conservatrice sur un autre, de la liste canonique que je rappelais tout à l'heure, la liste des dieux mitaniens du traité de Bogazköy : Dharma d'abord, le droit personnifié, tenant la place des anciens souverains Varuṇa et Mitra, et surtout de Mitra ; Vāyu et Indra, tous deux combattants ; et les deux jumeaux Nāsatya, dieux du « tiers état ». Dans son caractère, dans sa conduite, dans le détail de certaines aventures, chacun de ces héros double le dieu dont il est le fils. Et ce procédé de transposition a été utilisé en dehors des Pāṇḍava pour tous les grands héros, bons et mauvais, du poème. Karna, fils du Soleil, par exemple, a deux mères, l'une naturelle et l'autre adoptive, comme le Soleil védique est dit fils des deux sœurs, la Nuit et l'Aurore. Et il succombe aux coups d'Ajuna, fils d'Indra, parce que la roue gauche de son char s'enfonce dans le sol, comme les hymnes védiques disent qu'Indra a arraché ou volé ou enfoncé une des roues du char du Soleil. Le groupe védique indistinct qui porte le nom étrange de « Les tous les dieux », les *Viṣvedeva*, et qui résume en effet, en annulant leurs particularités, l'addition des trois grands groupes fonctionnels bien caractérisés des Āditya, des Rudra et des Vasu, est transposé dans le groupe non moins indifférencié des fils de Draupadī, femme commune des Pāṇḍava, qui en a enfanté un avec chacun de ses maris.

L'ampleur des transpositions prouve que l'opération a été plus que consciente : volontaire, systématique. Elle oblige à admettre qu'un auteur ou une école, un atelier de plusieurs générations peut-être, mais fidèle à un plan, a conçu et réalisé point par point ce démarquage sur le niveau des types humains des rapports et des événements de la société divine.

D. E. : Ce genre d'opération de transposition planifiée, à laquelle ne manque que la signature, se retrouve-t-il ailleurs ?

G. D. : La seconde partie de l'*Énéide* en est un bon exemple, indirect mais clair, et signé Virgile³. Les six premiers chants du poème ont déposé sur la côte du Latium, non loin du site futur de Rome, les héros troyens, Énée et ses compagnons, sans femmes, mais porteurs des Pénates de Troie et d'oracles

qui garantissent la future grandeur de ce que va fonder Énée. Les six derniers chants réunissent douloureusement les conditions de cette fondation dans une guerre suivie d'une réconciliation et d'une fusion des deux peuples. Il a été possible de montrer que Virgile, pour cette naissance du prototype de Rome, a recréé le jeu à trois qui compose le récit traditionnel de la naissance de Rome. Énée, de sang divin comme Romulus, et comme lui possesseur des promesses divines, Énée et ses compagnons échappés de Troie, combattent Latinus, roi d'un peuple d'agriculteurs que la guerre arrachera difficilement au travail des champs comme l'étaient les Sabins dans la légende romuléenne. En outre, pour cette guerre, Énée s'assure le concours, non pas de n'importe quels Étrusques, mais d'un corps d'armée étrusque déjà constitué sous un chef spécialiste qui, sur la foi d'un oracle, attend l'appel d'un chef étranger. La guerre se terminera — Virgile ne décrit pas cette fin mais l'annonce et, d'ailleurs, c'est la suite naturelle de ce qu'il a chanté — par la réconciliation des adversaires, le mariage d'Énée et de la fille de Latinus, et dans la ville nouvelle, l'union de tous les partenaires dont chacun savait par les oracles qu'il était jusqu'alors comme incomplet : Énée avait besoin de femmes et de la terre promise, le corps d'armée étrusque guettait un employeur étranger, Latinus attendait un gendre. C'est, vieilli de quelques générations et paré de tout le talent de Virgile, le schéma même de la guerre sabine aux origines de Rome. L'insistance qu'apporte le poète à souligner par des traits fonctionnels les missions, les caractéristiques des trois protagonistes prouve, soit dit en passant, que — comme nous le savons par ailleurs — ses contemporains avaient pleinement conscience de la signification trifonctionnelle du trio des constructeurs de Rome, Romulus, Lucumon, Titus Tatius.

D. E. : À côté de ces cas de transposition de mythes en épopée ou en pseudo-histoire, y a-t-il des raisons de penser qu'il existait, dès les temps indo-européens, des schémas non plus mythiques, mais épiques à prétention historique ?

G. D. : En voici un : il semble qu'il y ait eu dans le patrimoine commun aux Indo-Européens une sorte de schéma de succession royale susceptible d'être placé dans la partie encore fabuleuse des origines de chaque dynastie. À un ou deux rois typiquement de première fonction succède un roi strictement guerrier auquel succède un roi incarnant la totalité ou un aspect important de la troisième fonction. C'est le cas à Rome pour les quatre règnes pré-étrusques⁴ : Romulus, Numa, puis Tullus, puis Ancus ; au Danemark pour les premiers termes de la famille des Skjoldungar⁵ : Skjöld, le fondateur législateur, puis Gram le frappeur démarqué de Thôrr, puis le couple Hadingus-Frotho, père et fils, homologues du couple divin des grands Vanes, Njördhr et Freyr.

C'est encore le cas en Arménie, avec les fondateurs Hay et son fils, puis avec un Aram exclusivement guerrier, puis avec les deux Aray, Aray le Beau qui suscite tant d'amour et son fils.

D. E. : Reste un problème qui n'est pas mince : comment cette idéologie et ses réalisations, notamment littéraires, ont-elles subsisté chez presque tous les héritiers des « Indo-Européens communs », tout en s'adaptant à des lieux et à des temps nouveaux ?

G. D. : Problème immense en effet, que posent les « faits comparatifs » mis au jour par mon travail et par celui d'autres chercheurs, mais que nous ne sommes pas en état de résoudre. Peut-être les successeurs de Changeux découvriront-ils les mécanismes cérébraux qui permettent cette conservation et ces adaptations.

D. E. : N'est-ce pas le problème que pose aussi le passage, par-dessus un trou de deux mille ans, des trois dieux fonctionnels du rituel d'Iguvium, Juu-, Mart-, Vofiono-, aux trois saints fonctionnels de la fête des Ceri à Gubbio, Ubaldo, Georges et Antoine, et cela avec des survivances de détail étonnantes. Le Juu- d'Iguvium avait une associée nommée

Tursa Jovia, la « Terreur jovienne », et saint Ubaldo a sauvé la ville en frappant les assiégeants de terreur du haut d'une tour⁶.

G. D. : Oui, c'est sensiblement le même, je ne dirai pas mystère, n'aimant pas employer ce mot grec en dehors de son sens technique, mais le même processus aujourd'hui inexplicable où les individus et la collectivité collaborent sans le savoir.

D. E. : Tous les cas dont nous venons de parler comportent certainement une transmission. Mais n'existe-t-il pas des cas où l'on voit se recréer *ex nihilo* quant à la mémoire collective, mais imposées par des circonstances nouvelles, des triades idéologiques ou sociales qui recouvrent jusque dans le détail celles sur lesquelles vous travaillez ? Je pense notamment aux trois Ordres du Moyen Âge.

G. D. : Les trois Ordres du Moyen Âge... La question soulevée par Jean Batany reste ouverte. Le grand livre de Georges Duby a rendu évident le fait que les conditions sociales, ecclésiastiques, politiques du douzième siècle expliquent le développement que les clercs de l'époque ont donné à la structure « prêtres-guerriers-agriculteurs »⁷. Mais ils ne l'ont pas créée. Duby lui-même a signalé qu'elle se trouve déjà au neuvième siècle chez un auteur qui, du coup, a acquis une célébrité peu méritée par ailleurs, Haymon d'Auxerre : commentant un verset de l'Apocalypse et voulant éclairer le mot « tribus » qui s'y trouve, Haymon rapproche les tribus d'Israël où il sent à tort le nombre trois et diverses autres sociétés à trois termes, celle de Rome à peu près telle qu'Isidore de Séville la lui fournit (*senatores, milites, agricolae*) et celle de la chrétienté de son époque (*sacerdotes, milites, agricultores*)⁸.

De ce texte, certains concluent qu'il a simplement démarqué, dédoublé la tradition romaine d'Isidore de Séville pour en faire sa triade chrétienne. Il me semble plutôt ressortir de la rédaction qu'il compare bien trois choses, à ses yeux distinctes, dont il a une connaissance antérieure : deux fournies par sa culture livresque, les tribus de la Bible et la

division ternaire d'Isidore, la troisième fournie par une théorie déjà bien vivante de la société chrétienne. Si tel est le cas, où s'est formée cette doctrine ? Plusieurs hypothèses ont été avancées. La plus probable me paraît être la filiation Irlande-Grande-Bretagne-cour de Charlemagne-Haymon, proposée par Daniel Dubuisson. L'Irlande chrétienne a maintenu en effet sans difficulté la division sociale fonctionnelle des temps préchrétiens, l'Église prenant simplement la place des druides, et d'autre part la Grande-Bretagne a été christianisée, cultivée, par les missions et les couvents irlandais, à York notamment, plus que par les continentaux. À la fin du neuvième siècle, un roi anglo-saxon, chrétien et savant, commentant Boèce, écrit qu'un roi a besoin de disposer d'hommes des trois ordres. Or, Alcuin, « Angle chez les Saxons », comme dit un poème, le rénovateur de l'École du Palais, engagé par Charlemagne, avait été formé à York et sans qu'il emploie la formule, sa correspondance avec les rois anglo-saxons prouve que la conception des trois fonctions, des trois groupes de subordonnés du roi, lui était familière. Alcuin, instituteur de clercs nombreux et célèbres, a donc dans son dossier tout ce qu'il faut pour devenir le suspect numéro un, l'introducteur du schéma trifonctionnel, qui, quelques années plus tard, émerge dans Haymon. Mais encore une fois, la question reste ouverte. La découverte que Joël Grisward a faite sur le cycle épique des Narbonnais, dominé par l'idéologie des trois fonctions construite sur un schéma qui fait plus que rappeler, qui recouvre, le cycle indien de Yayāti, enseigne au moins que d'autres filières, wisigothiques par exemple, peuvent avoir importé le schéma⁹. Quant à moi, pour des raisons qu'il n'y a pas lieu, ici, de développer, en ce qui concerne le témoignage de l'Auxerrois, je continue, à travers Alcuin, à demander au Nord ses lumières.

D. E. : Duby écrit que cette tripartition qu'il repère en plein Moyen Âge allait se retrouver en France au moment de la Révolution par exemple.

G. D. : En effet, elle s'est prolongée, avec les transformations que les siècles et l'évolution de la monarchie

ont apportées. Au début de la Révolution, elle se manifeste une dernière fois avec éclat puisque nous voyons le clergé et la noblesse coalisés en face du tiers état.

D. E. : Dans la préface que vous avez rédigée récemment pour la réédition de *Heur et malheur du guerrier*¹⁰, vous posez le problème du déterminisme et de la liberté. Les structures mentales que vous étudiez se transmettent par elles-mêmes, indépendamment des sujets qui les expriment et les portent en eux. Mais en même temps, elles sont modifiées par leur esprit d'invention, par leur capacité de produire du nouveau. Quelle est, selon vous, la part du changement conscient et quelle est la part des pesanteurs inconscientes ?

G. D. : Le problème est ouvert, béant, il engage toute la métaphysique — ou la physique future — de la pensée individuelle et collective, de l'originalité de chaque cerveau sous les contraintes du langage commun à tous. Quand sera-t-il résolu, ou seulement rationnellement formulé ? Le sera-t-il jamais ? Dans les mythes et les littératures que j'étudie, ce qui m'a surtout frappé, c'est l'incroyable diversité des variantes — proliférations et mutilations, transferts et inversions, décentrages, osmoses, etc. — qui se forment sur ce que je simplifie en le présentant comme un schéma commun. Ma curiosité, ma passion, ce n'est pas tellement de déterminer l'origine commune, de cerner et de dessiner à grands traits le prototype ; c'est, en sens inverse, une fois que la structure mère a été déterminée, de redescendre de ce point extrême à peu près entrevu jusqu'aux versions réelles que nous livrent les textes, dans toutes les provinces de la diaspora, et de jalonner les cheminements qui ont abouti à ces formes diverses.

D. E. : C'est donc une enquête sur le changement, sur la variation... Votre point de vue n'est donc pas si déterministe qu'on pourrait le croire et que vous l'avez vous-même laissé entendre parfois, puisqu'il s'attache à la capacité d'innovation, à la liberté de création...

G. D. : Si, mon point de vue est déterministe. En fait, sur ce point, je rejoins Lévi-Strauss. Il pense que pour n'importe quel

thème, il peut y avoir une infinité de variantes et que, si nous étions équipés intellectuellement, et si l'information ethnologique était complète, nous pourrions prévoir, et ensuite rencontrer effectivement, la totalité de ces variantes. C'est ce qu'il a tenté et en grande partie réussi pour les systèmes de parenté. S'il reste, dans la classification théorique, des types non attestés, ce n'est que provisoire. Tôt ou tard, on observera, en Afrique ou ailleurs, de quoi les remplir. Je suis assez enclin à penser que, pour ma matière, en déformant progressivement et systématiquement les articulations d'un prototype entrevu, on devrait arriver à prévoir les diverses évolutions qui, en fait, se sont produites. Mais, pour ce qui est de l'ingéniosité, nous serions toujours en défaut : la nature en a plus que nous.

D. E. : Puisque nous parlons de la transmission, il y a un problème que nous n'avons pas évoqué jusqu'ici et qu'il faudrait aborder : les représentations mythologiques ou épiques que vous retrouvez dans des régions différentes et que vous rapportez à un modèle archaïque commun n'ont-elles pas pu se transmettre, au contraire et tout simplement, par emprunt d'une société à une autre ? Vous excluez généralement une telle possibilité ?

G. D. : Oui, généralement. Je peux vous donner un exemple : le thème de l'heureuse collaboration du Borgne et du Manchot¹¹. Nous n'en avons que deux témoins, mais dans des conditions telles qu'on ne peut pas supposer un emprunt dans un sens ou dans l'autre. Nous le trouvons chez les Scandinaves, sous forme mythologique, et à Rome, non pas dans la mythologie, mais, comme souvent, transposée dans l'« histoire » des origines qui est, en réalité, de l'épopée.

Dans une circonstance importante pour la société, à Rome pour la société humaine, chez les Scandinaves pour la société divine, dans une situation d'extrême péril, le salut est obtenu par des actions conjuguées, successives et complémentaires de deux personnages, l'un borgne, devenu borgne dans une circonstance antérieure à l'événement en cours, et l'autre devenant manchot dans le cadre de cette scène même.

Au cours de la tentative de reconquête par les Étrusques de Porsenna, Rome est sauvée deux fois : à un moment où la ville est presque prise d'assaut, Horatius Coclès, dont le surnom signifie le « Cyclope », s'installe sur le pont et terrifie l'ennemi par ses regards et par une sorte de don d'invulnérabilité. Mais les Romains n'en sont pas moins assiégés, affamés. Alors intervient un jeune homme nommé Mucius. Il demande au Sénat la permission d'aller tuer le chef ennemi. Il gagne le camp étrusque, va jusqu'au prétoire, mais se trompe de victime et tue un lieutenant du roi. Alors il tend le bras sur un brasero et le laisse brûler en disant en substance : aussi résolu que moi à tous les sacrifices, il y a trois cents jeunes Romains prêts à reprendre mon action ; j'ai échoué, l'un d'entre eux réussira. Le roi ennemi est impressionné par ce geste et ne doute pas de la véracité de cette déclaration apparemment fausse. Il décide immédiatement de faire la paix.

Rome a donc été sauvée en deux temps par le prestige d'un personnage qui n'avait qu'un œil et par l'héroïsme d'un autre qui sacrifie une de ses mains pour garantir au chef ennemi la véracité d'un mensonge.

Chez les Scandinaves, la liaison est encore plus étroite entre le Borgne et le Manchet. Le dieu Óðhinn est borgne parce qu'il a mis son œil en gage dans une source pour acquérir le savoir total, notamment magique. Le dieu Týr, lui, est à la fois le dieu du *thing*, de l'assemblée judiciaire et politique où la violence se déguise en droit, et le dieu du combat où la violence se dévoile. Un jour, la société divine court un danger mortel du fait de la naissance d'un petit loup, dont on sait simplement que, devenu grand, il engloutira tout, les dieux et le monde. Il est donc nécessaire de l'enchaîner, pendant qu'il est encore temps, et avec un lien qui ne puisse se rompre. Double problème : fabriquer ce lien, puis persuader le petit loup, sous couleur de jeu, de se laisser immobiliser par ce lien.

C'est naturellement le dieu magicien qui, grâce au savoir acquis en échange de son œil, connaît le secret de la fabrication. Il fait réunir par des nains des ingrédients qui

n'existent pas dans la nature : la barbe des femmes, les racines des montagnes, le bruit du pas d'un chat, la voix des poissons et le crachat des oiseaux. Le lien qu'il obtient ainsi est d'une extrême ténuité, en apparence fragile comme un fil de soie, mais en fait absolument incassable. Reste à faire accepter le jeu au petit loup. Méfiant, le loup demande qu'un dieu mette une main dans sa gueule pour garantir l'honnêteté de l'opération. Seul le dieu du droit, du *thing*, Týr, fait le sacrifice et quand le petit loup s'aperçoit qu'il a été trompé, il coupe la main du dieu qui devient manchot. Nous avons là une même association. Le ressort, le plan, les mutilations du mythe Scandinave, recouvrent ceux du récit romain, mais dans un scénario tout différent qui exclut l'hypothèse d'un emprunt : s'il s'agissait d'un emprunt, plutôt que le schéma, des détails pittoresques, des morceaux de décor auraient été conservés. Ici, rien ne concorde, sauf, dans son étrangeté, l'essentiel¹².

D. E. : Mais il y a tout de même des cas où l'emprunt entre deux sociétés voisines est plus que probable. Par exemple, vous venez d'évoquer le passage de la théorie des trois ordres de l'Irlande à la Gaule au cours du Moyen Âge. Y a-t-il d'autres cas marquants ?

G. D. : Dans le petit texte que j'ai donné au *Magazine littéraire* d'avril 1986¹³, j'ai repris la question des trois médecines « fonctionnelles » que Benveniste avait pensé pouvoir reporter aux temps indo-européens : la médecine de l'incantation, la médecine de l'herbe et la médecine du couteau. Certes, ces trois procédés sont utilisés dans toutes les médecines archaïques : on soigne avec des formules magiques, de la chirurgie, des onguents ou des potions. Mais la théorie, la mise en tableau organisé, didactique, n'est attestée qu'en Grèce et dans l'Iran mazdéen, chez Pindare et dans le traité magique de l'*Avesta*. Alors on peut se demander s'il ne s'agit pas d'un emprunt, étant donné que les Grecs ont été en constante liaison avec les Iraniens par le truchement des Ioniens d'Asie Mineure.

D. E. : Mais ce sont là de petites choses. Il n'y a pas d'exemple caractérisé pour les grands textes ?

G. D. : Non, dans les grandes structures, je ne connais pas d'exemple. En général, les scénarios dans lesquels les mythes ou les légendes appliquent le cadre des trois fonctions sont trop différents, tout en maintenant clairement l'intention et le mécanisme qui leur sont communs, pour qu'on envisage un emprunt.

-
1. C'est la troisième partie de *Mythe et épopée, I*.
 2. C'est la matière de la première partie de *Mythe et épopée, I*.
 3. C'est la matière de la deuxième partie de *Mythe et épopée, I*.
 4. Sur ce point, voir, en dernier lieu : *Heur et malheur du guerrier, op. cit.*, pp. 14-24.
 5. Voir : *Du mythe au roman*, P.U.F., 1970, 2^e édition, 1983.
 6. Cf. *Mariages indo-européens*, Payot, 1979, pp. 123-143, développant une suggestion de Maurizio del Ninno.
 7. Georges Duby, *Les trois ordres ou l'imaginaire du féodalisme*, Gallimard, 1978.
 8. Cf. *Apollon sonore, op. cit.*, pp. 205-248.
 9. Joël Grisward, *Archéologie de l'épopée médiévale, op. cit.*
 10. *Op. cit.*, p. 11.
 11. Cf. *Mythe et épopée, III, op. cit.*, pp. 268-283.
 12. Voir la discussion contre R.I. Page, in *L'oubli de l'homme..., op. cit.*, pp. 259-277.
 13. *Magazine littéraire*, n° 229, avril 1986, dossier spécial Georges Dumézil.

3. « LES GRECS SONT DES AMANTS INGRATS »

D. E. : Quand on regarde tout ce que vous avez écrit, au moins sur les épopées, le texte qui revient sans cesse dans vos comparaisons, c'est le *Mahābhārata*.

G. D. : Oui, mais il faut rendre à Stig Wikander, et à lui seul, le mérite d'avoir découvert le jeu des trois fonctions dans le *Mahābhārata*.

D. E. : Mais comme vous le disiez précédemment, il l'a fait en exploitant vos découvertes de 1938 sur l'idéologie trifonctionnelle à Rome et dans l'Inde.

G. D. : Disons que ce fut une fécondation réciproque. Avant la guerre, Wikander, comme toute l'école orientaliste d'Upsal, s'était intéressé à un dieu, Vāyu, proprement le Vent, auquel j'avais prêté peu d'attention ; et il avait mis en valeur l'aspect combattant, mais combattant brutal, de ce dieu : en Iran, comme dans l'Inde, en effet, les héros qui se réclament de lui sont des « héros à la massue », exemple Bhīma, le second des cinq frères Pāndava, dans le *Mahābhārata*. De mon côté, j'avais souligné la signification fonctionnelle de la vieille structure védique et prévédique formée de Mitra-Varuṇa, expression dédoublée de la souveraineté, d'Indra, guerrier, et des jumeaux Nāsatya, bienfaiteurs des hommes au « détail » — structure où Vāyu ne figurait pas.

Après la guerre, quand mes livres d'après 1938 sont arrivés en Suède, Wikander a aussitôt remarqué que, en restituant à

Vāyu le caractère guerrier que lui-même avait mis en lumière, et en l'introduisant dans le groupe de Bogazköy à côté d'Indra, on obtenait, dans l'ordre des engendremens, la liste des cinq Pāndava : Dharma, rajeunissement épique des dieux souverains, est le père du héros souverain, puis Vāyu et Indra, respectivement, sont les pères de Bhīma, le colosse à la massue, et d'Arjuna, le héros archer ; enfin, les Nāsatya engendrent les deux derniers, des jumeaux comme ils le sont eux-mêmes. Tout le reste, et d'abord l'explication de l'épouse unique commune aux cinq Pāndava et ce que j'ai ajouté dans *Mythe et épopée, I*, tout est sorti de là : il a été facile de montrer que, jusque dans un grand détail, les fils, si j'ose dire, reproduisent leurs pères, se conforment en tout point aux natures et aux fonctions de leurs pères. Le ou les auteurs du poème ont fait des prodiges d'ingéniosité pour souligner cette homologie. Par exemple, un des services que rendent dans la théologie védique les jumeaux Nāsatya (appelés aussi Aṣvin, c'est-à-dire les « chevalins ») est d'assurer la prospérité des troupeaux. Il était difficile de maintenir ce caractère à leurs fils, les jumeaux épiques, qui comme tous les fils putatifs de Pāndu sont par naissance des *kṣatriya*. Mais les auteurs du poème ont imaginé un épisode où chacun des cinq Pāndava est obligé de cacher son identité, de s'attribuer un mode de vie qui la dissimule. Or, un des jumeaux choisit de jouer les bouviers (ou plus exactement, les dieux leurs pères étant aussi médecins, de jouer les vétérinaires de bovins) — et l'autre jumeau choisit le métier symétrique pour les chevaux.

D. E. : Et les autres Pāndava ?

G. D. : Seuls les deux guerriers, Bhīma et Arjuna, sont par essence ce qu'ils sont dans la vie sociale, des *kṣatriya*. Mais le premier des Pāndava, Yudhisthira, le souverain, sous son état civil de *kṣatriya*, porte une nature de brahmane ; or lui aussi, dans la même circonstance où les jumeaux se déguisent en *vaiçya*, élit le « camouflage » qui en fait correspond à sa vraie nature : il se présente comme brahmane¹.

D. E. : Dans votre travail, depuis le début jusqu'à aujourd'hui, l'Inde a été l'un de vos domaines de prédilection.

G. D. : Vous savez, l'Inde, les Indes, sont un monde. Pour l'étudier vraiment, il faudrait ne rien faire d'autre.

D. E. : Justement, n'avez-vous pas le sentiment, parfois, que le projet des comparatistes implique qu'ils couvrent une surface géographique et livresque telle qu'ils ne peuvent rien étudier de près ? Ne ressentez-vous pas comme un manque le fait de ne pas être un spécialiste de tel ou tel domaine que vous abordez ?

G. D. : Je m'en suis accommodé !

D. E. : Êtes-vous allé en Inde ?

G. D. : Non. Pendant que j'étais en Turquie, j'y avais songé. Alfred Foucher m'avait averti de la vacance d'une chaire dans une université, à Allahabad je crois, et il m'avait proposé de soutenir ma candidature. Mais j'étais vraiment trop heureux en Turquie.

D. E. : Vous deviez pourtant avoir très envie d'y aller ?

G. D. : Non, je ne suis pas tellement touriste.

D. E. : Mais vous n'avez pas cessé de voyager...

G. D. : En fait, ce que j'aime, c'est aller d'un trait, d'un vol, dans une ville, dans un village, et de m'y faire adopter, de m'y naturaliser. La Turquie, vous ai-je dit, est comme ma seconde patrie, et pourtant, je n'en connais que quelques coins, dans une dizaine de Vilayets. Mais j'y suis — ou j'y étais — chez moi. Je n'y suis pas retourné depuis 1972 : mon cœur supporte mal les collines de la seconde Rome. Elles me manquent, elles et leur peuple.

D. E. : Mais n'aviez-vous pas l'impression que, pour comprendre parfaitement l'Inde, il aurait fallu vous y « naturaliser » un peu ?

G. D. : Certes, il aurait mieux valu, mais on ne peut pas passer son temps à regretter ce qu'on n'a pas fait. Et puis, comment me serais-je naturalisé dans l'Inde qui me concerne le plus, l'Inde des rituels et des hymnes védiques ?

D. E. : Y a-t-il malgré tout un pays où vous regrettez de n'être pas allé ?

G. D. : Ce serait plutôt la Chine. Mais je le répète, de tous les pays où j'ai vécu, si j'avais à tout recommencer, je crois que celui où j'aimerais vivre et éventuellement mourir, c'est la Turquie. Très exactement le Bosphore.

D. E. : Et quelle serait votre époque de prédilection, dans l'histoire ?

G. D. : Sans aucune hésitation le temps de Périclès, ou plutôt ce qui a suivi. C'est alors que s'est opérée, en pleine conscience, la mutation critique de l'esprit humain. Tout a été remis en question en cinquante ans. Les raisonnements de Socrate me semblent toujours mal construits, c'est encore de la préphilosophie, de la sophistique, qui finit par tout démontrer par glissements d'un concept à un autre, mais quand on pense à tout ce qui en est sorti, comme on voudrait avoir assisté, participé à cette aventure !

D. E. : Mais cette époque n'est-elle pas justement l'adieu définitif de la Grèce au modèle indo-européen ?

G. D. : La correction avait commencé plus tôt : en dépit du conflit trifonctionnel des déesses, Homère a déjà échappé au carcan indo-européen. De toute façon, je n'aurais pas du tout aimé vivre chez aucun de ceux que j'ai étudiés. Je n'aurais pu respirer dans une société dominée par des druides, ou par des brahmanes, ou par des *patres conscripti*. Je révère aujourd'hui les uns et les autres, puisque c'est grâce à eux que la matière de mon étude a été conservée de génération en génération. Quant aux *kṣatriya* de l'Inde, quant aux Doriens de Sparte, quant aux Vikings, ces pillards avides de butin et de sang, ils ne devaient pas du tout ressembler à ma bonne armée des batailles de 1918. Et malgré le plaisir que j'aurais eu à discuter avec Cicéron de la nature des dieux, je n'aurais pas été à mon aise chez les héritiers de Romulus.

D. E. : Vous n'avez pas l'air d'aimer beaucoup les Indo-Européens !

G. D. : Je les aime de loin, dans mes livres.

D. E. : Pour revenir à la Grèce, elle a joué un rôle à part dans votre travail. Vous disiez que vous aviez d'abord considéré la mythologie grecque comme l'un des termes indispensables de toute comparaison indo-européenne. Mais après 1938, elle n'apparaît presque plus dans vos livres.

G. D. : Les trois fonctions n'ont été aperçues en Grèce qu'après 1938. Sensiblement plus tard. Et pas tellement par moi, mais d'abord par Francis Vian puis par Atsuhido Yoshida et par Bernard Sergent, et la collection qu'ils ont faite est déjà considérable. J'essaie d'y contribuer.

D. E. : Cela signifie donc que les trois fonctions pouvaient être repérées en Grèce. Pourquoi, pour votre part, avez-vous laissé la Grèce de côté ?

G. D. : Je ne l'ai pas laissée ni mise de côté. Plutôt en réserve. D'autres dossiers plus urgents et plus prometteurs m'occupaient, et l'abus de la référence grecque m'avait si souvent fourvoyé avant 1938 que j'ai ensuite été trop prudent. Je suis heureux que mes cadets l'exploitent. Je m'étais borné en 1941, à la fin de *Jupiter, Mars, Quirinus*, à dire quelques mots sur les tribus ioniennes que les Grecs eux-mêmes définissaient par des fonctions ou des métiers. Mais ces définitions, d'ailleurs instables, n'avaient aucune importance dans la vie des cités. Des confirmations me sont venues par la suite. Athènes même, par exemple, était non pas gouvernée, mais en quelque sorte présidée par les trois principaux archontes : l'archonte « roi » aux fonctions surtout religieuses (il dirigeait les Mystères) ; l'archonte « polémarque » dont le nom indique assez la mission primitive mais qui, dépossédé du « militaire » par l'institution des stratèges, gardait du moins la charge d'organiser les funérailles des « morts au champ d'honneur » ; l'archonte tout court, ou « l'éponyme », s'occupait de toutes les questions économiques concernant la famille qui pouvaient se poser entre *citoyens* (les *météques*, étrangers domiciliés, relevant du « polémarque » par la même

ambiguïté de vocabulaire qui fait qu'en latin *hospes*, « hôte », contient *hostis*, « ennemi »).

D. E. : Vous venez de rappeler que la Grèce s'est assez vite détachée du cadre des trois fonctions tel que vous le retrouvez ailleurs dans le monde indo-européen.

G. D. : Elle en a gardé des traces religieuses, épiques, institutionnelles. Mais alors que Rome constituait une légende trifonctionnelle de ses origines dont les traditions indiennes et scandinaves fournissent l'équivalent et garantissent l'antiquité, les cités grecques se sont construit des passés différents.

D. E. : C'est ce que vous appelez le « miracle grec » ?

G. D. : Non, c'est plutôt une conséquence du miracle. Ce que j'appelle ainsi, après tant d'autres, c'est la naissance de la critique dont nous venons de parler. Les Grecs se sont mis à douter, à tout remettre en question, à réfléchir librement — ou presque. Il n'y a pas beaucoup de peuples qui aient fait cela et si complètement.

D. E. : C'était la naissance de la « raison occidentale ».

G. D. : Oui, c'est en Grèce, avant tout dans les pays ioniens, à Athènes, que la mutation s'est produite. En un peu plus de deux millénaires, elle s'est étendue, non sans résistance des « vieilles espèces », à une grande partie de l'humanité.

D. E. : Cette pauvreté de la Grèce en matière trifonctionnelle rend d'autant plus précieuse toute parcelle découverte.

G. D. : Oui, mais ce sont des parcelles.

D. E. : Vous citez souvent le *Jugement de Pâris*.

G. D. : Homère, quoi qu'on en ait dit, a connu le *Jugement de Pâris* et les conduites qu'il attribue aux trois déesses dans la Colère d'Achille prouvent qu'il en comprenait les conséquences démesurées². Mais on peut lire et goûter l'*Iliade* sans penser à l'étourderie trifonctionnelle du prince-berger.

D. E. : Dans vos *Esquisses*, dans l'*Apollon sonore* notamment, vous analysez quelques textes à la lumière des trois fonctions. Ainsi sur les « Retours » après la destruction de Troie.

G. D. : Oui, et ce n'est pas ce que j'ai fait de plus solide. Ce ne sont que des esquisses et donc des suggestions, des solutions à éprouver. Mon « meilleur » en la matière, à mon sens, ce sont quelques analyses à propos d'Héraclès : les trois péchés, la mort et le testament. Je vous renvoie à *Heur et malheur du guerrier* et à une esquisse du troisième recueil³. Mais surtout au bilan établi avec beaucoup d'objectivité par Bernard Sergent.

D. E. : Pour dire les choses autrement, ce sont les Grecs que vous préférez, mais ce sont ceux qui vous favorisent et vous aident le moins.

G. D. : Oui, c'est vrai, ce sont des amants ingrats. Je ne suis pas leur première victime. Mon bon maître René Durand qui enseignait à la Sorbonne et passait à juste titre pour être le meilleur latiniste de la maison — il intitulait modestement l'un de ses cours : « Phrases latines difficiles » — disait volontiers qu'il avait raté sa vie : il aurait voulu « faire du grec ». Moi aussi, en un sens, je voulais faire du grec et j'ai commencé en essayant d'éclairer la mythologie grecque. Mais les Grecs m'ont rejeté.

1. Cf. *Mythe et épopée*, I, *op. cit.*, pp. 67-73.

2. Cf. *L'oubli de l'homme...*, *op. cit.*, pp. 15-30.

3. *Ibid.*, pp. 71-79.

4. QUIRINUS ET LES MASSES

D. E. : Vous avez écrit bien des livres depuis votre découverte de 1938. Certains portent sur les trois fonctions réunies ; certains portent sur la première seule, la fonction de souveraineté, notamment *Mitra-Varuṇa* ; d'autres encore sur la deuxième fonction, je pense notamment à *Heur et malheur du guerrier*, mais vous n'avez jamais écrit de livre d'ensemble, de synthèse sur la troisième fonction, celle qui touche à la prospérité et à la fécondité. Pour quelle raison ?

G. D. : Cela tient à la matière de cette fonction centrée en effet autour de la notion de prospérité matérielle des individus, des familles, des sociétés : elle a autant de facettes que cette prospérité comporte d'éléments qui, eux-mêmes, entraînent avec eux leurs conditions et leurs conséquences. Ajoutez que les décors dans lesquels elle s'exerce ne sont pas abstraits, ni simples, comme ceux des fonctions supérieures : la prospérité est liée à la vie économique que commandent la topographie, le climat, etc. Il résulte de cela que la troisième fonction ne propose pas à l'observateur une structure unitaire, mais, si l'on peut dire, une unité morcelée, un puzzle dont chaque morceau peut être choisi pour point de départ dans l'exploration du tout.

Prenez par exemple pour centre la fécondité humaine : elle implique des naissances multiples, qui produisent le « grand nombre », une masse démographique plus considérable que celle des spécialistes de première et de deuxième fonction. Ces naissances supposent la sexualité, avec ses propres conditions et ses propres ornements, par exemple la beauté, l'amour (éventuellement, je pense à Ganymède, avec les déviations qui contreviennent à la fécondité !) ; elles supposent aussi la paix,

opposée à la guerre qui détruit, et dans cette paix, le bien-être, et d'abord le ravitaillement régulier, c'est-à-dire, suivant les temps et les lieux, l'agriculture, l'élevage, et encore ce qui résulte normalement du bien-être dans la paix, à savoir la richesse, avec ses vertus et ses vices ; enfin, ces naissances n'ont de sens que si les individus et la société durent dans leurs corps, c'est-à-dire qu'elles exigent la santé, qui suscite la médecine.

Et l'énumération n'est pas close. Or vous pouvez vérifier : au lieu de la fécondité, prenez pour point de départ, disons la paix : tout ce que j'ai énuméré viendra, à titre de conditions ou de conséquences, au premier ou au deuxième degré. Ajoutez que lorsqu'il s'agit des dieux, ceux de troisième fonction impliquent un contact plus étroit, plus familier, non seulement avec les détails du pays (par exemple la déesse-rivière), mais avec la société des hommes, une familiarité qui peut aller, sous des formes diverses, jusqu'à faire vivre ces dieux chez les hommes, avec les hommes, tout en les maintenant dans la société divine. On a parlé à propos de la troisième fonction de « fourre-tout ». Pourquoi pas, si l'on comprend que tout ce que je viens d'énumérer et qui ne relève pas du sacré ou du pouvoir pur, ni de la force pure, constitue dans la nature même un conglomerat de causes et de faits indissociables.

D. E. : Pouvez-vous expliquer, par cette conception du « conglomerat », le Quirinus romain, troisième terme de la triade pré-capitoline, dont nous avons déjà parlé à maintes reprises depuis le début de nos entretiens ? N'est-ce pas à propos de lui que votre adversaire Piganiol, l'historien de Rome, avait parlé de fourre-tout ?

G. D. : Quirinus, en effet, n'a pas l'unité simple d'un Mars ou d'un Jupiter¹. Il semble même plein de contradictions. Mais vous pouvez vérifier que tous les éléments de sa définition se trouvent dans l'unité morcelée que je viens de vous faire parcourir. Et réciproquement, que tous les morceaux de cette unité complexe, sauf la sexualité tôt assurée par le couple *Liber-Libera*, sauf l'élevage et la médecine, se retrouvent dans sa nature ou dans les fonctions de son prêtre. Simplement, les

Romains n'ont pas souligné la solidarité, l'articulation des éléments et se sont bornés à les conserver. Dieu de la masse (**co-uirīno-*), son nom le rattache aux *curiae* dont la légende lie l'institution à l'entrée des Sabins (et des Sabines) dans la société romaine, et lui-même étant considéré par certains antiquaires comme le « Mars sabin », il patronne la paix, par opposition au *Mars saevus* (comme d'ailleurs les *quirites*, civils dans la paix, se transforment en *milites* quand il y a la guerre). Son flamine propre n'intervient que dans des opérations concernant le grain, et il y a des variantes de la triade où il cède sa place à Ops, l'Abondance², ou à Vénus, et plus anciennement sans doute, à Flora, dans les courses de chars³.

Seul des dieux, il passe pour avoir vécu parmi les hommes, il est Romulus divinisé, continuant dans l'au-delà à protéger les hommes. L'imbroglia des traditions relatives à sa mort et à sa divinisation sont instructives à cet égard : au cours d'une assemblée, suivant les uns, il a été enlevé au ciel à la faveur d'une brume épaisse, et suivant d'autres, il a été tué par les sénateurs, mis en morceaux, et ces morceaux déposés en divers endroits de l'*ager romanus*, ce qui est un type de rituel agraire largement répandu dans le monde. Et il se serait lui-même manifesté à l'ancêtre des Jules dans une vision et nommé de son nouveau nom : Quirinus. Les historiens de la religion romaine se sont habitués à expliquer, ici comme toujours, la multiplicité et la contradiction par une chronologie : ce serait des apports d'époques diverses, ou de milieux divers ; l'opposition guerre-paix serait tardive et l'on m'objecte le fait que, annuellement, on graisse les armes de Quirinus : n'est-ce pas là, dit-on, la preuve qu'il a des armes ? Certes, mais elles ne sont signalées dans un rituel qu'à cette occasion et graisser une arme signifie qu'on la garde en état de servir plus tard, mais que, pour le présent, on ne s'en sert pas, on la range. L'assimilation de Quirinus à Romulus ne peut qu'être aussi postérieure aux origines, dit-on, puisque, avant l'influence grecque, les Romains ne concevaient pas de telles promotions. Qu'en sait-on ? C'est justement dans ce cas et

dans ce cas seul, à propos des personnages de troisième fonction, que l'ambiguïté du céleste et du terrestre, la circulation entre l'un et l'autre, cherche normalement à s'exprimer.

Et puis, et puis, les autres Indo-Européens ont leur mot à dire. Cette combinaison d'éléments que tant de latinistes refusent de considérer comme congénitale, comme constituant la définition même du dieu, elle se retrouve en Scandinavie, dans le signalement du dieu Freyr, qui est l'homologue de Quirinus, le représentant de la troisième fonction sur l'autel de Vieil Upsal. Comme Quirinus, prétendument Sabin dans une des variantes, est « introduit » dans la société complète par la composante Sabine, de troisième fonction, de même Freyr, un des grands Vanes, vient avec son père Njördhr s'associer aux Ases pour constituer la société divine complète. Il est « Freyr », non le souverain, mais *le chef du peuple divin en tant que masse*. Les Lapons l'ont emprunté sous le nom de Veralden Olmay, transcription d'un titre nordique, *veraldar godh*, « le dieu des générations d'hommes du monde », et c'est lui en effet qui précède, guide le cortège du peuple divin au complet — sauf les parents du mort, déjà présents — aux funérailles de Baldr. À Vieil Upsal, son idole se distingue par un *énorme membre viril*. Sous son règne, dans la variante historicisée où les dieux sont présentés comme des rois successifs, le pays produit des *moissons inouïes* et cette prospérité est due à une *paix*, si parfaite, si durable, qu'elle est restée proverbiale : « la paix de Freyr » — ou plutôt, d'après un de ses autres noms, « la paix de Frodhi ». Enfin, l'ambiguïté « ciel-terre » — séjour chez les dieux au même titre que les autres dieux, séjour chez les hommes et attachement physique à la terre — est exprimée, toujours dans la variante historicisée, par le scénario de sa fin : les nobles suédois cachent d'abord au peuple qu'il est mort et promènent son cadavre dûment salé à travers le pays, dans une voiture fermée ; puis quand, malgré le sel, la chair tombe en pourriture, ils l'enterrent sans le brûler. Tout cela ne l'empêche pas, dans la mythologie, d'habiter dans l'au-delà, dans l'enclos

des Ases et d'y jouer son rôle⁴. Ainsi Freyr présente le même puzzle d'aspects que Quirinus, simplement avec la note plus vive qu'est son *ingens priapus*. Et vous voyez du même coup comment de tels dossiers donnent matière à des énumérations de qualités solidaires plutôt qu'à des structurations.

1. *La religion romaine archaïque, op. cit.*, pp. 153-290.

2. *Idées romaines*, Gallimard, 1969 (2^e édition, 1980), pp. 289-304.

3. *Rituels indo-européens à Rome*, Klincksieck, 1954, pp. 44-61.

4. *Les dieux des Germains, op. cit.*, pp. 117-119.

5. DU BON USAGE DU BON SENS

D. E. : Comment définiriez-vous votre travail aujourd'hui ? Dans votre leçon inaugurale au Collège de France, vous parliez d'« ultra-histoire ».

G. D. : Je ne peux pas dire que je travaille dans la préhistoire : la profondeur de la préhistoire se mesure par dizaines, par centaines de milliers d'années, et, moi, je ne fais que toucher la frange de préhistoire qui est déjà éclairée par les premiers documents écrits.

D. E. : Mais quand vous dites que vous faites de l'« ultra-histoire », n'empiétez-vous pas à l'inverse sur le territoire des historiens ?

G. D. : J'aimerais me définir comme un historien. Mais les historiens ne m'admettent pas facilement parmi eux. C'est pour cette raison que je me désigne moi-même comme comparatiste. Ce titre-là au moins, s'il n'est pas patenté, personne ne peut me le contester.

Mais entendons-nous : ce que j'appelle l'« ultra-histoire » concerne les Indo-Européens — et là, à juste titre puisqu'ils ne pratiquent pas la comparaison, les historiens ne s'aventurent pas. C'est pour la suite, pour la plus vieille histoire de chaque domaine particulier, Rome, Scandinavie, etc., que les conflits commencent : quand j'essaie de montrer par exemple que ce que les annalistes racontent de la guerre sabine, des quatre règnes pré-étrusques, de la guerre de Porsenna, conserve, en les présentant comme de l'histoire, des représentations mythiques antérieures à Rome et que seule la comparaison permet de comprendre. On admet volontiers, parmi les

historiens, que la réalité a été enjolivée, chargée de légendes. Je vais plus loin en montrant que ces légendes sont cohérentes, constituent la « mythologie humaine » de Rome, comparable aux mythologies divines d'autres peuples de la famille indo-européenne : les épisodes du règne de Tullus Hostilius correspondent dans leur esprit et leur enchaînement (la défaite des trois Curiaces par le troisième Horace, le châtement perfide du perfide dictateur albain...) aux principaux mythes d'Indra (le Tricéphale défait par Trita, « le troisième » ; le châtement perfide du perfide Namuci...) ¹. Et cela va loin : l'histoire de Camille, dévot de la déesse de l'aurore, Mater Matuta, est construite sur la mythologie de cette déesse, telle qu'elle ressort de ses rites, éclairés eux-mêmes par les mythes de l'Aurore dans le *Rig Veda* ². Voilà les provinces où je provoque la colère ou l'ironie d'historiens de Rome tels que feu Piganiol ou, de nos jours, Momigliano.

D. E. : Mais alors que reste-t-il des faits dans ces premiers siècles de Rome, si tout ce que nous en dit l'histoire ancienne est, selon vous, de la mythologie déguisée en histoire ?

G. D. : Probablement l'image confuse de conflits authentiques avec les voisins, Latins d'abord et aussi Étrusques, Sabins ; une période d'occupation étrangère sous des « Tarquins », confirmée par l'archéologie ; des traditions liées à des institutions religieuses, points fixes de la mémoire (le culte capitolin et sa réplique plébéienne) ; une ou plusieurs razzias de bandes gauloises venues du Nord ; un long conflit entre patriciens et plébéiens... Tout cela descend assez loin dans le temps, jusqu'à la fin du quatrième siècle avant notre ère. Voici l'arène où, rétiaire, je joue contre des myrmidons. Il y a parfois des meurtrissures, et surtout des rancunes, voire des haines qui se croient tout permis contre moi.

D. E. : En somme, et nous revenons là à des questions que nous avons déjà abordées, vous éclairez plus les structures mentales que les faits.

G. D. : Oui, et ce n'est pas un si petit service que la comparaison indo-européenne rend aux historiens, à ceux du

moins qui, raisonnablement, sont prêts à reconnaître à la fiction une large place dans les récits traditionnels : elle leur montre l'origine pré-romaine, l'harmonie, et, aussi, le sens premier d'une grande partie de cette fiction.

*

D. E. : Pour en venir à votre manière de travailler, pouvez-vous dire comment vous procédez ?

G. D. : Je compare des textes, des faits, dont les structures et les contextes m'engagent à les considérer comme comparables.

D. E. : En fait, votre matériau se laisse, pour ainsi dire, réduire à un petit nombre de sources, de textes anciens.

G. D. : Pour l'essentiel, ce sont en effet les mêmes témoins que je convoque : Tite-Live, Plutarque, les *Fastes* d'Ovide, le *Rig Veda*, le *Mahābhārata*, l'*Edda*. J'ai dit un jour que mon bagage usuel devait approcher d'une centaine de livres. Mais c'était prétentieux. Je ne dépasse guère la dizaine.

D. E. : Comment manipulez-vous ces textes ? Vous dites souvent que votre seule méthode, c'est le tâtonnement.

G. D. : Oui, tâtonner, c'est-à-dire, avec une meilleure image, suivre une piste, revenir au carrefour, en essayer une autre... Je peux vous donner comme exemple le personnel épique du *Mahābhārata*. Je lui ai consacré plusieurs cours du Collège de France. Mais avant de réussir à mettre tous les héros en place, c'est-à-dire à dresser le tableau complet des équivalences entre dieux et héros tel qu'on le lit dans *Mythe et épopée*, I, que d'hésitations et de repentirs !

D. E. : Tout à l'heure, vous disiez, à propos de la foisonnante troisième fonction, qu'elle était un « puzzle ». Le mot ne vaut-il pas pour l'ensemble de votre travail ?

G. D. : En un sens, oui. Mais un puzzle où la comparaison précise petit à petit le modèle à réaliser. Prenez une petite découverte à laquelle j'ai déjà fait allusion. Je dis « petite » parce que chacune de ce que j'appelle pompeusement mes découvertes est précise, limitée, même si, à elle seule ou rapprochée d'autres du même genre, elle donne ensuite matière à de plus amples réflexions. Je pense aux rites énigmatiques de la fête romaine de Mater Matuta, la déesse de l'Aurore : les dames romaines expulsent à coup de baguettes une esclave préalablement introduite dans le temple ; puis elles prennent dans leurs bras et recommandent à la déesse non leurs enfants mais leurs neveux. Comment ces deux scènes s'ajustent-elles ? Quelle est le principe de leur réunion ? Les images védiques de la déesse Aurore, Uṣas, ont suggéré la solution : Uṣas, l'Aurore, expulse d'abord du ciel la démoniaque obscurité, puis recueille, ou plus exactement achève, comme une deuxième mère, l'enfant commencé par sa sœur, la bonne Nuit.

D. E. : Dans la préface de *La courtisane et les seigneurs colorés*³, vous évoquez comme principe de votre méthode les Règles cartésiennes.

G. D. : Les Règles de Descartes, au fond, ne sont qu'un appel au bon sens. Mais il peut être fait un mauvais usage du bon sens. Un jour, je m'étais amusé à composer une parodie des quatre règles. Il ne m'en reste qu'une seule en tête, mais elle exprime bien ce qui est, dans nos études, l'origine de beaucoup de mauvais raisonnements. J'avais remplacé : « Diviser chacune des difficultés en autant de parcelles qu'il se pourrait et qu'il serait requis pour les mieux résoudre », par la formule : « Diviser les difficultés en autant de parcelles qu'il faut pour ne plus les voir. » Un exemple entre des dizaines : vous vous souvenez que dans la guerre contre Porsenna, Rome est sauvée par un héros à un œil, dont le regard tient les ennemis à distance, et un héros qui se laisse brûler la main pour que son mensonge soit cru. La société des dieux Scandinaves est sauvée par la collaboration du dieu à un œil qui donne la recette d'un lien exceptionnellement solide et du

dieu Týr qui met sa main en gage dans la gueule du petit loup pour l'induire à se laisser attacher. On a objecté à ce rapprochement qu'il y a dans maintes mythologies, dans beaucoup de légendes, des personnages qui n'ont qu'un œil et chez qui cette disgrâce même est source de puissance : alors pourquoi rapprocher Cocles de Óðhinn, plutôt que de n'importe quel borgne ? De même, des contes et légendes un peu partout connaissent des mutilés qui n'ont qu'une main : pourquoi distinguer Týr et Scaevola ? Certes, mais le trait singulier dans ces deux cas, c'est la solidarité des deux personnages : ils font couple. Ce n'est pas à chaque terme pris en soi qu'il faut chercher des homologues dans le monde indo-européen ou ailleurs, mais au couple et à l'œuvre commune du couple. Mal appliquée, la deuxième règle de Descartes occulte facilement l'essentiel : une structure.

D. E. : Vous dites aussi qu'on devrait au cours d'une vie de recherche prendre chaque problème qu'on rencontre comme s'il était le premier, avec un regard toujours neuf.

G. D. : Il n'est pas question, bien entendu, d'oublier les recherches passées, les réussites antérieures, ni les échecs, de la comparaison. Mais il ne faut pas calquer les nouvelles analyses sur les anciennes dont le service est seulement d'orienter, d'affiner, la perception du vraisemblable et de l'artificiel dans les solutions — les tâtonnements — qui se proposent d'elles-mêmes à l'esprit. On doit trouver dans chaque nouveau problème particulier des points d'appui suffisamment forts pour étayer, de préférence à d'autres interprétations, celles que suggère l'expérience acquise. Affaire de tact et d'honnêteté.

D. E. : C'est curieux : vous vous dites fondamentalement comparatiste et votre idéal paraît être maintenant de tout tirer des textes, des dossiers « séparés », la comparaison n'étant en fin de compte qu'une contrôleuse.

G. D. : Une contrôleuse de la solution, mais d'abord une aiguilleuse parmi les hypothèses. Reprenez l'exemple de Mater Matuta, la déesse romaine de l'Aurore (je reprends toujours les mêmes exemples car rien ne vaut les éclairages

multipliés sur une matière déjà connue). Supposez que nous ne connaissions pas la mythologie védique. De cette déesse, nous ne connaissons, par Ovide et par Plutarque, que les rites étranges de sa fête. Ces rites, les Romains, ou plutôt les dames romaines, les exécutaient ponctuellement, sans apparemment les comprendre, et les érudits de l'époque, suivant la mode, essayaient de les expliquer par des assimilations fallacieuses avec des fables grecques. Elles chassaient violemment, je vous l'ai rappelé, une femme esclave qu'elles avaient elles-mêmes introduite dans le temple. Puis, elles choyaient les enfants de leurs sœurs et les recommandaient à la déesse. De l'infortuné H.J. Rose au grand Frazer, que d'interprétations farfelues ont été inventées à partir de théories générales ou d'analogies forcées ! Et pourtant, sachant qu'il s'agissait de l'Aurore, on pouvait directement déduire des gestes rituels les représentations mythiques qu'ils avaient d'abord exprimées : que chasse l'Aurore ? Les ténèbres. Quel « fils de sœur » peut porter l'Aurore, sinon le Soleil, fils de sa sœur aînée, la Nuit ? C'est en effet cela, et il suffit d'appeler l'Inde à témoigner : les hymnes du *Rig Veda* ne décrivent pas de rites, mais donnent, en clair, les mythes. Et là, l'Aurore chasse bien les ténèbres traitées en démons, et, sœur de la Nuit, elle partage avec elle la maternité du Soleil. La comparaison, ainsi présentée, confirme. Mais vous pensez bien qu'en fait elle m'a d'abord orienté : je m'étonnais de voir si peu de souci du Soleil à Rome alors que les hymnes védiques s'occupent beaucoup de cet utile luminaire, en lui-même ou dans ses mères, les deux sœurs Nuit et Aurore. J'ai donc pensé à regarder de près le seul jour du calendrier romain, où, à défaut du Soleil lui-même, l'Aurore est à l'honneur. Il n'y a pas de cercle vicieux entre cette orientation initiale et cette vérification finale : ce sont les deux temps d'une même opération continue. D'une autre manière, on peut dire que mon travail se fait par d'incessants passages de la comparaison à l'analyse directe et de l'analyse directe à la comparaison. Mais je reste incurablement comparatiste.

D. E. : D'après tout ce que vous venez de dire, il faut conclure qu'il y a une grande part d'intuition dans vos

découvertes.

G. D. : D'attention plutôt que d'intuition, et, je le répète, du bon sens.

D. E. : Et aussi de rêve et d'imagination ?

G. D. : Toute ressemblance aperçue pour la première fois est un rêve et peut-être un mirage. Il faut lâcher la bride à l'imagination. Et ensuite laisser reposer la bête et l'étriller — ou la tuer. Vous m'avez fait parler de ce que j'ai publié. Mais il faudrait parler aussi de tout ce que je n'ai pas publié. Un schéma comparatif peut m'occuper un mois, deux mois, et tout compte fait, rester à l'état de dossier — d'un dossier que je ne reprendrai plus mais dont les *membra disjecta* pourront servir à autre chose. J'aurais dû faire cela avec mon premier dossier, celui du *Festin d'immortalité*. Même si elle a quelque avenir, il faut laisser dormir en soi une ressemblance aperçue, une démonstration amorcée. Dans le mûrissement de ces choses, l'inconscient comme dans le sommeil du corps est actif.

D. E. : Si je comprends bien, le sommeil intérieur, la mise en quarantaine des idées qui se forment en vous, fait partie de votre méthode. Je sais bien que vous n'aimez pas employer le mot méthode. Pourtant...

G. D. : Il y a une méthode, faite en partie de saine rhétorique, pour l'exposé des résultats. Il n'est pas sûr qu'il y en ait une pour la découverte, ni même pour l'exploitation d'une découverte. J'ai souvent rappelé la phrase où Granet se plaisait à détourner la préposition grecque de son sens : « La méthode, disait-il, c'est le chemin *après* qu'on l'a parcouru. »

D. E. : Au moins savez-vous au départ dans quelle direction vous voulez aller !

G. D. : En principe, en gros, oui. Mais, soit à l'origine, soit en cours de route, il faut tenir compte d'un collaborateur inattendu : le hasard. Une des conditions de la réussite d'un chercheur, c'est de savoir profiter des occasions hors programme. Juste avant mon long séjour en Turquie, j'avais

publié à Paris, dans la *Revue des études arméniennes*, un article où il était question de deux fleurs utilisées dans un rituel populaire arménien, les fleurs porte-bonheur, appelées Haurot et Maurot : leurs noms sont évidemment empruntés à la mythologie mazdéenne où les deux archanges Haurvatāt et Ameretāt, « Santé » et « Non-mort », patronnent les eaux et les plantes. Or, j'avais des raisons de penser que ces deux archanges étaient des transpositions mazdéennes sublimées de deux dieux indo-iraniens de la troisième fonction, des deux Nāsatya, que l'Inde védique honore encore sous ce nom. Mais les deux archanges, dans l'*Avesta*, n'ont pas de mythologie. Je ne pouvais donc prouver mon interprétation de la manière ordinaire, en confrontant des aventures racontées à leur sujet avec certains des nombreux mythes des Nāsatya védiques. J'en étais là quand un jour, par politesse, j'allai assister à un cours d'un aimable collègue, professeur à la faculté de théologie d'Istanbul, à laquelle j'appartenais alors. Sa spécialité était l'étude des commentaires du Coran. Ce jour-là, il exposait la légende de deux anges musulmans — des anges imprudents et déçus — dont je n'avais jamais entendu parler et qui s'appelaient Hârût et Mârût. Complaisamment, à mon usage, il interrompit son cours pour donner en français le résumé d'une des versions de la légende. Je sursautai de joie. L'aventure de ces deux anges était la réplique mauvaise, condamnée, de la principale aventure que le *Rig Veda* et les commentateurs indiens attribuent aux Nāsatya, mais bien entendu, tournée à leur gloire. Je recevais ainsi du hasard la preuve que cette légende des Nāsatya, antérieure à la réforme zoroastrienne, avait bien survécu, mais rattachée au couple Haurvatāt-Ameretāt, et que par conséquent ce couple était bien l'héritier, le substitut du couple des jumeaux Nāsatya. Il ne restait qu'à étendre au groupe entier des archanges le même principe. Je ne pouvais pas le faire alors : n'ayant pas encore reconnu la liste canonique indienne des dieux des trois fonctions : Mitra-Varuṇa, Indra, les Nāsatya (complétés par une déesse trivalente). Il y fallut encore une dizaine d'années, mais le hasard, dès 1933, m'avait remis la clé d'or⁴.

-
1. Cf. *Heur et malheur du guerrier* ; *op. cit.*, pp. 16-57.
 2. *Mythe et épopée. III*, *op. cit.*, pp. 93-199 .
 3. *La courtisane ...* , *op. cit.*, pp. 9 et 10.
 4. Cf. *Naissance d'archanges*, *op. cit.*, pp. 157-180.

6. VIE ET MORT

DES TROIS FONCTIONS

D. E. : Que reste-t-il du modèle des trois fonctions dans nos sociétés contemporaines ?

G. D. : Dans la littérature, rien — sauf des bribes, d'ailleurs bien intéressantes, à moins que ce ne soient des refabrications. Vous avez lu la jolie petite note de Grisward dans le *Magazine littéraire*¹ sur la série de bandes dessinées intitulée « Les quatre as ». Elle reproduit, dans son trio masculin, le schéma des fonctions indo-européennes, juxtaposant un intellectuel dévoreur de livres latins, un sportif courageux et un goinfre. Il n'est pas jusqu'au quatrième personnage, la jeune fille, Dina, qui, jointe au trio, n'occupe la place que les mythologies indo-européennes donnent volontiers à une déesse unique, jointe à la triade des mâles. Grisward cite d'autres exemples. À cela, évidemment, je ne peux fournir d'explication ; il faudrait demander aux auteurs comment une telle organisation leur est venue à l'esprit. En fait, je ne suis pas tellement surpris par cette réapparition de la trifonctionnalité. D'abord, des groupes de contes populaires n'ont cessé depuis le Moyen Âge de la maintenir vivante et familière. Pensez aux contes suisses étudiés par Gerschel, où les trois fonctions reviennent constamment. Et puis, par les orientalistes du dix-neuvième siècle, par la connaissance plus ou moins approximative de l'Inde et de ses castes, le schéma a pu intéresser des hommes cultivés, des hommes de lettres. À la fin d'un roman d'Eugène Sue, je ne sais plus s'il s'agit du *Juif errant* ou des *Mystères de Paris*, on voit se reconstituer, par les personnages survivants

enfin pacifiés, un tableau admirablement trifonctionnel. L'un d'eux s'appelle même *Agricola*.

D. E. : En plein dix-neuvième siècle !

G. D. : Oui, mais cela n'est que littérature. Dans les philosophies qui foisonnent alors, dans les doctrines politiques, même chez les « maîtres de la contre-révolution », les trois fonctions n'apparaissent pas.

D. E. : Dans un texte de 1949, vous avez écrit que le schéma triparti se retrouvait chez les nazis et dans l'État soviétique².

G. D. : Oui, j'ai risqué cette analogie... simplifiante dans les deux cas. Je me suis même fait rappeler à l'ordre dans *L'Humanité* par un bon écrivain politique qui, pour lors (mais depuis...), était membre du Parti : il n'y a qu'un pouvoir en URSS, organisme sans classe, m'a-t-il dit, et c'est celui du peuple.

D. E. : Parmi les survivances, nous avons le rituel de Gubbio, dont nous avons déjà parlé.

G. D. : Oui, mais ce n'est encore qu'un fait rituel, une pièce de musée, précieuse pour le seul archéologue. Il n'est même pas sûr que les célébrants de la fête en perçoivent le sens.

D. E. : Les trois fonctions étaient-elles donc appelées à disparaître ?

G. D. : Je ne vois pas bien comment elles pourraient subsister en tant que structure consciente dans le monde moderne. Elles y sont, bien entendu, assurées, actives, mais non plus perçues comme cadre. Après mon élection à l'Académie française, j'ai été, comme il se doit, présenté au Président de la République, protecteur de la compagnie. Il m'a demandé aimablement de lui expliquer ce que je faisais et, naturellement, j'ai récité le chapitre de mon catéchisme relatif aux trois fonctions. Il m'a vite interrompu : « Mais, c'est mon gouvernement que vous décrivez ! » Alors, j'ai répondu : « Oui, mais vous n'en tirez pas une explication du monde. » Bref, les trois fonctions seront assurées aussi longtemps qu'il y aura des sociétés, mais le développement, l'explosion de la

technologie depuis le début de ce siècle, depuis les deux guerres mondiales, ne permettent plus d'en faire les titres de trois chapitres couvrant la totalité ou même l'essentiel de l'expérience humaine. Il est survenu plus de transformations entre le dix-huitième siècle et nous qu'entre les Indo-Européens et le dix-huitième siècle.

1. *Magazine littéraire*, avril 1986.

2. *L'héritage indo-européen à Rome*, Gallimard, 1949, pp. 237-254. Texte repris et « revisité » in *L'oubli de l'homme ...*, *op. cit.*, pp. 319-335.

Troisième partie

*« Je ne suis pas
un maître à penser »*

1. SOPHOCLE, BERGSON ET MICHEL DE NOTRE-DAME

D.E. : Dans une note de l'*Apollon sonore*¹, vous conseillez aux lecteurs de relire une fois par an l'*Illiade*, « sans se poser de question ». Avez-vous donc l'impression qu'à force de travailler sur les textes, on finit par perdre le plaisir de les lire ?

G. D. : Le perdre tout à fait, non : même interrogé, même glosé, Homère est merveilleux. Mais trop souvent, en lisant un chant de l'*Illiade*, je suis habité par mes problèmes, je guette le geste, le mot par lequel Aphrodite ou Héra, Achille ou Agamemnon y contribuera. Je me reporte à l'index, je note des références... Mais il faut de temps en temps — une fois l'an si possible — oublier toutes ces tentations et jouir du poème, des déesses, des héros, des images et, pourquoi ne pas le dire, du vocabulaire et de la syntaxe.

D. E. : Quel est le texte classique que vous préférez ?

G. D. : Sophocle. Tout Sophocle.

D. E. : Et quel est votre personnage préféré dans la littérature classique ?

G. D. : Chaque fois, celui de la tragédie que je suis en train de lire. Œdipe ou Néoptolème, n'importe lequel. Même Ajax.

D. E. : Vous avez passé votre vie dans les littératures anciennes ou exotiques. Aimez-vous aussi la littérature moderne ?

G. D. : Vous voulez dire contemporaine ? Je la connais mal. Sans doute parce que je n'ai pas le temps. Et puis, je n'ai pas l'esprit littéraire. On me dit parfois que j'ai mauvais goût parce que j'ai aimé tel roman et refermé trop vite tel autre.

D. E. : Vous en lisez donc parfois !

G. D. : Ceux de mes confrères. À vrai dire, je prends plus volontiers un livre scientifique. Le dernier Ruffié par exemple².

D. E. : Souvent, à vous entendre, on a l'impression que vous êtes un homme du dix-huitième siècle, un rationaliste du temps des Lumières ?

G. D. : Vous me flattez. Cela me plairait beaucoup. Malgré tout ce qui en est sorti dans la dernière décennie et par-delà, j'aurais aimé être un homme du dix-huitième siècle, mais avec en plus le sentiment que ces grands esprits n'avaient pas, de l'éphémère, de l'inaccessible. J'aurais aimé être un d'Alembert ou un Montesquieu, qui aurait lu Darwin et Bopp.

D. E. : Vous évoquiez à l'instant tout ce qui est sorti du dix-huitième siècle. Que voulez-vous dire ?

G. D. : La Révolution française, et puis les nationalismes. Mais je date plutôt le début de notre lent suicide à la révocation de l'édit de Nantes ou même à la conversion d'Henri IV.

D. E. : Si loin ?

G. D. : Oui, si Henri IV ne s'était pas converti et n'avait pas été assassiné, il aurait pu se constituer, en deux ou trois siècles, quelque chose d'équivalent à la monarchie britannique et la liberté de penser se serait établie plus tôt et sans tant de violence. Le Roi-Soleil a préparé notre éclipse.

D. E. : Pour revenir à vos lectures : vous disiez l'autre jour que vous ne vouliez pas faire de philosophie... Vous n'aimez pas en lire non plus ?

G. D. : J'aime en lire, mais comme on lit des poèmes ou des romans, comme on goûte une belle architecture, une belle

symphonie, une belle théologie. Quand le langage technique intervient, quand des mots commentent indéfiniment des mots, je baisse les bras. Aristote même m'ennuie. Mon grec d'Athènes va d'Eschyle à Platon, avec un petit revenez-y pour Démosthène.

D. E. : Et je suis sûr que vous préférez Eschyle à Platon ?

G. D. : Je préfère Sophocle.

D. E. : Pourtant, on trouve chez Platon, dans *La République*, le modèle idéal des trois fonctions.

G. D. : Bien entendu, et je suis son obligé, me demandant d'ailleurs quelle tradition, pythagoricienne ou autre, il prolonge. Mais si j'aime tout Platon, ma préférence va aux dialogues ou aux fragments de dialogues les moins proprement philosophiques.

D. E. : Et parmi les philosophes plus récents ?

G. D. : Je lis volontiers Cicéron, peut-être surtout parce qu'il écrit bien ; je me nourris de Sénèque, avec en dessert les lambeaux qui nous restent de Marc-Aurèle.

D. E. : Je voulais dire : parmi les contemporains.

G. D. : J'ai été fasciné par Bergson, dans ma jeunesse. J'avais même entrepris de faire le plan détaillé de *Matière et Mémoire*, ce qui n'a pas été si facile. Pendant une ou deux décennies, *L'évolution créatrice* a été ma bible.

D. E. : Quand le charme s'est-il rompu ?

G. D. : Je ne sais pas très bien. Il s'est dissous plutôt que rompu, et l'intérêt très vif que j'ai aujourd'hui pour *Le sexe et la mort* de Ruffié est probablement une nouvelle forme de la même passion. Je voudrais seulement voir naître le complément naturel de ce grand livre : *Le carnage et le festin*, c'est-à-dire tout ce qui se passe entre le berceau et la tombe. En dehors de Bergson, je pourrais citer Descartes, qui a orienté mon esprit autrement. Les discours de la philosophie allemande, de Kant à Hegel et par-delà, m'ont toujours ennuyé.

D. E. : Un de vos livres récents a provoqué l'étonnement de vos lecteurs les plus fidèles et de ceux qui sont le plus habitués à l'étendue de vos centres d'intérêt et à l'humour dont vous n'aimez pas vous départir. *Le moyne noir en gris dedans Varennes*³ propose l'interprétation d'un quatrain de Nostradamus qui semble annoncer la fuite de Louis XVI et son arrestation. On s'est beaucoup interrogé et sur ce livre et sur sa place dans votre œuvre.

G. D. : Oh, je l'ai fait pour m'amuser et, d'ailleurs, je ne le destinais pas à la publication.

D. E. : Vous ne croyez tout de même pas aux prophéties de Nostradamus ?

G. D. : Je ne crois à rien. Notre connaissance du monde commence à peine. Il y a deux cents ans, on ne savait pas comment l'air était composé. Il a fallu Lavoisier. Je lisais dans le livre de Ruffié que c'est seulement en 1877 qu'a été déterminé le rôle exact du sperme dans la fécondation. Il y a cent ans ! Alors, évidemment, toutes ces questions de transmission de pensée, de prévision, etc., ce n'est pas demain qu'on pourra y voir clair.

D. E. : Peut-être, mais vous avez tout de même consacré un livre à la question.

G. D. : Je me suis contenté — réflexe de vieux comparatiste — de compléter exhaustivement des correspondances depuis longtemps signalées entre deux séries de faits : la prophétie d'un quatrain et un événement historique. À la fin, j'ai ajouté un peu de théorie pour que le jeu soit plus amusant. Mais je vous assure que ce n'était qu'un jeu.

D. E. : Vous avez pourtant polémique à ce sujet, dans la revue *Le débat*⁴, avec l'astrophysicien Jean-Claude Pecker.

G. D. : Polémique ? Cela aussi a été un jeu, un sketch, que mon collègue et ami Pecker, président de l'Union rationaliste, a gentiment accepté de jouer à ma demande. Ma réponse se résume en peu de mots : il faut collectionner les faits de ce genre, incompréhensibles pour nous, et laisser à la science de

l'avenir, à la « connaissance fine » de ce qui se passe dans les cerveaux, le soin de les interpréter.

D. E. : Certains ont cru voir dans ce petit livre la clé de votre œuvre.

G. D. : Cela eût bien amusé Foucault !

1. *Apollon sonore*, *op. cit.*, p. 73.

2. Jacques Ruffié, *Le sexe et la mort*, *op. cit.*

3. *Le moyne noir en gris dedans Varennes*, Gallimard, 1984.

4. *Le débat*, n° 29, mars 1984, pp. 167-181.

2. POLITIQUES

D. E. : On vous présente partout comme l'un des plus grands intellectuels français, comme l'auteur d'une œuvre de première importance, vous êtes cité dans un nombre considérable de livres ou de revues... Mais il n'y a pas, à ma connaissance, de livre qui vous soit consacré, si l'on excepte un recueil d'études paru en 1981¹.

G. D. : Cela tient sans doute au morcellement de mon travail. Et puis, je passe mon temps à dire : « Attendez, attendons ensemble, pour voir ce que tout cela donnera. » Au fond, je ne souhaite pas de synthèse prématurée.

D. E. : Oui, vous dites dans la préface à *La courtisane et les seigneurs colorés* que vous redoutez beaucoup de voir votre travail résumé dans un manuel qui dispenserait de lire les livres eux-mêmes.

G. D. : Je ne souhaite pas qu'on « manuélise » ce que j'ai fait : un manuel ne garde que des résultats en oubliant la démarche qui les a produits. Or, dans nos études, ce qui est fécond, ce qui peut inspirer, fût-ce en réaction, de plus jeunes chercheurs, c'est l'histoire des cheminements avec ses aventures.

D. E. : Mais à refuser le manuel, ne courez-vous pas un autre risque : ne plus être lu... et être oublié ?

G. D. : Avec ou sans manuel, l'oubli est notre destin à tous. Il n'y a pas pour nous de *perennius aere*² Demandez à un étudiant en linguistique ce qu'il pense de Franz Bopp. Il vous répondra qu'il ne l'a pas lu. Je ne veux pas me comparer à ce

si grand homme, mais j'ai tout de même restauré une discipline comme Bopp en avait fondé une. Toute discipline progresse, se métamorphose. Pourquoi serais-je mieux traité que Bopp ?

D. E. : Vous pensez que l'oubli est inéluctable ?

G. D. : C'est le plus vraisemblable. En mettant les choses au mieux, quelques livres de moi seront cités pour un temps dans des bibliographies. Ensuite, mon nom seul sera inscrit dans la liste des gens qui se seront occupés de telle ou telle question. Puis la liste se raccourcira : les noms trop anciens seront effacés. Parmi les jeunes latinistes qui lisent et qui aiment Virgile, qui a entendu parler de Johannes Ludovicus de la Cerda, qui écrivit au milieu du dix-huitième siècle un admirable commentaire ?

D. E. : Mais alors, ça prendra tout de même du temps !

G. D. : Peut-être. Pour les années qui suivront ma mort, ce que je prévois plutôt, c'est une volée de coups de bâton : on ne craindra plus les réponses. J'espère que quelques cadets, qui n'auront pas trop à craindre pour leur carrière, me défendront. En fin de compte, c'est sans importance. Entre ces vindictes funéraires et l'oubli, mon ombre jouira sans doute d'une ou deux décennies de jugement serein.

D. E. : Mais pour le moment, vous êtes en pleine période de succès et de gloire. Vous avez évoqué le moment où vos livres étaient mis au pilon par leurs éditeurs pour vente insuffisante. Aujourd'hui, les journaux vous demandent l'un après l'autre des interviews, vous passez à la télévision...

G. D. : Ce n'est pas moi qui ai changé, ce sont les moyens techniques de communication, de propagation des idées. Il y a un demi-siècle, qui aurait songé à demander à Meillet, à Sylvain Lévi, un exposé public de leurs découvertes sur la scène d'un grand music-hall ? Avec la télévision, nous en sommes là, et bien au-delà. Et puis, il y a beaucoup, peut-être trop, de gens intelligents, que la vie pratique occupe et qui, pourtant, veulent savoir, ou se donner l'impression de savoir. Il

n'est plus possible de vivre en ermite, en solitaire. Je voudrais le faire que je ne pourrais pas.

D. E. : Mais vous préféreriez ?

G. D. : Je me dis parfois que si ce que je professe est mal dégrossi, voire erroné, la discrétion de l'ermitage serait plus confortable. J'ai passé ma vie, d'année en année (et elles s'additionnent contre toute raison), à m'en remettre au jugement de la postérité. Mais voici que d'habiles techniciens me soumettent, bon gré mal gré, à celui de mes contemporains. Et cela à un moment où je ne suis plus très apte à escrimer.

D. E. : Malgré tout, vous jouez le jeu. Vous acceptez de recevoir les journalistes.

G. D. : Comment voulez-vous que je fasse autrement ? Et puis, ces mœurs modernes ont de bons côtés : les journalistes, les intervieweurs, les photographes qui s'occupent de moi sont intelligents, bienveillant, ouverts, loyaux — ce qui n'est pas toujours le cas entre collègues. Je passe avec eux de bien agréables moments.

D. E. : Puis-je vous demander ce que vous pensez de votre succès ?

G. D. : Je n'ai pas l'impression d'« avoir du succès ». Et de toute façon, si c'est le cas, il vient trop tard dans ma vie pour y rien changer.

D. E. : Vous n'avez peut-être pas l'impression d'avoir du succès, mais tout de même, vous devez bien lire les doubles pages que vous consacrent les quotidiens et les hebdomadaires pour chaque livre que vous publiez...

G. D. : J'en suis content, en un sens. Mais toujours avec crainte et tremblement.

D. E. : Parce que vous redoutez les mauvaises lectures ? Risque d'autant plus grand avec des lecteurs qui n'ont peut-être pas la formation nécessaire pour bien vous comprendre ?

G. D. : Dès que les produits d'une réflexion nouvelle sont mis en circulation, il y a danger de mauvaise lecture. Et à tout

prendre, peut-être vaut-il mieux que les mauvaises lectures se manifestent très vite, pour qu'on puisse encore, de son vivant, les rectifier.

D. E. : Vous ne croyez pas qu'il y a une contradiction entre le rôle qu'on voudrait vous faire jouer, celui d'une sorte de « maître à penser », et votre refus de délivrer un message ?

G. D. : C'est certain. Aujourd'hui, on cherche partout des « maîtres à penser » parce que l'expression, l'étiquette existe. Dès qu'elle a été créée, et sans cesse depuis lors, il s'est trouvé, il se trouve encore, des candidats à cette promotion assez comique. C'est sans importance. L'ennui commence quand la mécanique s'empare de vous, parce qu'il lui faut toujours de la matière fraîche. On cherche ceux qui peuvent entrer dans cette comédie. C'est tombé sur moi.

D. E. : Cela ne vous amuse pas un peu ?

G. D. : Non. Je ne suis d'ailleurs pas sûr qu'on ait jamais voulu me présenter comme un « maître à penser ». On me présente plutôt — pour la satire plus que pour l'éloge — comme un cas, un original qui a appris plus ou moins bien trop de langues, qui s'est occupé d'un trop grand nombre de civilisations, bref, qui vit dans un équilibre inusuel. Si l'on voyait l'intérieur ! Avec quels poutrages et quels ficelages l'édifice tient.

D. E. : Vous ironisiez sur les « maîtres à penser » ; vous ne croyez donc pas que les intellectuels ont un rôle à jouer dans la société ?

G. D. : Je n'aime pas ce mot d'intellectuel. Je n'ai jamais compris ce qu'il voulait dire. Quand Régis Debray a été emprisonné en Bolivie, on ne le désignait que par cette périphrase : « le jeune intellectuel ». En fait, il était un jeune combattant qui avait assumé les risques du combat. L'intellectualité avait peu de part dans son aventure. Tous les exemplaires de l'*homo sapiens*, de par les vertus encore si mal connues de leurs neurones, sont des intellectuels. Mon grand-père était tonnelier, mon père général, je suis professeur et mon fils est médecin psychanalyste. Il faut sans doute autant

d'intelligence pour faire un tonneau ou pour inventer des canons que pour noircir du papier ou déloger les angoisses.

D. E. : Vous ne vous êtes jamais senti proche de la tradition de l'intellectuel engagé, de ceux par exemple que vous auriez pu connaître, Gide, Sartre... ?

G. D. : Non, j'ai même une espèce de répulsion pour les gens qui tiennent ce rôle. Pour Sartre en particulier. Bien entendu, quand je vais voir une de ses pièces, comme il est un grand dramaturge, je suis « ramassé » au bout de cinq minutes et je me passionne jusqu'au dernier tomber de rideau. Mais une attitude comme la sienne, dans la vie, dans l'intelligentsia, m'est absolument étrangère. Je dois être « irrécupérable » comme il disait.

D. E. : Mais vous-même, vous avez été engagé politiquement.

G. D. : Engagé, non. J'ai eu une tentation politique quand j'étais jeune, au sortir de la guerre. Gaxotte me présenta, en 1920, je crois, à Maurras, qui était un homme fascinant — et lui, vraiment, d'instinct et de volonté, un maître à penser : j'imagine qu'Antiphon, après les malheurs de la guerre du Péloponnèse, a dû exercer ce genre de magistère sur la jeunesse d'Athènes.

D. E. : Gaxotte était le secrétaire de Maurras ?

G. D. : Gaxotte avait fait ses khâgnes à Henri IV, moi à Louis-le-Grand. De santé plus que fragile, il n'avait pu être mobilisé. Je l'ai connu au printemps de 1919, quand l'armée s'est décidée à reverser sur l'École tout ce qui survivait des promotions de 1913 à 1916. C'est pendant la guerre que Gaxotte, par l'entremise d'Arthème Fayard, son « correspondant » du temps d'Henri IV, était devenu le secrétaire de nuit de Maurras. Maurras avait puisé dans le vivier de la rue d'Ulm deux secrétaires : l'autre, normalien de ma promotion, qui n'était pas mobilisé non plus, assurait le service de jour ; c'était un garçon élégant et assez distant qui fit par la suite une longue carrière de secrétaire-rédacteur à la

Chambre des Députés et publia sur le tard un traité de gastronomie.

Je n'avais pas jusqu'alors de position politique. Quand j'avais quinze ou seize ans, en philo, je me disais volontiers socialiste indépendant. Je ne sais plus ce que j'entendais par là. En 1919, à l'École, les capitaines, les lieutenants qui revenaient de la guerre recommençaient à se former en groupes de pensée : les talas, c'est-à-dire les catholiques actifs, derrière le lieutenant Robert Garric ; les socialistes, derrière un bon gros garçon peu combatif, le capitaine... Marcel Déat. Gaxotte et trois ou quatre autres civils ou militaires se tenaient à l'écart, en bons maurassiens. Moi, je circulais sans m'attarder entre ces différents groupes, qui, je le répète, voisinaient, discutaient, se visitaient sans complexe ni scrupule : il n'y avait pas alors de coupure comme il devait s'en faire dans les années soixante. Je me souviens d'avoir assisté, dans une thurne, à une réunion très amusante, à un colloque où les talas et les socialistes confrontaient leurs idées sur la révolution, sur l'opportunité d'une révolution. Au bout d'une heure, comme nos talas étaient plutôt de gauche, séduits par Marc Sangnier, tout le monde était sur le point de s'accorder pour la déclarer non seulement inévitable, mais nécessaire, quand un visiteur indépendant, plus épicurien que politique — il est mort récemment après avoir enseigné toute sa vie aux États-Unis —, demanda aux catholiques comment et jusqu'à quel point ils feraient couler le sang. Ce cas de conscience imprévu empêcha de conclure. Un jour, sans conviction, j'avais versé une cotisation à la cause du capitaine Déat. Gaxotte me fit une telle scène que ce versement n'eut pas de prolongement.

D. E. : Quelle image avez-vous gardée de Maurras ?

G. D. : Maurras était un homme fascinant, vous ai-je dit. Il faisait une impression qu'il est impossible de mettre en mots. Et surtout, pour les jeunes, quelles que fussent leurs opinions, il était toujours disponible. Quand il recevait quelqu'un, il semblait tout oublier et il essayait de comprendre ce que l'autre lui exposait, les difficultés qui l'amenaient... Il était

presque fraternel, malgré son tempérament de patron. Il m'a rendu en tout cas un très grand service : un après-midi, je lui avais fait remettre un cahier où j'avais recopié quelques poèmes de moi qui me paraissaient dignes d'être publiés. Le soir même, il me déclara franchement son sentiment : « Faire des vers, me dit-il, est une très bonne manière d'écrire ses Mémoires. » Et il ajouta : « Pour soi. »

D. E. : Où le voyiez-vous ?

G. D. : J'allais avec Gaxotte à l'imprimerie de l'*Action française*, rue du Sentier. J'aimais bien le décor, la fièvre de ces heures nocturnes pendant lesquelles un quotidien prend forme.

D. E. : Et politiquement, vous vous êtes rapproché de l'Action française ?

G. D. : Je n'ai jamais adhéré. Trop de choses me séparaient d'elle. Le credo de l'Action française était un bloc : il interdisait aussi bien de goûter Edmond Rostand que de croire à l'innocence du capitaine Dreyfus. Or *Cyrano*, *L'Aiglon*, *Chantecler* avaient fait les délices de mon enfance et j'avais grandi parmi des officiers dont le premier souci était de maintenir l'unité de l'armée à la veille d'une guerre certaine, mais qui n'avaient jamais admis la condamnation de Dreyfus. Pour le « noyau pur » de la doctrine, c'était autre chose. Essayez d'imaginer l'état d'esprit où nous étions, à notre âge, après 1918, après le traité de Versailles. Nous rêvions d'un avenir ordonné, raisonnable, à l'abri de nouveaux malheurs. Le principe non pas simplement monarchique, mais dynastique, qui met le plus haut poste de l'État à l'abri des caprices et des ambitions, me paraissait, et me paraît toujours, préférable à l'élection généralisée dans laquelle nous vivons depuis Danton et Bonaparte. L'exemple des monarchies du Nord — Suède, Norvège, Danemark, Hollande, autant que Grande-Bretagne — m'a confirmé dans ce sentiment. Bien entendu, la formule n'est pas applicable en France. Elle l'était encore il y a dix ans en Espagne, où la rupture n'était pas tellement ancienne. Chez nous, le loyalisme, l'attachement un

peu mystique à un symbole vivant, familial, d'unité et de durée, la fierté même de l'histoire séculaire, ont disparu depuis trop longtemps. Ce n'est sans doute pas pour notre bien.

D. E. : Quand avez-vous cessé de voir Maurras ?

G. D. : Je l'ai vu pour la dernière fois au printemps de 1925. Le jour où je lui ai présenté ma fiancée.

D. E. : Et vous n'êtes pas resté en relation avec lui ?

G. D. : Non.

D. E. : Vous disiez tout à l'heure que la tentation politique avait très vite disparu chez vous. Quelles en sont les raisons ?

G. D. : Très vite, il m'a semblé vain de me soucier de politique intérieure. Les illusions européennes, mondiales, de 1920 et 1921, s'étaient dissipées. Il n'était hélas que trop évident que la carte dessinée à Versailles ne pouvait produire que ce qu'elle a produit. Un couloir polonais sans Dantzig étranglé entre la Prusse allemande et la Poméranie allemande ou, si vous préférez, une Prusse allemande coupée du gros de l'Allemagne par un couloir polonais militairement indéfendable... Et devant cette évidence du péril européen grandissant, la politique française, dominée par la question des réparations, se faisait scandaleusement incohérente. Poincaré occupait la Ruhr, Herriot l'évacuait... En fait, dès 1924, le malheur était déjà dans l'air et j'étais sûr que notre génération n'y pouvait rien. Et je suis parti pour Istanbul où je me suis laissé pénétrer par le sage fatalisme oriental.

D. E. : Certaines polémiques récentes sont venues contester votre affirmation selon laquelle vous auriez très tôt renoncé à la tentation politique. Arnaldo Momigliano, l'historien de Rome, puis Carlo Ginzburg, l'auteur des *Batailles nocturnes*, ont dénoncé dans un de vos livres notamment, *Les dieux des Germains*, qui date de 1939, des traces de sympathie pour le nazisme. Vous avez répliqué très vivement. Et à deux reprises.

G. D. : Oui, à Momigliano, dans la dernière esquisse de *L'oubli de l'homme...*³ ; à Ginzburg, dans le dernier fascicule

de 1985 des *Annales*⁴. Renvoyez nos lecteurs à ce nettoyage. Je pourrais bien sûr reprendre le balai, multiplier les balais. Ce serait vain. Les Augias tiennent toujours en réserve quelques stalles de leurs écuries. Hercule se lasserait. Et puis, j'ai d'autres Travaux.

D. E. : Vos deux réponses ont été d'une vivacité extrême.

G. D. : Je ne crois pas. J'ai répondu au contraire avec un grand calme.

D. E. : Je me souviens de la dernière phrase de votre réponse à Momigliano : « Que restera-t-il de votre œuvre et de la mienne quand les fanfares et les claques seront tues »...

G. D. : Ce n'est pas tout à fait cela. J'ai écrit : « Laissons aux générations prochaines, lorsque les fanfares et les claques se seront tues, le soin de peser ce qui, après les inévitables déchantations, subsistera de votre œuvre et de la mienne. » Ce qui revient simplement à rappeler que le seul jugement, le seul tri qui comptera, est celui de la postérité. Est-ce de la vivacité ?

D. E. : Cette polémique vous a-t-elle blessé ?

G. D. : Non. J'aime la polémique. J'en ai soutenu d'autres, plus dangereuses, parce qu'elles essayaient, si j'ose dire, de me tuer dans l'œuf.

D. E. : On sent en effet une sorte de jubilation d'écriture quand vous polémiquez.

G. D. : J'ai rarement été l'agresseur et, même dans les deux réponses récentes que vous trouvez vives, je me suis borné à parer les coups, sans en donner, ce qui eût été facile. Mais c'est un fait, j'ai eu souvent à me défendre. Louis Massignon avait une explication simple. Pendant la rude bataille qui n'a pas réussi à empêcher mon élection au Collège de France — mais je n'y participais pas, d'autres la livraient pour moi —, il m'a dit un jour : « Vous ouvrez des fenêtres, alors naturellement, ça fait des courants d'air. »

D. E. : Oui, mais en l'occurrence, avec Momigliano et Ginzburg, il ne s'agit pas d'une polémique sur vos travaux, mais sur leurs présupposés politiques.

G. D. : C'est une polémique désolante. De mauvaise foi et en tout cas de mauvaise volonté.

D. E. : Et même celle-là ne vous a pas blessé ?

G. D. : Non seulement elle ne m'a pas blessé, mais je suis content qu'elle m'ait permis de mettre les choses au point. Content et étonné d'avoir eu à parer des coups si maladroits.

1. *Cahiers pour un temps*, Centre Pompidou-Pandora édition, 1981.

2. « Plus durable que l'airain », première Ode d'Horace.

3. *Une idylle de vingt ans*, in *L'oubli de l'homme... op. cit.*, pp. 229-318.

4. « Science et politique, réponse à Carlo Ginzburg », *Annales, ESC*, sept.-oct. 1985, pp. 985-989.

3. L'ÉCHIQUIER INTÉRIEUR

D. E. : Vous dites souvent que les amis comptent autant pour vous que votre œuvre...

G. D. : Un proverbe turc dit : « Ne parle pas plus de tes amis que de ta femme. » Que vous en dirai-je ? L'amitié m'a comblé, parce que je me sens très vite l'ami de quiconque est sans vanité et sans duplicité. Même les amitiés d'occasion, qui se sont distendues doucement, sans rupture, ont contribué à la fête. Et puis là même, que voulez-vous, ma nature de collectionneur, de comparatiste, m'a fait m'intéresser, me lier plus ou moins à des types humains très divers. Et dans bien des cas, seule la mort a pu véritablement défaire ces liaisons apparemment fragiles.

D. E. : Ce n'était pas tellement à ceux-là que je pensais, mais à vos vrais, vos grands amis, à ceux qui ont marqué votre vie.

G. D. : Ce n'est qu'une affaire de degré. Et puis, je n'aime pas parler des choses qui touchent au fond de l'être. Plusieurs de mes aînés, de mes contemporains, aujourd'hui morts, ont joué le rôle que vous dites. C'est maintenant le temps des plus jeunes, s'il s'en présente. Cela ne regarde qu'eux et moi. D'ailleurs, les noms ne vous diraient rien : ce sont des *privati*. Je peux, si vous le désirez, vous donner les nationalités des pièces de mon échiquier intérieur : un Suédois, une Turque, un Tchérkesse, un Arménien, un Béninois, deux ou trois Français. Le Suédois, Mauritz, est en fonction royale depuis cinquante-trois ans, il perche sur un contrefort des Andes en Équateur. Ma reine, Réfika, trône depuis quarante ans ; elle vit dans un

yali de rêve, sur le Bosphore, un peu au nord d'Anatolu Hisan. Parmi les autres — entre vingt et trente ans d'ancienneté — comment dire qui sont les tours, qui les fous, qui les cavaliers ? Sans doute sont-ils, suivant mes saisons, interchangeables. Présidant de haut à tous mes jeux, je garde mon « frère de première communion », un autre Maurice. J'étais en quatrième au lycée de Troyes, lui en cinquième... Nous avons ouvert le cortège, sur deux files, des gamins à brassard blanc, tenant nos cierges comme le futur mari et le futur amant de Gisèle dans *Les vignes du seigneur*. Mais il n'y a pas de Gisèle entre nous. Il est passé par Polytechnique, moi par la rue d'Ulm. Il habite Marseille et moi Paris, où il vient quelquefois. Grand liseur lui-même, il lui arrive encore de diriger mes lectures.

D. E. : Vous avez été très proche de Gaxotte¹, nous en avons parlé. Mais plus tard, vous avez été très lié aussi à Michel Foucault.

G. D. : J'ai raconté au moment de sa mort comment je l'avais connu. Mes amis suédois d'Upsal m'avaient demandé de leur proposer un candidat distingué pour le poste de lecteur de français que j'avais occupé un quart de siècle plus tôt. Je ne connaissais personne à l'École normale dans cette génération. Mais mon cher Raoul Curiel, l'archéologue, le numismate, le frère du malheureux Henri Curiel, me tira d'embarras. Il avait récemment rencontré, à son retour d'Afghanistan, un garçon dont il n'hésitait pas à dire qu'il était le plus intelligent qu'il eût connu. J'écrivis aussitôt à Foucault et l'affaire fut conclue. Mais je ne l'ai pas vu avant son départ (je « rôdais », comme dit Mistler, au pays de Galles). Je l'ai connu seulement au printemps suivant, quand, ayant fini mes cours du Collège, je suis allé à Upsal. Je constatai avec joie son succès, sa popularité. J'assistai à ses derniers cours publics du semestre. Les dames de la ville y menaient leurs demoiselles. Le thème était pourtant inattendu : « La conception de l'amour dans la littérature française, de Sade à Jean Genet. » Il n'est resté que deux années à Upsal et, la seconde année, j'ai été heureux de le retrouver. Dès notre première rencontre, comme il est usuel,

nous avions « abattu les titres », c'est-à-dire constaté que mon baccalauréat était sensiblement antérieur au sien. Je lui avais dit : « Je vous propose que nous nous disions tu », et il m'avait répondu : « *Tack ska' du ha !* Sois remercié ! » Et nous avons bu, à défaut d'hydromel, quelques *snap*s.

D. E. : Comment était-il dans ses cours ?

G. D. : Il parlait merveilleusement bien. Et surtout, il était servi par un don étonnant d'improvisation. Je garde le souvenir vivant d'un de ses tours de force. Lecteur à l'université, il était directeur de la Maison de France où il devait faire un peu de « propagande culturelle » avec les moyens du bord. L'Alliance française lui avait envoyé *in extremis* un film, une pièce de Sartre, *Les mains sales* je crois. À quatre heures de l'après-midi, il ne savait pas ce qu'il y aurait dans le colis. À six heures, il fit une présentation éblouissante.

D. E. : Ces rencontres d'Upsal furent le début d'une très longue amitié.

G. D. : Qui ne s'est jamais altérée jusqu'à sa mort.

D. E. : Vous vous voyiez souvent ?

G. D. : Quand il est rentré de Suède, il a d'abord habité près du métro Cambronne, puis dans l'appartement que vous avez connu rue de Vaugirard. Il venait régulièrement me voir, et j'allais aussi chez lui. De quoi parlions-nous ? De tout, des choses de la vie, des bêtises...

D. E. : Et de votre travail ?

G. D. : Peu. Au début, il m'a parlé du sien. Pour le mien, il avait décidé de l'approuver une fois pour toutes et je pense qu'il en avait fait rapidement le tour. Lui, il était en perpétuelle recherche.

D. E. : Mais vous avez lu ses livres ?

G. D. : Bien entendu.

D. E. : Et vous en avez parlé avec lui ?

G. D. : Peu.

D. E. : L'un de ses derniers cours au Collège de France a été consacré à votre *Divertissement sur les dernières paroles de Socrate*². Vous lui avez donné la réplique de manière posthume dans un récent numéro d'*Actes de la recherche en sciences sociales*³.

G. D. : J'aurais aimé en discuter avec lui. Je ne suis pas sûr qu'il était très sérieux quand il parlait de mon *Divertissement sur Socrate*.

D. E. : Je crois que si. Il m'en avait parlé lorsque le livre est sorti et j'ai entendu son cours au Collège. Il avait vraiment l'air très sérieux.

G. D. : Vous savez bien qu'il avait un art formidable de se mettre un masque, de changer de masque. Il avait l'air, dans son discours public, d'attacher de l'importance à certaines choses, et puis, une fois dans les coulisses, il en parlait avec détachement, avec ironie.

D. E. : Parliez-vous de politique ?

G. D. : Là aussi, il y avait entre nous une complicité pour ne pas risquer de passes d'armes.

D. E. : En tout cas, on peut dire que dans ce domaine, du moins dans son discours public, il était très différent de vous. Je serais tenté de dire : à l'opposé.

G. D. : Mais dans son être, il était plus complexe que dans son engagement public. Nos discussions politiques n'allaient de toute façon pas très loin. De ma part, ça ne dépassait pas des phrases du genre : « Qu'est-ce que tu as encore été faire à la porte des prisons ? »

D. E. : Vous l'avez beaucoup aidé dans sa carrière universitaire ?

G. D. : Nous sommes tous amenés à nous aider les uns les autres. Je n'ai pas de mérite particulier. C'est une question d'âge : les aînés aident les plus jeunes. Je lui ai certainement rendu service par l'aiguillage initial : à Upsal, dans

l'incomparable bibliothèque, la *Carolina rediviva*, il a trouvé une très riche collection de livres médicaux du dix-septième et du dix-huitième siècle jadis légués par un amateur. Il y a puisé une matière abondante pour son *Histoire de la folie*. Ce livre, vite célèbre, fit sa carrière : il n'avait plus besoin d'aide.

D. E. : Vous l'avez cependant soutenu lors de son élection au Collège de France.

G. D. : J'ai simplement touché quelques collègues que je soupçonnais de mal le comprendre ou même de l'exclure *a priori*. J'étais alors aux États-Unis. J'ai donc écrit, à peu près, en six exemplaires : « Attention, ne laissez pas passer le génie. » Mes lettres ont-elles servi, je ne sais pas.

D. E. : Vous avez assisté à sa leçon inaugurale.

G. D. : Oui, bien sûr.

D. E. : Il y parle de vous comme d'un de ses maîtres...

G. D. : Une leçon inaugurale du Collège, c'est un genre littéraire qu'on ne pratique qu'une fois dans sa vie...

D. E. : Mais avez-vous le sentiment d'avoir été l'un de ses maîtres ?

G. D. : En quoi, grands dieux ? Il a dit cette phrase par gentillesse, ou pour nous amuser tous les deux.

D. E. : Il disait, par exemple : Dumézil m'a appris qu'écrire est un travail quand je croyais encore que c'était un plaisir.

G. D. : La formule est belle. Mais il écrivait très bien avant de me connaître. Et d'ailleurs, pour ma part, en écrivant, je n'ai jamais séparé le travail et le plaisir.

D. E. : Vous dites quelque part, dans une interview parue dans la presse, qu'à vos yeux trois choses donnent une justification à la vie : la famille, l'œuvre et les amis.

G. D. : Je disais : donnent justification à ma vie. Je ne propose pas de règles générales d'existence. Mais comme je n'ai plus de goût depuis fort longtemps pour la politique,

comme je ne suis pas doué pour les arts, ces trois guirlandes ornent suffisamment ma vie.

D. E. : Évidemment ! Vous avez une grande famille, beaucoup d'amis et une œuvre considérable.

G. D. : La recherche (plutôt que l'œuvre : ce mot sent la notice nécrologique) est dévoreuse. Tant que je pourrai tenir la plume, je la ferai remuer, bien ou mal.

D. E. : Vous pensez qu'une recherche est très dévoreuse ? Trop ?

G. D. : Je ne peux évidemment pas dire que mon travail n'a pas joué un grand rôle dans ma vie. Pourquoi ? Probablement parce que je ne pouvais pas faire autrement. Mais au fond, ce n'est pas cela qui a le plus compté pour moi.

D. E. : Vous pensez que vous avez écrit tous vos livres, que vous travaillez autant et toujours, parce que vous ne pouvez pas faire autrement ?

G. D. : J'ai horreur du mot destin, mais on a parfois l'impression qu'on est fait pour telle ou telle chose.

D. E. : Comme si l'œuvre était inscrite dans le programme génétique ?

G. D. : Si vous voulez.

D. E. : Mais quand on est pris pendant si longtemps par sa recherche, par la même œuvre, ne finit-on pas par se sentir prisonnier de ce qu'on a fait, et par traîner le travail déjà accompli comme un boulet ? N'a-t-on pas, parfois, l'envie de s'en échapper ?

G. D. : Même dans ce que vous avez l'air de considérer comme un bagne, je me suis arrangé pour être — pour me croire — libre. Le procédé est simple : toujours tout remettre en question, corriger, améliorer. Beaucoup de mes livres et de mes articles en ont remplacé d'autres. Mes publications ne sont pas additives. Je fais comme les directeurs des chantiers de fouilles : une année, ils ont cru identifier un palais, et dans la campagne suivante, ils comprennent que c'était un temple

ou un hammam. Ils se corrigent de compte rendu en compte rendu.

D. E. : Un jour, vous m'avez dit : si j'ai tort, ma vie n'a pas de sens.

G. D. : Ma vie scientifique, oui. Mais même cela n'est pas vrai : même si j'ai tort, elle aura eu une fonction, elle m'aura amusé. De toute façon, aujourd'hui, il est trop tard pour la refaire, je ne peux plus lui échapper. À supposer que j'aie totalement tort, mes Indo-Européens seront comme les géométries de Riemann et de Lobatchevsky : des constructions hors du réel. Ce n'est déjà pas si mal. Il suffira de me changer de rayon dans les bibliothèques : je passerai dans la rubrique « romans ».

1. Cf. la préface au livre de Pierre Gaxotte, *La marquise et moi*. Éditions du Rocher, 1986, pp. 9-13.

2. *Le moyne noir en gris dedans Varennes. suivi d'un divertissement sur les dernières paroles de Socrate*, Gallimard, 1984.

3. « Les dernières paroles du philosophe », *Actes de la recherche en sciences sociales*, n° 61, mars 1986.